

U d'of OTTAWA



3900300398772

7

204/12/35

THE VILLES SAINTES

THE VILLES SAINTES

TROIS VILLES SAINTES

ET

HEURES D'ÉTÉ AU MONT-SAINT-MICHEL

OUVRAGES DE M. ÉMILE BAUMANN

Les grandes formes de la musique (Albin Michel, éd.)

L'Immolé (Bernard Grasset).

La Fosse aux Lions (Grasset).

Trois villes saintes (Grasset).

Le baptême de Pauline Ardel (Grasset).

L'abbé Chevoleau (Perrin).

La paix du septième jour (Perrin).

Le fer sur l'enclume (Perrin).

Job le prédestiné (Grasset).

L'Anneau d'or des grands mystiques,
(Grasset).

Saint Paul (Grasset).

Heures d'été au Mont Saint-Michel, édition
de luxe avec des gravures sur bois de René
Pottier.

ÉMILE BAUMANN

TROIS VILLES SAINTES

ARS-EN-DOMBES

SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE

LE MONT-SAINT-MICHEL

HEURES D'ÉTÉ AU MONT-SAINT-MICHEL

T. P. Abbé O.M.I.

ÉDITIONS PUBLIROC
53, RUE THIERS, MARSEILLE

PQ
2603
.A88T7
1920

AD

CARISSIMARVM ANIMARVM

ET

SCRIPTORIS IPSIVS

REDEMPTIONEM



PRÉFACE

C'est la première que j'écris, et elle sera brève. Se faire le commentateur de son œuvre me semble, en principe, une vanité, ou bien cela signifie qu'on doute de ses lecteurs et de soi. Quand un livre apporte quelque chose, des esprits clairvoyants vont au-devant de lui et ils entraînent, de proche en proche, ceux qui, sans savoir, l'attendaient. Pour moi, tout livre achevé conclut une phase de ma vie, et, sitôt paru, je l'abandonne à ses seules forces.

Ici, néanmoins, deux mots d'éclaircissement sont opportuns ; car, en voyant liés sur le titre *Ars*, *Compostelle*, le *Mont-Saint-Michel*, plusieurs se demanderont à quelle fin tend le choix de ces trois lieux et l'ordre où je les dispose.

Ars, d'abord, tient au plus intime de mon passé. Enfant, j'entendis ma mère raconter que mon aïeul, sur le point de la

marier à un homme d'âge, consulta l'abbé Vianney ; le Saint l'en dissuada, et, en même temps, l'avertit de se préparer à sa mort prochaine, quoiqu'il parût d'une santé ferme ; et, en effet, cinq ou six mois plus tard, il mourait d'une apoplexie. Une simple parole du Curé d'Ars décida donc, avec l'avenir de ma mère, le mien. Si je suis né et demeuré chrétien, peut-être mes voies n'auront-elles été qu'un des mille prolongements de ses intercessions.

J'avais seize ans lorsque nos maîtres du collège Saint-Joseph nous emmenèrent, pour une retraite de trois jours, à Jassans, près d'Ars, que nous visitâmes. La transcendante pauvreté du presbytère me révéla un ascétisme dont j'avais fort peu l'idée. Cette impression, pour lors, ne dura guère ; je n'eus point la sagesse de ceux qui comprennent avant d'avoir erré et vont droit à l'unique discipline de paix, au déprisement des illusions charnelles et des sots orgueils. Mais, dans la suite, la figure de l'abbé Vianney s'est présentée à ma réflexion comme un des plus humbles et des plus

hauts exemplaires de l'Église souffrante et pénitente. Nul Saint des temps modernes n'a mieux senti la nécessité de compenser par des expiations sans mesure l'effroyable déchéance d'un monde sans foi.

J'aime à me souvenir, en outre, qu'il fut nourri sur les plateaux abrupts du pays lyonnais, tour à tour flagellés par les bises des Alpes et les chaudes rafales méditerranéennes ; je retrouve dans les allures de sa sainteté l'humour et les énergies de paysans que je connus.

Pour toutes ces causes, j'ai accompli, avant les deux autres, le pèlerinage d'Ars-en-Dombes ; la première des trois villes saintes devait être celle où un prêtre de France a mérité, en pâtissant, le salut d'un peuple.

Compostelle entra, d'une manière plus épisodique, dans mes intentions. Un chanoine de Sens me disait un jour qu'il y a quelque douze ans on avait vu passer à Auxerre un homme à longue barbe qui venait de Lorraine et se rendait à Santiago en quêtant, comme les pèlerins de jadis, d'étape en étape, son gîte et son pain. Il s'appuyait sur

un bourdon et portait à son chapeau des coquilles ; les petits enfants, dans les rues, le suivaient comme le Juif errant.

— C'est vrai, pensai-je à ce récit, pourquoi ne va-t-on plus à Saint-Jacques ? Pourquoi n'irais-je pas moi-même ?

Je partis ; mais, faute de temps et d'humilité, je n'imitai point le pauvre homme : je ne fis route, ni à pied, ni l'escarcelle vide. De ma visite au tombeau de l'Apôtre, j'ai pourtant rapporté un sentiment plus fort de ce que fut au Moyen-Age et de ce que doit être aujourd'hui la foi de l'Église militante, continuant jusqu'à la fin des temps son pèlerinage harcelé de tribulations, où des guides infailibles lui font passer en paix les plus furieux détroits.

Devant elle, comme Saint-Jacques, Saint-Michel, le Paladin, rembarre les assauts des mécréants. Mais il est surtout le porte-étendard de l'Église triomphante, l'archange de la Justice et de la Gloire. C'est pourquoi son image couronne ce livre, aussi bien qu'elle s'érige au faite du mont qu'il s'est élu.

Des motifs irraisonnés m'entraînaient,

d'ailleurs, à Lui : j'avais feuilleté, dans mon enfance, un ouvrage d'un évêque défunt de Coutances, Mgr Germain, dont les gravures me rendirent familiers les miracles dus à l'archange, l'abbaye, les paysages de ses grèves. De plus, l'Ouest océanien m'a toujours attiré plus que nulle autre région ; quel site répondrait à mon âme comme le Mont-Saint-Michel, un monastère sur un roc, et rien alentour, si ce n'est les sables, les nuées, le vent, la mer ?

J'ajouterai qu'Ars, Compostelle et le Mont Saint-Michel sont trois pèlerinages français ; l'Espagne a beau s'être approprié Saint-Jacques ; nos pèlerins montrèrent à la chrétienté le chemin de sa ville, nos architectes dressèrent le plan de sa basilique. Nous ne saurions trop nous remettre en mémoire qui nous fûmes, la fleur des milices de l'Église, les féaux des Saints ; l'évidence, en effet, n'est guère niable : ou bien nous redeviendrons le peuple que nous avons été ou, avant peu, nous ne serons plus.

Ces pèlerinages, je les ai faits isolément, par goût, je dois le dire ; mais un des maîtres

les plus sûrs de la vie spirituelle, Saint Jean de la Croix, eût approuvé ma conduite, car il écrivait :

« Celui qui entreprend un pèlerinage fera bien d'aller seul et sans se joindre à d'autres pèlerins, fût-ce même en dehors des temps accoutumés. Mais, quand il y va beaucoup de monde, je ne lui conseillerais pas de s'y rendre ; on en revient d'ordinaire plus dissipé qu'on n'y était allé, et beaucoup font ces pèlerinages plus par récréation que par dévotion. »

Ai-je besoin d'en avertir ? Une volonté de recueillement et non une fantaisie d'artiste m'a conduit dans mes trois voyages. Je n'ai point clos mes yeux aux spectacles accidentels de la route ; mais nulle part je n'oubliai pourquoi j'étais là. Aussi cette triade, plus encore que mes précédents livres, pourrait-elle avoir comme épigraphe : *Credidi, propter quod locutus sum*, les choses dont je parle, j'y crois. La foi catholique est le sang de mes veines ; si elle ne battait en moi, je ne me concevrais point existant, et je ne puis envisager les hommes que sous la clarté

des deux faits auxquels se ramènent tous les autres : la chute et la rédemption. Vers celle-ci une seule voie nous porte, la Voie où le Fils de Dieu a imprimé ses pieds meurtris, celle de l'immolation dans l'amour.

Pour approfondir de telles vérités, dont la richesse est insondable, les énoncer ne suffit point ; il s'agit de les vivre.

Un petit nombre de catholiques commence, parmi nous, à le comprendre : le nom de Jésus-Christ ne peut s'inscrire sur des fronts sans héroïsme ; nul démon n'est pire que celui de la médiocrité. Nous marchons au milieu de gens dont les trois quarts jugent le surnaturel une vieille lanterne cassée, bonne à reléguer dans les combles. D'autres ont peur de croire et ne veulent prendre position sur rien ; d'autres constatent les maux et nient le seul remède. Nous fendons leurs ténèbres, menés par la colonne de feu où s'avance le Vicaire du Christ. Si nous allons du même pas qu'elle, humbles, mais résolus, beaucoup nous suivront, parce qu'ils nous verront la suivre. L'heure qui vient sera moins mauvaise que celle qui

finit. Tandis que les masses vont s'enfonçant dans la mort qu'on leur a faite, les âmes sérieuses, même incroyantes, se déprennent de fétiches pourris : morale libre, scientisme, idéologies sociales ont trop donné la pleine mesure de leur impuissance. « Un homme qui a faim, disait le Prophète, peut rêver qu'il mange ; mais, quand il se réveille, son cœur est vide. »

En partant pour des pèlerinages, mon grand espoir était de revenir plus vraiment chrétien. Fus-je exaucé ? Ceux qui m'auront lu en jugeront mieux que moi, s'ils reçoivent de ce livre un surcroît de ferveur ou un désir de résurrection. Je voudrais que, par la vertu des Saints qu'il exprime, il ressemblât à la lampe de Sainte Philomène, dans l'église d'Ars, dont l'huile faisait des guérisons.



Ars-en-Dombes

I

Le petit train m'emmène dans le brouillard et sous la pluie ; la Saône, boueuse et livide, des deux côtés de la voie, immerge les troncs de saules. Ce matin de Noël est somnolent, morose. Mais, à une halte, j'entends des cloches, quelque part, sonner le premier coup de la grand'messe ; et, plus loin, voici sur une cabane qui est une gare, deux noms écrits : Ars-Miséricieux.

Accolé au nom d'Ars, celui de Miséricieux s'éclaire devant moi comme les haillons d'un pauvre brillant de gloire dans le Paradis.

Je m'avance, seul avec ma valise, sur la route où il pleut encore. Aucun passant. La route, rectiligne, monte entre des terres nues détrempées. Un peu de soleil tremble au creux des flaques, parmi les blés ; de bas coteaux, à droite, sous des nuées fumeuses, confinent l'horizon. La

campagne ressemble à beaucoup d'autres ; et pourtant elle m'émeut d'une surnaturelle attente, comme si, derrière le versant, là, tout près, j'allais rencontrer le Saint.

Où est le lieu de la Sagesse ? demandait Job à ses amis. Où sont les Saints ? devons-nous dire, nous, les tièdes, nous, les indignes. Des Saints, il en vit sans doute à cette heure ; autrement la terre se mourrait. Ce paysan du Bocage vendéen qui se flagelle avec des orties, qui, en piochant, frappe pour l'amour du Christ chaque coup de son pic, ce vieux Trappiste, dans l'oratoire de Bellefontaine, qui se penchait vers moi, murmurant de ses lèvres lentes : « La Croix est le bois commun », nul ne sait si devant les Anges ils ne valent point les canonisés dont nous baisons les reliques. Mais ce sont des Saints obscurs, les seuls que nous méritions. La série semble interrompue des thaumaturges, des Voyants, des grands prédicateurs aux pieds de qui les peuples s'agenouillaient.

Le Curé d'Ars fut le dernier et non le moins miraculeux. Vingt mille pèlerins, tous les ans, arrivaient ici des quatre coins de la chrétienté. Il guérissait des

infirmes, mais surtout il changeait les âmes, et, dès qu'il se montrait, les hommes voyaient Dieu.

Trente-trois années de suite il confessa seize heures par jour, au bas mot, sur vingt-quatre. Une tasse de lait, quelques croûtes de pain noir, une ou deux pommes de terre composaient sa réfection. Sans cesse « gendarmé contre son corps » qui se revanchait durement, vilipendé par ses confrères, puis tourmenté par les démons plus qu'un Saint Antoine, une Sainte Thérèse, chargé de l'ordure infinie des pécheurs qu'il soulageait, il conserva, jusqu'au bout de ses martyres, la mansuétude et la joie.

Ce prêtre fut envoyé comme un *signe*, en un temps où la France rustique pouvait encore demeurer saine. Son exemple prophétisait : Si ce pays veut être sauf, il faut des prêtres, c'est-à-dire des Saints.

Sa paroisse était humble, la simplesse de ses moyens n'admettait aucune malice. De lui-même il n'aspirait qu'à souffrir inconnu, priant et prêchant parmi ses rustres. Les prodiges de sa vie retournent là d'où ils viennent, à la Grâce qui le glorifia.

Et un Saint aussi héroïque n'est pas reculé loin de nous par une légende. Dix ans avant notre génération, il respirait l'air de ces plaines. Des témoins, chaque soir, consignaient ses mots et ses actes. Je vais causer avec des vieillards qui l'approchèrent ; je toucherai de mes yeux son corps dans sa châsse, tel à peu près que, sur son lit de mort, je l'aurais vu. Je me mêlerai à cette paroisse, faite par lui chrétienne, où persiste l'onction de sa présence...

Le dernier branle des cloches, pour la grand'messe, s'est tu. Le village est prochain. Une ferme, à ma gauche, découpe son portail fruste ; je retrouve sur le pisé de ses murs la même couleur d'ocre rude que sur les champs argileux. Ars, aux confins des Dombes, a plutôt l'aspect bressan.

Devant la croisée de deux routes, la statue de Sainte Philomène, sa palme de bronze entre les doigts, le bras tendu comme une figurante, indique l'église au pli du vallon. En descendant vers le bourg, je ne rencontre personne ; tous sont à l'office. Une servante, préposée à la garde d'un logis, par une vitre me con-

sidère, étonnée en cette saison d'un pèlerin.

J'entrevois le haut de la basilique, ses coupoles renflées comme deux boccoux épais. On eût aimé là une flèche ascétique semblable aux peupliers sans feuilles de la vallée du Fontblein.

Qu'importe ! Il n'est pas besoin, pour adorer Dieu, d'une cathédrale en beau style. D'ailleurs, bien qu'on en ait détruit sacrilègement le chœur et le maître-autel, l'ancienne église d'Ars reste à moitié debout. Au-dessus des escaliers, sur l'étroite place, ce portail à fronton triangulaire et surmonté d'une humble Vierge¹, n'est-ce pas celui même que voulut l'abbé Vianney, pour qu'un dais ample, les jours de procession, pût y passer ? La tour en briques, le coq menu du clocher sont bien à lui, et, dans la nef où je pénètre, peu de choses, depuis son temps, ont changé.

Un peuple compact m'arrête aux fonts baptismaux. Le sermon vient de commencer, une Mission d'Avent se conclut aujourd'hui. Je ne puis voir le mission-

1. A la Vierge primitive, une neuve, en 1896, fut substituée ; mais, simple comme elle l'est, celle-ci allège et répare la gaucherie du portail trop vaste pour la nef sur laquelle il est plaqué.

naire : il prêche dans la chaire moderne, au coin de la rotonde qui s'évide sous les coupoles. Mais sa voix perçante, un peu aigre, m'apporte cette phrase :

« Jésus-Christ, le premier, donna à la pauvreté ses lettres de noblesse. »

Puis une autre, plus directe :

« Comme les bergers, vous ne devez pas venir à la Crèche les mains vides. »

Il m'a semblé qu'à ce mot-là une demi-seconde de contraction anxieuse pesait sur le silence. Plus d'un paysan a dû se dire : Que va-t-il nous demander ? Le sérieux du recueillement se révèle à cette nuance d'émotion qu'une différente aussitôt corrige. Le Rédemptoriste qui parle sait à fond l'art de retenir des auditoires rustiques : il coupe sa théologie de paraboles, de traits, de proverbes mordants. Malgré tout, je regarde à quelques pas la chaire haute, sévère du saint Curé et j'éprouve une mélancolie de la savoir vide à jamais.

La grand'messe reprend : mis au ton par l'orgue, les hommes chantent ou plutôt braillent le *Credo*. Est-ce l'impression du lieu, la ferveur qui m'entoure ? Rarement, comme cette fois, à l'*Homo factus*

est, j'ai incliné mon cœur sous le mystère de l'Humiliation divine.

Un mécréant lui-même, dans cette nef, trouverait des pensées humbles. Les cintres des arcades, soutenant le plafond bas, abritent des chapelles exigües qu'une lucarne laisse à demi obscures. Chacune, pour le Curé d'Ars, enfermait une phase de purification : il voulait qu'on partît de celle des Saints Anges, guidé par Saint Michel, le porte-étendard des âmes, à Sainte Philomène, la martyre suave, ensuite à Saint Jean-Baptiste et, de lui, à la Mère Immaculée, enfin à l'*Ecce homo*.

Et toute la nef a l'air d'un vestibule d'attente où des néophytes viendraient s'infliger un méritoire abaissement. Dans les campagnes de Gaule, au temps des Barbares, on dut bâtir ainsi les premières églises chrétiennes.

Cette messe de Noël entendue au milieu d'une paroisse unanime, à côté de gens qui gardent un peu la foi simple des bergers, m'offre une douceur immémoriale qu'aujourd'hui, sous le ciel de France, il faudrait chercher loin. Mais surtout la figure du Bienheureux vient à moi comme s'il allait sortir d'une chapelle ou descen-

dre du chœur en surplis, me fixer de ses yeux brûlants. C'est lui que j'ai hâte de voir, et l'*Alleluia* de l'*Ite missa est* carillonne à mes oreilles une double joie, car l'église va se désemplir, je gagnerai le chœur librement.

Trois marches accèdent au transept exhaussé, à la rotonde. Pour l'instant, je ne m'arrête point au luxe de la basilique. Je m'avance droit vers la châsse où repose le saint homme. Elle domine l'autel sous un baldaquin trop fastueux ; qu'eût pensé le pauvre prêtre de se voir ainsi couché plus haut que le tabernacle ? Cette idée ne m'a saisi qu'après coup ; tout d'abord, en m'agenouillant, j'ai considéré son visage qu'illuminaient des cierges. Appuyé sur un coussin, le chef du Bienheureux est tourné doucement, du côté gauche, vers le pèlerin qui l'invoque. Un long surplis efface le reste du corps ; les mains, emmaillotées de gaze, n'ont point de forme, et les pieds, dans des pantoufles, menus et raides, se lèvent comme les deux pointes d'une mitre noire. De cet homme, dont la chair était réduite à l' inanition, la face seule paraît survivre.

Et pourtant ce n'est pas sa face elle-

même que mes yeux atteignent. Dans l'histoire du Curé d'Ars, jusque par delà sa mort, tout devait être singulier. Son cadavre, avant qu'on l'embaumât, demeura, près de quarante-cinq ans, enseveli sans se corrompre, et, lorsqu'ensuite on en retira les viscères, du sang liquide dégoutta de son cœur ¹. Mais le jour de ses funérailles — c'était le 6 août — pendant que son cercueil, précédé par trois cents prêtres, était processionnellement porté autour de sa paroisse, le soleil, qui, à travers le carreau d'une petite vitre, frappait sa figure, l'avait noircie. On jugea bon d'y coller un enduit de cire moulé sur sa ressemblance. Ce masque simule étrangement les traits de l'ascète mort depuis quelques heures : les globes des prunelles semblent gonfler les paupières ; une ride partant des narines dilatées entaille la joue en arc de cercle ; des prières interrompues ont l'air figées sur ses lèvres avec une sorte de sourire empreint d'une paix rigide et douloureuse encore.

Si vénérable que reste ce masque, je voudrais ne pas savoir que c'est un mas-

1. Je tiens ce détail et quelques autres, peu connus, du R. P. Chamoton, supérieur des missionnaires d'Ars.

que, une imposture. Rien de ce qui est corruptible ne peut-il donc durer sans feinte ? J'ai dans la mémoire le vrai visage mortuaire du Curé d'Ars, tel qu'une photographie le perpétue. Auprès, la momie de la châsse me gêne comme un pastiche manqué.

Sur l'authentique image, le profil de l'abbé Vianney rappelle ces montagnards des alentours de Lyon qu'a gravés dans ses eaux-fortes Jean-Jacques de Boissieu. On y retrouve, comme sur une médaille épurée, le type osseux et têtu de laboureurs faits à ne jamais plaindre la misère de leurs corps, ayant, de père en fils, arraché à un sol maigre leur maigre vie. Sans son rabat, on le croirait aisément un patriarche probe qui vient de s'endormir, plein de jours, après avoir béni ses petits-enfants. Rien de la similitude avec Voltaire accréditée par des rhéteurs au profit de leurs antithèses. Le sec menton de galoche renforce les lèvres droites, sévères ; le nez est fruste, gros, quoique décharné ; les yeux caves se fondent dans leurs orbites. Le signe du Pénitent et du Saint ne se dévoile qu'à trois stigmates : un trou creuse sa joue, un autre sa narine,

un troisième, plus profond, sa tempe. Ces marques sont magnifiques et surhumaines ; elles racontent des années de jeûne, d'insomnies, une victoire lentement consommée sur les déchéances terrestres. Elles me font songer à la cicatrice qu'on voit, dans une église d'Avranches, au crâne de Saint Aubert, là où l'Archange le toucha d'un doigt terrible. Et, sans doute, à la résurrection dernière, elles reparaitront en splendeur, de même que les plaies des Martyrs jetteront des lances de rayons.

Mais pourquoi faut-il que la tyrannie des apparences retarde mon élan vers le Bienheureux ? Devant lui je veux clore une minute mes yeux charnels, prendre mon âme nue entre mes mains, descendre, si je le pouvais, jusqu'au fond de mon insuffisance et de mon dénûment.

Quels dérisoires chrétiens nous sommes ! A me voir en face d'un tel juge, j'ai de moi-même une honte insupportable.

Il sortait, au gros de l'hiver, sans manteau, avec une soutane en loques, et je me présente à ses reliques sous la piètre livrée du bourgeois qui ne saurait se passer d'un pardessus.

Il mangeait des trognons de pain moisi qu'eussent refusés des chemineaux ; et moi, dans la salle chaude de l'auberge, quelque dinde de Noël m'attend.

Il n'avait faim et soif que du règne de la Grâce ; et, autour de moi, des milliers d'âmes périssent, sans que je digère ou dorme moins également.

Il se donnait aux pauvres, leur donnait tout ; et, pour eux, le superflu dont je m'abstiens est maigre.

Ses oreilles, du matin au soir, se tendaient à la kyrielle des *mea culpa* ; ses narines enduraient toutes sortes d'halèines. Et moi, mes sens sont captifs des beaux rythmes, des odeurs délectables.

Il était doux et je me rebiffe contre les offenses.

Il courait au-devant de la Douleur, ainsi qu'un nouveau marié au-devant de son épouse. Pour moi, quand elle est venue me trouver, je ne lui ai jamais dit : Va-t'en. Mais l'ai-je aimée ? L'ai-je embrassée ? Ai-je adhéré aux blessures du Christ et cloué au revers de la Croix mes convoitises ?

Chaque fois que le saint prêtre articulait le verset du Psaume : *Quando veniam*

et apparebo ante faciem Domini ? toute son âme le proférait. Et moi, il faut que j'ajoute intérieurement : Non, Seigneur, ce n'est pas vrai. Je tiens à cette vie, elle me tient. J'ai beau savoir que les créatures mentent, j'espère encore d'elles quelque chose. Vous m'avez appelé longtemps ; peut-être, las de me poursuivre, vous êtes-vous « assis ». Et, toujours, je vous demande de patienter...

O Bienheureux ! qu'au moins je me voie bien tel que je suis, et je ne serai pas venu en vain à votre tombeau.

II

L'après-midi, après les Vêpres, j'ai revu à loisir la basilique plus sombre encore que le matin. Une pluie dense brouillait les vitraux ; seul, au fond de l'abside, celui du Sacré-Cœur semblait recevoir un vague soleil derrière lui.

J'ai exploré le transept et tout le haut. Eh bien ! non, je ne puis m'y faire. C'est trop de clinquant, d'or en bosse, de roses et de lys en stuc, de puérides gentilleses, de mauvais goût dévot.

En considérant la chapelle des Reliques, je m'aperçois que le bronze doré de la châsse est à l'excès fleuri de guirlandes, tarabiscoté. A quoi bon les torsades de ses colonnettes ? Les trois figures d'angelots, appliquées au-dessus, contre la paroi, rappellent fâcheusement les mascarons frivoles, chers au XVIII^e siècle. Et pourquoi tailla-t-on en marbre cipolin les colonnes qui supportent le toit du cyborium ? Le cipolin, avec ses veines serpentines, miroitantes de vert et de blanc, évoque des séductions louches ; il serait mieux à sa place dans un luxueux foyer d'Opéra.

Au fronton même du baldaquin, les reliefs contournés des rinceaux accusent un besoin de surcharge malséante. Voilà comment on crut glorifier un Saint, pourtant peu ami du faste ! Le démon qu'il avait terrassé prend sur lui mort cette revanche : de telles pompes sont bien ses œuvres.

Mieux vaut se détourner de telles misères, simplement repenser que le Saint des Saints, malgré tout, habite là son tabernacle.

En revenant de l'abside, je me suis arrêté vis-à-vis la châsse, devant la cha-

pelle de la Statue. Cabuchet en avait exécuté deux ; pourquoi a-t-on dressé ici la moins belle ? Dans l'autre, celle qui est reléguée au magasin de l'Œuvre, Cabuchet a figuré le Curé d'Ars à genoux, pressant ses mains l'une contre l'autre, les yeux cloués au ciel qu'il violente par l'énergie de son oraison. Ces yeux de Voyant se dilatent avec une ferveur humble et jubilante. La clarté dont s'illuminent ses rides semble à la fois descendre d'en haut sur lui et sortir du fond de sa chair. Les lèvres surtout sont véridiques : elles frémissent, remercient, implorent ; leur commissure serrée concentre de la miséricorde, de la souffrance, de l'extase. Un imagier chrétien de jadis aurait poussé plus loin l'exactitude du corps : le surplus devrait avoir l'air de flotter sur un squelette, tant était maigre l'abbé Vianney, « ce fagot recouvert d'une soutane ». Le marbre de Cabuchet n'en a pas moins l'accent d'un *Magnificat* ; il commente bien celui qui disait :

« Quand une âme est pure, ce n'est plus elle qui fait la volonté de Dieu, c'est Dieu qui fait la sienne. »

Redescendu vers la vieille église, je

médite près du confessionnal isolé dans la chapelle de Saint Jean-Baptiste.

Étroit comme un cercueil, cet instrument de rédemption était aussi un rare instrument de supplice, « une boîte d'épines », aurait pu dire le Curé d'Ars. Il n'en bougeait guère davantage que le Saint d'un porche ne quitte sa niche, tour à tour exposé aux averses, au givre et aux soleils qui rongent.

Mais, pour lui, la réclusion entre ces planches impliquait les tortures corporelles les plus variées. La banquette sur laquelle il s'asseyait lui avait, à la longue, écorché les fesses. L'hiver, il ne sentait plus ses jambes au point d'avoir eu, un jour, les deux pieds gelés. L'été, la nef demeurant obstruée par la foule, il suffoquait, et parfois, l'après-midi, saisi d'une défaillance, il lui fallait s'en aller au presbytère boire un peu de vin blanc dans un doigt d'eau. Très « délicat pour les odeurs », il recevait contre la grille l'exhalaison de guenilleux suant, de malades approchant des plaies suppurantes, de pénitents punais. D'incessantes douleurs de tête, des affres d'entrailles, le cilice dont les annelets de fer entamaient ses hanches, le

sommeil et la faim s'ajoutaient à la fatigue d'écouter de lourdes confessions, dix heures de suite, et d'y répondre.

S'il persévéra jusqu'à soixante-treize ans, jusqu'à sa fin, ce fut d'abord grâce à un fond d'endurance paysanne qu'il se reconnaissait gaîment :

« J'ai un bon cadavre, déclarait-il, je suis dur ; après que j'ai mangé n'importe quoi et que j'ai dormi deux heures, je peux recommencer. Quand on a donné quelque chose à un bon cheval, il se remet à trotter comme si de rien n'était, et un bon cheval ne se couche jamais. »

Son « cadavre » ! Il fit sienne cette rude et chrétienne appellation, qui n'était pas de lui, car je l'ai entendue, en des pays divers, dans la bouche de vieux campagnards. Lorsque le cadavre ne voulait rien savoir, il le remettait, à coups de discipline, en train : « Allons ! mon pauvre *colon*, lui enjoignait-il, tiens-toi debout ! » Certain jour, comme Catherine Lassagne l'exhortait à un régime moins austère, il répliqua : « Je mettrai un morceau de bois sur ma table et je dirai à mon corps : Mange si tu veux ! »

Il eut, pour appuyer sa résistance, une

volonté intraitable. Réduit à ses seules forces, il aurait tourné au fanatisme ou succombé. Le prodige, ce fut son égalité d'humeur, sa bonté, sa clairvoyance jamais en défaut. Voilà où devient tangible l'apport d'un secours miraculeux. Après une journée de confessionnal, la courbature dont ses membres étaient rompus n'hébétaït point son attention. Sa parole se maintenait calme, sensée, décisive. Mais, plus encore, sa pitié intarissable ruisselait sur des aveux réentendus mille et mille fois. Au récit des fautes, souvent des larmes lui mouillaient le visage, et l'on sait son mot poignant à un homme qui s'en étonnait :

« Mon ami, je pleure de ce que vous ne pleurez pas. »

La confession, pour beaucoup de soi-disant catholiques, représente une tiède formalité : ils passent, les veilles des fêtes, au guichet de la Pénitence, avant d'accéder à l'Eucharistie. Quant aux mécréants, nul précepte ne leur fait plus hausser les épaules. Le besoin de se confesser a pourtant des origines surnaturelles, contemporaines de la Chute : il y persiste un souvenir du Paradis, d'une ère où l'homme, nu devant Dieu, le regardait et lui parlait

sans voile. L'orgueil de vouloir être des dieux rompit la familiarité divine, exila dans ses ténèbres le couple déchu. Mais Caïn lui-même eut beau répondre : Suis-je le gardien de mon frère ? Il vit aussitôt son péché et dit au Seigneur : « Elle est trop grande, mon iniquité, pour que je mérite mon pardon. »

Les patriarches et les prophètes tendirent en se lamentant leurs mains vers le Rédempteur. David lui criait : « Lave-moi de mon immondice, parce que je la connais et qu'elle est toujours devant moi. Tu m'aspergeras d'hysope et je serai purifié, je serai plus blanc que la neige. » Il fallut attendre l'aspersion du Calvaire et la promesse du Fils à ses apôtres, à ses prêtres : Ce que vous aurez délié sur la terre se déliera dans le ciel.

Tout homme, à moins d'avoir tué en son fond la lumière du Verbe, sent que ses actes demeurent sur lui, qu'il doit compte à un Juge de ce qu'il a fait comme aussi de ce qu'il n'a pas fait. Mais est-ce assez qu'intérieurement il se condamne ? Serait-ce même assez d'avouer à l'un de ses frères ses manquements et ses crimes ? Qui prendra sur soi, pour nous l'ôter, la

somme de nos erreurs, dont nous ne pouvons savoir le nombre ? Qui se portera garant du pardon ? Jésus seul et son Eglise ont les paroles qu'il faut.

Car l'absolution n'est qu'un renouvellement mystique de la Passion. Le Curé d'Ars comprenait, autant que les plus grands Saints l'ont comprise, la sublimité du Sacrement : « Quand un prêtre vous absout, expliquait-il, le sang de Jésus-Christ coule sur votre âme... Allez vous confesser à la Sainte Vierge ou aux Anges ; vous absoudront-ils ? Non. Un prêtre, tant simple soit-il, le peut. Il peut vous dire : Allez en paix, je vous pardonne. »

D'ailleurs, il vivait selon cette évidence : le prêtre, c'est Jésus-Christ continué dans ses membres qui souffrent en son lieu, puisque sa chair et son âme de gloire ne peuvent plus pâtir. Il jeûnait, se flagellait, s'offrait en holocauste, afin que les pécheurs vinsent à lui, et ils venaient.

Tel, entre mille autres, ce charretier qui, un soir, à neuf heures, traversant le village, laissa ses chevaux sur la route et monta frapper à la porte du presbytère : « Venez à l'église, signifia-t-il au Curé ; je veux me confesser, et tout de suite. »

Et ce brave homme, avant de quitter son confesseur, dont l'aspect minable le peinait, lui dit simplement : « Tenez, vous êtes bien enrhumé ; voici des bas de laine et des chaussons ; mettez-les vite à vos pieds. »

Certains se rendaient à Ars, menés par une impulsion mystérieuse contre laquelle ils se débattaient. Un fermier, arrivé de loin, à l'instant où il pénétra dans l'église, aperçut l'abbé Vianney, et, d'une voix violente, proféra : « Monsieur le Curé, je suis ici malgré moi ; j'aurais mieux aimé vous trouver mort que vivant ».

Lorsque, vers une heure ou deux après minuit, le curé d'Ars, sa lanterne à la main, paraissait au milieu de la nef pleine de pénitents qui veillaient à l'attendre, son premier soin était de les faire tous prier les uns pour les autres. Une centaine, chaque jour, s'approchaient de lui. Il appropriait aux plus médiocres des conseils maintes fois prophétiques. Si leur mémoire défaillait, sa divination lisait dans leur passé plus nettement qu'eux-mêmes : « Il y a quarante ans que je me suis confessé. — Mon ami, il y a plus, il y a quarante-quatre ans. »

Plus d'un tentait de le tromper ; il rectifiait leurs mensonges, leur en faisait honte avec patience.

Des esprits forts se présentaient, le verbe haut, croyant écraser de leurs objections le petit curé. Il les ployait sous son regard et sous sa main bénissante ; comme les simples, ils s'agenouillaient. A un homme du monde qui se rebéquait, protestait de son incroyance : « Que je vous plains ! soupira-t-il. Un enfant de huit ans en sait plus que vous avec son catéchisme. Je me croyais bien ignorant ; vous l'êtes encore plus que moi, puisque vous ignorez les premières choses qu'il faut savoir... Quand vous vous serez confessé, vous aurez fait une bonne partie du chemin qui mène à la foi. »

Outre cet ascendant que rendait si fort l'abondance en lui de l'Esprit-Saint, son intuition des âmes attirait quiconque éprouvait le désir de se connaître ; et les moins dignes trouvaient chez ce prêtre une charité toute à eux, quoique disputée par des multitudes.

Tandis que je regardais le confessionnal, dans le silence de l'église où battait comme un cœur le balancier d'une grosse

horloge, un homme entra, des clefs entre les doigts, et ouvrit la porte des sacristies.

Elles sont deux, la neuve au fond, spacieuse, sans caractère, et l'ancienne, donnant sur la nef, sorte de réduit étrangement noir, depuis qu'on en a bouché l'unique fenêtre. Mais, dans un angle, à gauche du seuil, je distingue une cathèdre et une escabelle ; c'est là que le curé d'Ars confessait les hommes. Heureux ceux qui vinrent auprès du Saint apprendre la joie de s'humilier, et ayant jeté bas le faix de leurs ignominies, s'en allèrent absous, légers, tels qu'au sortir d'un baptistère où ils se fussent immergés jusqu'aux yeux. Des Anges, en ce coin obscur, descendaient et relevaient par la main les pécheurs qu'ils vêtaient de blanc...

Près de la cathèdre, en face d'une rustique armoire, est la crédence sur laquelle il posait ses ornements, ses vases sacrés. Debout contre elle, il priait avant et après la Messe. Peu de chrétiens eurent au même degré que lui l'éblouissement de la Présence réelle. Il n'en parlait jamais sans des transports et des pleurs :

« Toutes les bonnes œuvres réunies,

enseignait-il, ne valent pas la Messe ¹. Oh ! que le prêtre est quelque chose de grand ! S'il se comprenait, il mourrait... Le miracle de la Consécration, c'est un miracle plus grand que de ressusciter un mort. La langue du prêtre d'un morceau de pain fait un Dieu : c'est plus que de créer le monde... O homme, que tu es grand, nourri et abreuvé du Corps et du Sang d'un Dieu ! »

Quand il se mettait en prière devant le tabernacle, il s'adressait à la personne du Christ comme un enfant à son père, ou se taisait et contemplait ; semblable à ce paysan de sa paroisse expliquant ainsi les longues heures qu'il passait immobile au pied de l'autel : « Je L'avise et Il m'avise ».

Bien qu'il ne sortît jamais de ce que les théologiens appellent l'« attention amoureuse à Dieu », le temps lui manquait pour prier ; c'était une de ses plus grandes peines. La demi-heure de sa Messe, chaque matin, le consolait. A quel point il

1. Ce qui ne l'empêchait point s'ajouter, avec sa pondération lucide : « Il vaut mieux, si vous n'avez que vingt sous, les donner à des pauvres que vous connaissez que de faire dire une Messe. »

s'identifiait au Sacrifice cette simple réflexion en fait foi : « Le prêtre dit : « Ceci est Mon Corps, et non : Ceci et le Corps de Jésus-Christ. » Soumis aux règles liturgiques, il ne prolongeait pas, outre mesure, les rites. Mais, à l'instant de communier, il s'attardait, semblait hésiter à consommer la Victime. Fréquemment, des larmes, s'il ne les eût point essuyées du revers de sa main, eussent roulé sur le corporal ; cette pitié me fait ressouvenir d'un vieux jésuite, le Père Bonneau, dont je servais la Messe, étant son élève : combien de fois, à la Consécration, l'ai-je vu sangloter, et, derrière ses lunettes, brouiller ses yeux de gouttes brûlantes !

Une pensée émerveillait le Curé d'Ars, le rendait tremblant de compassion et d'extase : c'était que la Toute-Puissance du Fils se laissât enclorre sous les espèces passives et faibles du pain et du vin : « Je le porte à droite, et il reste à droite, à gauche, et il reste à gauche. » Néanmoins, il reçut des témoignages sensibles du Dieu caché qu'il immolait. Lui-même raconta ce miracle à deux ministres protestants :

« Un homme avait des doutes sur la

présence réelle. Au moment où cet homme se présenta pour recevoir la communion, la sainte hostie s'est détachée de mes doigts, quand j'étais encore à une bonne distance, et elle est allée se reposer sur la langue de cet homme ».

Avec autant de ferveur qu'il consacrait l'Hostie, il dispensait la Parole.

Dans la nef, j'ai à quelques pas de moi sa stalle des catéchismes et sa chaire. La chaire ressemble au confessionnal en ce qu'étroite aussi elle est comme ajustée à la forme émaciée de l'ascète ; les pans du toit sont frustes ; deux barres de bois espacées font une rampe à l'escalier raide.

Le Curé d'Ars, en sa jeunesse, ne promettait nullement un orateur. Les freluquets du séminaire le croyaient gourde d'esprit, inapte aux controverses ; l'un d'eux, plus méprisant que les autres, un jour le souffleta. Les premières années qu'il vécut à Ars, il triturait péniblement ses sermons, les écrivait pendant ses veilles sur la crédence de la sacristie. Plus tard, il fut contraint d'improviser ; c'est alors que ses dons parurent. Et les fragments qu'on a notés de ses homélies,

de ses catéchismes valent à eux seuls toute l'éloquence religieuse du XIX^e siècle. Lacordaire, qui prêcha ici, eut la sagesse d'humilier son talent devant l'inspiration du Saint.

Le Saint n'avait qu'à se montrer pour être éloquent. Dès qu'il joignait ses mains, élevait ses yeux, la foule se tendait vers lui, frissonnait, haletait. Sa voix exténuée commençait à sortir, presque indistincte, surtout lorsqu'il eut perdu ses dents. Mais bientôt elle s'animait, perçait l'air comme le cri d'une trompette. En même temps sa face resplendissait, « sa chair, disait un témoin, devenait transparente comme celle d'un petit enfant ». Son regard envoyait des flammes presque terribles dans leur douceur ; on n'osait plus le soutenir. Quelquefois une telle émotion l'accablait qu'il articulait à peine ses phrases ; de la salive, au bord de ses lèvres, écumait ; il s'arrêtait, suffoqué, ou, un quart d'heure de suite, réitérait une invocation.

Son éloquence ignorait les artifices traditionnels, l'apologétique et la morale qui s'apprennent dans les livres. Sa foi et sa charité se dardaient droit aux âmes en

effusions extasiées, en maximes ardentes. Des paraboles, des légendes, des images ramassées dans la vie commune s'incorporaient à son lyrisme de prêtre rural que le Saint-Esprit douait d'une langue de feu. Nul souci de prêcher autrement qu'il ne parlait d'ordinaire. Son langage net, abrupt, avec la bonhomie rude du pays lyonnais, s'embarrassait peu de fuir la trivialité. Certains de ses mots me reviennent qu'on croirait d'un réaliste primitif :

« Nous sommes comme des taupes de huit jours. »

« Le cœur des méchants est comme un morceau de viande gâtée que des vers se disputent. »

« Le bon chrétien se sauve du monde, comme un rat sort de l'eau. »

Mais il atteignait sans effort la pure grandeur dans la violence ; témoin cet anathème proféré en 1830, à propos de croix abattues :

« Ils auront beau faire : la Croix est plus forte qu'eux ; ils ne la renverseront pas toujours. Quand Notre-Seigneur paraîtra sur les nuées, ils ne la lui arracheront pas des mains. »

En toute chose il vénérât la similitude de la Croix. « Nous-mêmes, énonçait-il profondément, nous sommes faits en forme de croix » ; et il ne tarissait point sur les souffrances de Jésus-Christ ; il les représentait en termes familiers, ainsi que les prêcheurs du xv^e siècle :

« Voyez-le dans la flagellation, toute sa chair est emportée, déchiquetée ; on ne trouverait pas une place large comme une tête d'épingle qui soit entière. Ce sont vos péchés d'impureté qu'il expie. »

Ailleurs, son expérience mystique lui suggérait des constatations délicates :

« J'ai vu bien des hommes se repentir de n'avoir pas aimé Dieu, mais pas un qui se repentît de l'aimer... L'homme a été créé par amour ; c'est pourquoi il est si porté à aimer. »

Il retrouvait, à son insu, la suavité d'un Jacques de Voragine, en évoquant « Sainte Claire, si modeste qu'on ne la vit qu'une seule fois dans sa vie lever sa paupière, pour demander au Pape sa bénédiction, et qu'on connut alors seulement la couleur de ses yeux. »

Sa façon de conter rappelait, à l'occasion, la grâce des Fioretti :

« Une fois, j'allais voir un malade ; c'était au printemps, les buissons étaient remplis de petits oiseaux qui se tourmentaient la tête à chanter. Je prenais plaisir à les écouter, et je me disais : « Pauvres petits oiseaux, vous ne savez pas ce que vous dites ; que c'est dommage ! Vous chantez les louanges de Dieu... »

Vraiment ! quel sermonnaire des temps modernes a jamais eu ce ton-là ? Il m'est arrivé d'entendre, dans des églises de campagne, de pauvres Capucins prêchant avec la simplicité de leur cœur. Mais le génie de l'expression leur manquait, ce tour naïf et rustaud de l'abbé Vianney, lorsqu'il exposait à sa manière les sublimités évangéliques :

« Les Saints sont moins heureux que nous ; *ils vivent de leurs rentes*, ils ne peuvent plus rien gagner. »

Par-dessus tout, la véhémence de l'amour¹ l'emportait à des élans dont la forme hyperbolique ne dépassait point ce qu'il sentait : « J'aime tant les Missions qu'en mourant je vendrais mon corps, si je pouvais, pour en faire encore une...

1. « L'amour de Dieu, c'est là *ma partie*. »

Quand même il n'y aurait point d'autre vie, ce serait un assez grand bonheur d'aimer Dieu dans celle-ci. »

De telles phrases me semblaient tinter sous la voûte de l'église ; elle n'a pu les oublier.

Cependant les vêpres sonnèrent ; les dures volées des cloches bousculaient le ciel noir ; j'y retrouvai le son de ferblanterie qui m'attristait jadis dans certaines cloches de Lyon. Des femmes entraient, abritant leur livre d'Heures sous leur manteau, et la main droite chargée d'un parapluie ruisselant. Peu à peu la nef s'emplit, autant qu'à la grand'messe, d'un peuple, il faut le dire, moins fervent.

Durant les vêpres, la foule laissa les prêtres et les chantres psalmodier seuls : à Ars, de même qu'en des milliers de paroisses, on a l'air d'ignorer que le présent Pape a édicté des règles pour le chant liturgique. Le gros des fidèles se tenait dans l'attitude passive de gens qui assistent, par devoir, à une cérémonie. Quelques hommes, assis bas ou plutôt accroupis, les bras étalés sur leurs genoux, crachaient à terre selon l'irrévérence traditionnelle des rustres. Un petit drôle

se récréait à faire glisser de son pied une de ses galoches, laquelle tombait sur la dalle avec tapage ; on se retournait et on riait. Mais, après le *Magnificat*, l'illumination du chœur tint en suspens tous les yeux : le nom de J.-B. Vianney scintilla, au-dessus du maître-autel, en lettres de feu géantes, et cette gloire théâtrale ébaubit les villageois.

Au Salut, pourtant, ces accidents frivoles s'effacèrent dans une communauté d'adoration. Les jeunes gars, d'un âpre unisson, entonnèrent l'*Adeste fideles*. L'hymne développa son allégresse, sévère d'abord et retenue, semblable à celle des pâtres contemplant à distance le Nouveau-Né ; puis le chœur des hommes exulta en reprenant avec les femmes : *Venite adoremus*. Le refrain clamait l'insondable joie de la Révélation : Cet enfant, il est à nous, il est là pour nous, si pauvret et si nu, doux comme un lys, mince comme une Hostie ; et c'est Lui, le Fort des forts ; il pèse la terre entre ses trois doigts ! Il est la Lumière du monde, la Chair et le Sang de notre éternité. Vous qui l'attendiez, venez et rassasiez-vous ; vous ausi, les aveugles, les

impurs, les stériles, approchez, connaissez-le.

O mystère ! O paix ! O plénitude ! Je me joignais aux voix ; quelque chose d'immense enflait ma poitrine, un sentiment de la Communion des Saints. Je laissais au fond de moi se dilater l'espoir de toutes les âmes qui ont cru et de toutes celles qui croiront en Lui.

III

Le lendemain, il pleuvait plus que la veille ; on eût dit qu'à perpétuité il pleuvrait. Pour aller voir le vieux presbytère, j'avais rendez-vous à l'église avec le sacristain. Dans la chapelle des Reliques, un abbé maigre, long comme un jour de pluie, achevait sa messe. Trois ou quatre religieuses y assistaient ; elles paraissaient à leur aise, chez elles, près d'une bouche de calorifère, dans un banc neuf et verni. Leurs sabots, lorsqu'elles partirent, claquèrent discrètement sur la mosaïque. Au même instant, un prêtre passa le seuil de la sacristie, les épaules enveloppées d'un voile : M. le Curé d'Ars portait

le viatique à un mourant ; un clergeon l'abritait sous l'ombrellino ; un autre secouait une clochette. Eux sortis, le bruit de la clochette se prolongea parmi le silence du bourg, en décroissant.

Le sacristain vint me faire signe qu'il était prêt. C'est un homme grave et peu loquace, un ancien Frère, d'allure assez gauche en ses habits laïques. Son accent épais et son teint rose dénotent un homme du Nord ou de l'Est, un Belge ou un Suisse. Une couronne de cheveux enclôt, comme d'une tonsure, son crâne dépouillé. Il a les joues rondes, le nez rond du bout, une mine de dévote quiétude ; dans le bleu limpide, mélancolique de son regard, j'entrevois l'habitude du silence intérieur et du recueillement.

Un passage étroit sépare le presbytère de la basilique. Sauf quand il allait voir des malades ou sa Providence, le Curé d'Ars ne prenait l'air qu'en traversant cette ruelle.

Et, dès qu'il se montrait hors de l'église, dans la foule, de proche en proche, on murmurait : Le voilà ! Une poussée se faisait vers lui, on l'assaillait, on le comprimait ; il ne pouvait avancer d'un pas

sans lever son bras pour bénir. D'ordinaire, un homme marchait en avant pour contenir la cohue. Le Bienheureux imposait ses mains au front des enfants, touchait les infirmes, répondait aux questions dont les gens le houspillaient. Des femmes, par derrière, coupaient le bas de son surplis, des mèches de ses cheveux bouffants. Point irrité, il leur disait :

« Laissez-moi tranquille. » Humble, courbé, n'en pouvant plus, mais gracieux pour tous, il demeurait là, comme à l'autel, l'intercesseur et la victime.

Quel soulagement c'était, néanmoins, d'atteindre le presbytère et d'en clore la porte sur lui !

Le sacristain me l'ouvre, nous entrons dans la cour. Deux arbres tortus suspendent, par-dessus le mur, les ramilles de leurs grosses branches, ainsi qu'une brassée de sarments. Le logis ressemble à une vieille ferme flanquée de ses communs. La salle basse où je pénètre m'inflige une déception. J'y étais venu déjà, il y a plus de vingt ans ; le logis de l'abbé Vianney se conservait alors tel que s'il l'eût habité. Maintenant, les meubles et toutes les choses à son usage sont défen-

pus par une vitrine contre la rapacité des pèlerins. Les chambres ont subi l'arrangement frigidement et mort d'un Musée. Le long des vitrines, il faut circuler entre deux barrières, comme au guichet d'une gare. J'ai quelque peine à faire abstraction de tels obstacles pour m'arrêter aux seules reliques.

Le sacristain, par bonheur, se tait ; il attend mes questions. Je puis considérer à loisir les meubles de ce pieux bric-à-brac. Deux chaises de paille, dont l'une crevée, voisinent avec deux cercueils et avec un bureau Louis XV qu'il garda sans doute en souvenir de M^{lle} d'Ars. On a mis dessus son panier à pain et la marmite de fonte où il faisait bouillir, pour une semaine, ses pommes de terre. Il les mangeait froides, tant qu'elles duraient, même couvertes de mousse. Contre le mur, au milieu de la cheminée, est appendue la poêle aux matefaim. Un seul le sustentait deux jours.

« Il en arrivait, commente le sacristain, à se contenter de trois repas dans une semaine ; il passait un carême avec deux livres de pain. »

Mais, s'il recevait des hôtes, pour eux

le menu changeait. Chaque fois qu'on lui envoyait de bonnes choses, il les portait volontiers à une teilleuse de chanvre aveugle ; il s'approchait d'elle en silence, déposait l'aumône près de sa main ou sur ses genoux ; elle, croyant recevoir d'une commère cette aubaine : « Grand merci, ma mie, disait-elle, grand merci ! » Il s'en retournait en riant, ravi d'être ignoré.

Et voilà bien la grande indulgence catholique : le pauvre offrant des douceurs à de plus pauvres que lui ; terrible pour soi, large pour les autres.

A l'égard des pauvres, sa tendresse égalait celle d'un Saint Blaise, d'une Sainte Élisabeth. Mais il avait tôt fait de se dépouiller pour eux ; sa finesse native de paysan lui suggérait, à leur profit, d'avantageux marchés ; il vendait, le plus grassement possible, ses hardes inmettables, ses souliers percés, jusqu'à sa dernière dent. Il quémandait aussi et l'argent affluait entre ses doigts. « Ceux qui n'ont rien, rien ne leur manque. » S'il n'eut pas le génie d'un Saint Vincent de Paul, constituant de vastes associations charitables, trouvant et répartissant des som-

mes prodigieuses, il le dépassa dans l'intelligence et l'amour surnaturel du pauvre. Saint Vincent de Paul condamnait la mendicité ; le Curé d'Ars, ingénûment, la défendait :

« Il y en a qui disent aux pauvres qui ont l'air d'avoir de la santé : Vous êtes un paresseux !.. Vous pourriez bien travailler. Vous êtes jeune, vous avez de bons bras. — Vous ne savez pas si ce n'est pas le bon plaisir de Dieu que ce pauvre aille demander son pain... Il y en a qui disent : Oh ! il en fait mauvais usage ! — Qu'il en fasse l'usage qu'il voudra. Le pauvre sera jugé sur l'usage qu'il aura fait de cette aumône, et vous, vous le serez sur l'aumône elle-même. »

Il se plaisait à citer le miracle advenu à Saint Jean de Dieu : en lavant les pieds d'un pauvre, le Saint les aperçut, tout d'un coup, troués comme ceux d'un crucifié : C'est donc vous, Seigneur ! s'écria-t-il ; et le pauvre disparut.

La grandeur de sa charité ne tenait point à l'abondance de ses aumônes, ni même à sa miséricorde sans fond ni rive. Il ne fut pas un Saint parce qu'il dédaignait de posséder, non plus qu'il

ne le fut parce qu'une tasse de lait, un croûton de pain suffisaient à son estomac. En tous ses actes il tendait au pur amour de Dieu : de cette racine sortait la sève de ses vertus. Car il faut en revenir à la parole : « Je suis la vigne et vous êtes les sarments. » La force du Saint est immense, venant du Christ qui demeure en lui. Il sait sa propre faiblesse, et ce qu'il perdrait s'il retombait où sont les autres. Aussi ses prérogatives ne nourrissent-elles point son orgueil. Malgré l'extraordinaire de sa vie, le Curé d'Ars se jugeait un homme de rien, médiocrement pieux, dénué de sagesse, inutile, « bon à tout gâter ». Les épreuves et les tentations effrayantes qui l'assaillirent le conservèrent humble. Son mobilier, comme son église, rend témoignage à son humilité souffrante.

Je regarde le bois de son lit, du lit qui faillit être consumé par un incendie bizarre : des visiteurs indéliçats l'ont entaillé avec leurs couteaux pour en emporter des bribes. A l'exemple de Saint Charles Borromée, sous la mince paille il avait déposé des fagots. Il tenait à souffrir, même en dormant, il aurait voulu ne pas dormir du tout.

Tandis que le commun des hommes végète dans une perpétuelle somnolence, les Saints veillent ; ils s'affligent de ne pouvoir égaler l'insomnie des lampes brûlant, nuit et jour, devant le tabernacle. L'abbé Vianney trouvait en son lit un engin de martyre. Ses malaises, lorsqu'il était couché, s'irritaient ; la toux le forçait à se rasseoir, des sueurs le trempaient, et, à l'heure où serait venu un sommeil profond, il se levait, attendu au confessionnal.

Mais il ne lui suffisait pas d'avoir à lutter contre la misère de son corps. Des obsessions diaboliques compliquaient ses tourments. On peut se demander si jamais les puissances mauvaises se sont acharnées sur un Saint avec une ténacité plus grossière. Quand on entre dans sa maison, il est impossible de n'y pas songer ; car ce ne furent point des faits vagues, momentanés, saisissables pour lui seulement. La violence des phénomènes qui se répétèrent, plus d'un tiers de siècle, en ce logis et ailleurs, autour du Curé d'Ars, a été certifiée par ses dires les plus nets et les plus constants ; il en est que des témoins perçurent.

Le premier soir où des coups brutaux furent frappés contre sa porte, il pensait à une farce de passants, à des voleurs, nullement aux Esprits des ténèbres. Mais, une nuit de neige, comme le charron Verchère montait la garde dans la salle basse avec son fusil chargé, à la porte extérieure les mêmes chocs retentirent ; il y courut, suivi du Curé. Ils ne virent aucun vestige de pas, et sur-le-champ, dans l'escalier, le vacarme recommença. L'évidente présence d'un Invisible malveillant terrifia le charron ; il lâcha son fusil, prit la fuite, et l'Abbé Vianney resta seul, claquant des dents.

Les vexations multiples de la malignité satanique visaient à l'affoler, et, en le privant du peu de sommeil dont il avait besoin, à le jeter dans un tel accablement que son labeur de prêtre devînt impossible. Il ne se vit guère en butte à des tentations de luxure et de cupidité. Mais, à l'instant de s'endormir, il entendait tantôt un appel miaulant : « Vianney ! Vianney ! mangeur de truffes ! Nous t'aurons bien ! » tantôt des bruits de marteau, de scie, de vilebrequin. Souvent, au-dessous de sa chambre, dans

cette cuisine où je suis, un grand cheval semblait bondir jusqu'au plafond et retomber des quatre fers ; puis, sur sa tête, résonnaient les bottes d'un gendarme, un troupeau de moutons piétinait, des voix s'entre-heurtant clabaudaient en des langues inconnues. Les rideaux de son lit étaient secoués comme par un orage ; quelqu'un tambourinait sur son pot à eau, un rossignol chantait au dedans de la cheminée, un gémissement faible sortait de son traversin ; le mufle d'une bête lui soufflait son haleine au visage, frôlait ses mains. Il lui arriva d'être soulevé hors de sa paille, et même d'en être précipité.

Un des plus étranges épisodes de cette persécution est celui que rapporte, dans son journal, Catherine Lassagne :

« Écoutez, lui disait le Saint devant les filles de la Providence, ce qui m'est arrivé ce matin. J'avais quelque chose sur ma table ; vous savez ce que c'est ? (Il voulait parler de sa discipline.) Elle s'est mise à marcher comme un serpent. Cela m'a un peu effrayé. Vous savez qu'il y a une corde au bout ; j'ai pris cette corde ; elle était aussi raide qu'un morceau de bois.

Je l'ai remise sur ma table ; elle a recommencé à marcher jusqu'à trois fois. »

Théologiquement, l'insistance des démons contre son repos paraît trop explicable. Origène a émis une magnifique idée : sur le Golgotha, en même temps qu'on dressait l'arbre de la Rédemption, un autre crucifié était cloué derrière la Croix, le Déchu, l'Archange rebelle dont le règne allait finir.

Dans mainte occasion, les Maudits ont confessé que les prières des chrétiens redoublaient leurs douleurs. Ils en veulent aux Saints d'aller remplir eux, pauvres hommes, le lieu qu'ils tenaient entre les Trônes et les Dominations. « Une âme unie à Dieu, affirmait Saint Jean de la Croix, est terrible au démon comme Dieu lui-même. » Envers le Curé d'Ars, un dialogue public qu'il eut avec une possédée, en 1840, consigne l'aveu des rancunes démoniaques :

« Vilain crapaud noir, que tu me fais souffrir ! Tu es avare des âmes, tu m'en arraches tant que tu peux... Il y a des crapauds noirs qui me font moins souffrir que toi. Je sers leur messe. Ils la disent pour moi... S'il y en avait trois comme toi

sur la terre, mon royaume serait détruit. »

A force d'endurer le « grappin » et ses manèges, il cessa de s'en alarmer. « Lui et moi, déclarait-il bonnement, nous sommes camarades. » Il le menaçait, l'invectivait pour le contraindre à se taire. L'agitation du grappin présageait même, le plus souvent, dans la paroisse, quelque merveille, surtout des conversions pénibles à obtenir. Mais il traversa de longues phases d'abattement où les pièges de l'Ennemi se faisaient plus subtils et plus périlleux. A de certaines heures il se croyait réprouvé : les hommes, ainsi que Dieu, n'avaient-ils pas raison de le délaisser ? Des prêtres du canton, jaloux, le calomniaient ; on lui écrivait les choses les plus mortifiantes ; il lisait sur le mur du presbytère des inscriptions immondes. Ces offenses, quoiqu'il s'évertuât à s'en réjouir, le touchaient au vif. Par moments, sa tâche de confesseur le lassait ; il se mourait de son éternelle immersion dans le cloaque des impuretés : « Que le temps me dure avec les pécheurs ! Quand donc serai-je avec les Saints ? » Il regardait un jour des poules dormant la tête sous leur aile, et cette plainte douce lui échappa :

« Je pense que ces poules sont bien heureuses. Si elles avaient une âme, je voudrais être comme elles... »

Il avait toujours aspiré à la solitude ; une Trappe, une Chartreuse lui semblait le plus droit vestibule du Paradis. L'appétit d'un état plus parfait l'abusait sur ce qu'aurait eu de déplorable l'abandon de son ministère. Rien d'étonnant si, excédé, il tenta quatre fois de s'enfuir. Mais la Grâce, plus forte que lui, le retint ou le ramena. D'ailleurs, son âme fut rarement troublée jusqu'en son fond. Dans une vie aussi complexe, des joies ardentes pondéraient les peines.

J'aperçois, derrière les meubles, la paroi de la salle tapissée de béquilles. Des estropiés, des paralytiques les laissèrent à Ars en trophée de leur guérison. Le Saint en avait l'expérience : comme Jésus-Christ a délivré les infirmes, lui-même, en son nom, le pouvait. Il n'abusa pourtant guère de ce privilège. Les plus affreuses plaies corporelles étaient moins à ses yeux que le plus petit péché. C'est pourquoi, après une suite de miracles, il suppliait Sainte Philomène « de ne pas tant s'occuper des corps et de penser aux

âmes qui ont bien plus besoin d'être guéries ». Il craignait qu'un renom de thaumaturge n'aggravât le poids de sa gloire terrestre. Et il estimait plus heureux qu'un miraculé cet enfant malade dont il citait la patience :

« Mon pauvre petit, lui demandait-il, tu souffres bien ? — Non, Monsieur le Curé, je ne sens pas aujourd'hui mon mal d'hier, et demain je ne souffrirai pas de ma douleur d'aujourd'hui. — Tu voudrais bien guérir ? — Non, j'étais méchant avant d'être malade ; je pourrais le redevenir. Je suis bien comme je suis. »

Et c'était sa récompense immédiate, la certitude qu'autour de lui naissaient et croissaient des âmes sanctifiées : « On ne saura qu'au Jour du Jugement, avouait-il dans une période d'exultation, tout le bien qui s'est fait ici. »

Le sacristain me précède au premier étage ; il laisse close la porte du mystérieux grenier où le froment se multiplia. Mais nous visitons, à gauche, la chambre dans laquelle sont exposés les habits du Curé d'Ars, ses ornements sacerdotaux, diverses choses qui furent à lui. Je passé

un peu vite devant sa soutane, son ample tricorne, sa grosse canne, son parapluie de soie jaune, un de ces parapluies archaïques qu'on tenait, renversés, par la pointe. Je m'attarde plus volontiers près des chasubles ; elles sont fort belles, d'un travail noble et délicat ; l'une montre au dos un agneau mystique ; une autre, un calice argenté. J'admire aussi une chape rouge brodée d'un pélican d'or se perçant le ventre de son bec.

Dans la même vitrine se trouve en évidence son cilice, garni de menus crochets propres à pincer la peau. Je demande au sacristain si les cilices ordinaires sont vraiment bien douloureux. Sa réponse est évasive ; d'où j'induis qu'il en a éprouvé la rigueur.

A côté du cilice, je vois la discipline, le martinet qui marcha comme un serpent, et un objet farouche, une ceinture de corde tressée où s'insèrent, en file oblique, des clous aigus. Toutes les fois qu'il la serrait autour de ses reins, il se piquait horriblement. Il usait de cet « hameçon » lorsqu'il voulait gagner des âmes dures, mériter une grâce difficile.

Nous pénétrons maintenant dans la

seconde chambre, à droite, celle du Bienheureux. Elle est demeurée telle que de son vivant. Le lit, très bas, chargé de rideaux en serge à raies bleues, garde les draps dans lesquels il mourut ; une tache sanguinolente persiste sur l'un des draps. Contre le lit, une escabelle supporte les sabots, la cruche à eau en grès rouge. Un siège de tapisserie, don du comte des Garets, érige auprès son haut dossier. La bibliothèque aligne les dos épais de ses reliures jaunes. Une petite table occupe le milieu avec une chaise devant. Un primitif miroir pend au-dessus de la cheminée. Des portraits d'évêques, des images pieuses vivifient les murs. Deux, entre autres, m'ont arrêté : une gravure figurant Saint François d'Assise à genoux, presque décollée de son cadre dont le côté gauche, comme au lit d'en bas, fut seul noirci par les flammes diaboliques ; et, au fond, une estampe d'après l'Assomption de Murillo. Cette dernière me remémore un des événements les plus intimes et les plus glorieux qui se soient passés dans son existence ; car c'est ici que lui apparut la Vierge immaculée. Catherine Lassagne en fut témoin, et,

lors du procès de béatification, dévoila ce qu'elle avait vu :

« Quand j'arrivai presque au sommet de l'escalier, raconta-t-elle simplement, j'entendis la voix d'une femme qui disait à M. Vianney : « Que voulez-vous que je demande à mon fils ? » M. le Curé répondit : « La conversion des pécheurs, le soulagement des malades et surtout la guérison d'une personne... » (Il pensait à Catherine elle-même, atteinte d'un cancer.) Alors, j'entrai dans la chambre et je vis une dame vêtue d'une robe blanche, avec une couronne sur la tête. Je dis à cette dame que j'aimerais mieux mourir que guérir de mon cancer, afin d'aller en Paradis ¹. Elle ne répondit rien et disparut. M. Vianney était en extase. Je le pris par sa soutane et je le tirai. Il dit : « Est-ce vous, mon Dieu ? » Je lui répondis : « Non, ce n'est pas le Bon Dieu, c'est moi... »

L'apparition précéda de six ans celle de la Salette, dont les sévères prophéties agitèrent l'abbé Vianney, au point que, d'abord, il ne voulait pas les admettre ;

1. C'était le 8 mai 1840, et, le 15 août, elle se trouva guérie.

mais il ne retrouva la paix qu'en y croyant. Entre sa vision, qu'il eut par humilité, celle de Mélanie et de Maximin, et enfin Lourdes, un fil ténu comme un rayon se laisse suivre à travers les temps. Le dernier mot qu'a proféré sur notre terre la Mère des Sept Douleurs : Pénitence ! Pénitence ! qui donc autant que lui l'écouta ?

Catherine, cette fois-là, fut choisie pour instruire les hommes des dons faits au Bienheureux. Mais il eut d'autres ravissements qu'on ignore et il le donnait à entendre dans cette confiance involontaire : « Avec la Sainte Vierge et Sainte Philomène, nous nous connaissons bien. » La pureté de son être, de même qu'elle forçait les démons à manifester leur colère, rendait les Créatures supérieures libres de l'approcher. Leur compagnie le suivait au fort de ses souffrances ; il recevait d'elles mieux qu'une promesse des Béatitudes prochaines : la vue et la lumière immédiates.

Comment ne pas se mettre à genoux au seuil d'un lieu où de telles visites se renouvelèrent ? Il disait que d'une âme en qui réside le Saint-Esprit sort une odeur semblable à celle d'une vigne en

fleur. Cette odeur du céleste renouveau, dans sa chambre glaciale, je la respire un instant. Il y a si magnifiquement prié, tranquille avec les Anges attentifs, enlevé vers l'ineffable, ou, comme abandonné, se débattant contre le Tentateur. La vie secrète des Saints nous échappe ; nous découvrons chez eux des perfections trop uniformes. Il semble que l'abbé Vianney atteignit, jeune, un état sublime et que l'unique surcroît de sainteté dans sa vieillesse fut d'avoir combattu plus longtemps. Cependant il soutint un effort de toutes les minutes pour anéantir davantage son amour-propre, ses impatiences, ses inquiétudes, son désir de quiétude, et, dans cette tension, fut-il toujours également victorieux ? Il ne s'agissait plus, sans doute, pour lui, de déchoir ; des années de droiture suréminente lui valaient une sorte d'impeccance ; mais le degré de ses mérites pouvait varier, jusqu'à ce que la mort les consommât.

Son lit paisible me fait penser à sa figure de mourant. Il souhaitait d'écrire un livre sur *les délices de la mort* ; il les connut sans mélange. Le 29 juillet 1859, il avait encore confessé dix-sept heures :

« Je ne me reposerai qu'en Paradis », avait-il prophétisé. Il savait d'avance que sa fin était proche ; mais, en rentrant chez lui, il s'affaissa sur une chaise, murmura : « Je n'en puis plus ». Le mardi suivant, il expirait ainsi qu'un bon vigneron, au bout de sa journée, met sa tête sur le traversin et dort. Il rendit l'âme à Laudes, vers deux heures du matin, comme allait se lever le jour de la Saint-Dominique. O mort précieuse ! On comprend devant elle ce que valent les Saints.

A cette même heure de Laudes, dans une nuit de juillet, près d'un adolescent à l'agonie, j'ai recueilli, des lèvres les plus chères qui aient jamais pour moi exhalé leur souffle, ce seul regret : « J'aurais voulu être un saint, mais il est trop tard. »

Au sortir du presbytère, ce fut la parole que je méditai.

IV

Ars conserve mieux que les reliques et le logis de son Curé : la paroisse, cinquante ans après lui, reste imbue de ses exemples.

Le bourg, quand il y vint, participait à la vulgaire tiédeur du pays bressan. Les gens avaient en tête le gain, le plaisir et fort peu les choses du ciel. Il les changea d'abord par le simple spectacle de sa pauvreté évangélique : « Notre curé, disait-on, fait ce qu'il nous recommande et beaucoup plus encore. »

Il entrait dans les maisons au moment des repas, devenait un ami, un conseiller, atteignait, avant les enfants, les parents. Méthode excellente à une époque où la piété filiale n'était pas un mot ; la contraire aujourd'hui s'impose.

Il usa de vigueur pour les détourner des danses et des cabarets. Un ménétrier gagnait vingt francs dans son dimanche ; il lui en donna quarante, sous promesse qu'il ne viendrait pas au village. Un soir de vogue, il retint à l'église toutes les femmes et les filles d'Ars, et les garçons, faute de danseuses, renoncèrent au bal.

Il faisait honte aux paysans de se jeter au lit sans prière, « comme un cheval sur son fumier ». Il rendait sensible à leurs entendements rétifs le mal qu'ils commettaient en jurant, en travaillant le jour du Seigneur. Peu à peu, l'ascendant de

sa parole et de sa foi entraîna même les hommes à fréquenter l'église, à communier souvent. L'esprit d'imitation, chez les campagnards plus qu'en d'autres milieux, décide la plupart des actes sociaux. L'abbé Vianney, chaque soir, assemblait autour de sa chaire les familles pour prier. Chaque samedi, à Ars, semblait la vigile d'une grande fête. Dès que les pèlerins commencèrent à venir, une émulation de ferveur prit la paroisse entière, sauf de rares endurcis : on ne voulait pas se sentir distancer par des étrangers. Entre tous, il créa la douceur aimante et pénitente d'une chrétienté primitive.

Je me demandais, en arrivant, si, depuis lors, le cœur du pays n'avait point dégénéré. Il ne m'a pas suffi de voir aux offices les paroissiens d'Ars ; j'ai causé avec ceux qui les connaissent et avec eux-mêmes.

Le presbytère de M. le Curé d'Ars actuel est bâti derrière la basilique, sur une place plantée de platanes. Devant un jardinet qui précède la maison vaste, une statue en plâtre du Bienheureux incline son front sous la pluie ; elle a cet air de componction un peu niaise dont l'imagerie à bon marché voudrait ridiculiser sa mémoire.

En même temps que je sonne arrive à la porte un besacier humble. La servante, une fille jeune encore, de mine conventuelle et chlorotique, m'introduit dans une pièce sombre qu'une armoire en chêne brun, un bahut et un poêle meublent austèrement.

M. le chanoine Convert paraît, prêtre d'un âge respectable, sec et grand, doué d'une mâchoire excessive, les paupières à demi baissées sur des prunelles bleues à fleur de tête. Je le devine homme d'autorité, réfléchi, pénétré de la terrible succession qui lui incombe.

Il m'écoute, le menton entre le pouce et l'index, répond en phrases lentes, courtes, mais précises.

J'apprends de sa bouche que, le matin de Noël, quatre-vingt-douze hommes sur cent vingt-neuf ont communié. Ars, en dépit des mauvais journaux, se maintient bon. Il y a bien quelques frondeurs ; même un galopin a chanté, l'autre mois, *l'Internationale* dans un café. Mais l'école laïque ne détient pas un élève : l'instituteur officiel fait la classe à ses seuls enfants. Un fait, entre beaucoup, atteste la fidélité des habitants à leur Saint : les vogues

qu'il avait abolies n'ont jamais recommencé ; en petit nombre, des jeunes vont aux fêtes des villages voisins.

Les familles sont prolifiques ; toutefois la commune compte à peine deux cents âmes de plus qu'au temps de M. Vianney ; sur huit, dix enfants, deux ou trois seulement se marient ; les autres, sans dot, vieillissent au foyer paternel. En outre, les indigènes, s'ils admettent l'étranger comme pèlerin, le verraient d'un œil hostile s'installer chez eux. Presque tous possèdent, « ont de quoi faire » ; la vente de leurs fromages est le plus beau de leur revenu.

Ces détails, M. le Curé me les livre d'un ton froid ; pourtant, lorsque je lui dis : Au revoir, un sourire cordial détend sa figure rigide. Au travers de sa réserve, j'ai aperçu par où décline le christianisme de ces paysans : l'esprit mercantile et l'avarice gagnent sur eux. La superstition aussi les tient ; quand ils ont des malades, souvent ils les conduisent à une sorcière du voisinage. L'abbé Vianney n'avait-il pas prédit que, moins d'un siècle après sa mort, Ars redeviendrait ce qu'il était à sa venue ?

Le Frère Athanase, à qui je vais faire une visite, est un de ses derniers contemporains. Je trouve un petit vieillard droit comme un I, très agissant, avec l'extérieur d'un ancien magister ou bedeau. Ses lunettes d'or, les mèches blanches bouffant hors de sa calotte avivent le lustre rubicond de ses joues. Il m'accueille jovialement ; ne quittant plus sa chambre, il connaît mal les hommes d'aujourd'hui, mais ne demande qu'à conter ses souvenirs sur le Curé d'Ars.

Ce fut lui qui, pour empêcher une de ses fuites, sonna le tocsin. Il lui servait, tous les dimanches, sa messe, était reçu dans son intimité. Plus d'une fois, à l'autel, il l'a vu soulevé de terre au moment de l'Élévation. Un matin, en communiant, le Bienheureux avait souri, puis versé des larmes. Le Frère, ensuite, l'interrogea : « Tout à l'heure, Monsieur le Curé, qu'aviez-vous donc ? » — « J'ai eu, répondit-il, une drôle d'idée. Je disais au Bon Dieu : Je tiens votre Fils entre mes mains ; eh bien ! si je savais que je n'irais pas en Paradis, je le lâcherais. »

Le Frère Athanase, sa tabatière au creux de la main, en humant une prise,

me révèle certaines infirmités du Saint qui rendaient plus miraculeuse sa vaillance : il souffrait d'une hernie double, avait au bras un cautère à quatre pois ; un tremblement nerveux, rançon de ses fatigues et de son immobilité, l'incitait à froisser son surplis, à envoyer des coups de pied dans la porte du confessionnal.

Malgré cette surcharge de maux, il se montrait constamment expansif, gai, et, s'il n'eût réprimé sa langue, enclin à la raillerie. Mais il cherchait en toute occasion des motifs de s'humilier et de fuir les glorioles. A ce propos, le Frère me narre deux épisodes auxquels il fut mêlé.

Une femme amène ici, avant de le faire opérer à Lyon, son enfant qu'une loupe énorme au-dessous de l'œil défigurait. Elle s'approche, au moment où il quittait l'église, de l'abbé Vianney, lui saisit la main, l'applique sur le point malade, et la loupe disparaît. Le soir, dans sa chambre, en présence de son vicaire et du Frère, le Saint, avec humour, causa de l'événement :

« Eh ! camarades ! Le bon Dieu m'a fait une bonne farce. — Quoi donc,

monsieur le Curé ? — Le bon Dieu fait encore des miracles. Une dame m'a fait toucher la figure de son enfant qui avait un gros mal, et le mal s'est tout fondu. J'étais bien attrapé, j'avais honte ; si j'avais trouvé un trou de rat, je m'y serais mis. — Vous ne direz pas, cette fois, que c'est Sainte Philomène ! — Que voulez-vous ? Le bon Dieu récompense la foi de ces braves gens.

Un autre jour, devant le Curé, tant de monde le tenait prisonnier, le « barrait », qu'il ne pouvait rentrer chez lui. Soudain, il jette à terre une poignée de médailles ; la foule se rue sur elles ; prestement il s'évade. Mais, une fois arrivé dans sa maison, il dit au Frère : « Il y avait un Saint que le peuple étouffait ; pour se frayer un passage, il lança dans la poussière de la route des pièces d'argent. Personne ne ramassa l'argent et on courut après lui. Moi, vous voyez bien qu'ils n'en veulent qu'à mes médailles. »

Le frère Athanase, quelle que soit sa bonhomie, reste un clerc, extérieur aux paysans. Ceux-ci, j'ai voulu les connaître, autant qu'il est possible à un pèlerin, et je suis allé voir M. Trève, le maire du

village. Sa ferme, plus loin que l'église, passé la croix d'un carrefour, occupe le bout d'un sentier glaiseux. Une grille repeinte fraîchement en rouge clôt la cour où, le long des meules de paille, la pluie s'égoutte ; un tas de fumier fume ; j'enjambe un ruisseau de purin.

Une femme menue, pâlotte, d'une voix nasillarde m'invite à entrer. M. Trève me reçoit dans la cuisine, qui est la salle commune, s'assied en face de moi sur un banc, contre une longue table. Nouveux comme un vieux cep, la figure couperosée, les yeux bordés de rouge, le nez court et bossué, il me plaît par sa mine de franchise, de simplicité antique ; je retrouve sur sa tête le large feutre mou et à ses oreilles les boucles d'or que portaient jadis les paysans.

Il a bien connu l'abbé Vianney, ayant été son enfant de chœur. « Le Saint Curé, me dit-il, *vivait de tout ce qui aurait fait mourir un autre.* »

— C'est un honneur pour vous, ai-je observé, d'être le maire de sa paroisse.

— Nous serions trop ingrats, répond-il, si nous n'étions un peu au-dessus des autres.

Comme je l'attriste en lui apprenant qu'au pays où j'habite, rarement on voit un seul homme à la messe :

« Et ma fille, s'écrie-t-il en se tournant vers la femme qui m'a introduit, me reproche de n'y pas aller tous les jours ! »

Sur quoi, sa fille reprend avec une autorité déferente :

« Oui, vous avez bien le temps d'y aller. Le saint Curé disait que si on comprenait ce qu'est la messe, on mourrait. »

Cette parole, répétée par une paysanne, et de l'accent le plus convaincu, m'a causé un tressaillement. Ainsi l'intuition des mystères théologiques persiste et agit en des âmes frustes, là où le Saint l'a suscitée !

M. Trève me parle d'un fils prêtre qu'il a perdu le dernier automne. Sa fille ayant fermé la porte de la cour, nous conversons dans un crépuscule, car les croisillons de la fenêtre laissent mal passer le jour grisâtre ; c'est à peine si les régimes de maïs suspendus en rangs serrés éclaircissent le plafond bas.

J'aime entendre ce vieillard m'entretenir de son père et de son grand-père, appuyé contre la table sur laquelle ils

mangeaient, et qui, avant eux, m'a-t-il dit, fut un pétrin. Sans doute, une sagesse héréditaire maintenait dans de telles familles la foi qu'on y conserve avec le reste du patrimoine ; néanmoins, cette foi de tradition se porte-t-elle jusqu'à l'héroïsme des vertus ?

Or, précisément, M. Trève me dépeint un de ses domestiques, Baptiste, garçon de vingt-six ans, qu'il juge un modèle, un « parfait ». Baptiste s'est affermé sous la condition de ne jamais travailler les dimanches. Ces jours-là, il va communier à la première messe et ne sort de l'église qu'à onze heures après la grand'messe, pour y retourner au coup des vêpres. « Ce n'est pas lui qui jurerait après le bétail. » Il besogne comme pas un, ne boit ni vin ni café, toujours doux, soumis, silencieux, « un vrai trappiste. »

M. Trève, en louant son serviteur, atténue sous un sourire à demi narquois la vénération que lui inspire sa piété. Je prends congé de lui ; il me raccompagne et veut me faire voir dans l'étable ses bœufs charolais. Nous y rejoignons sa fille, agenouillée, ou plutôt assise sur ses talons, épluchant des raves pour le bétail :

« Ce serait, dit-elle, l'affaire de Baptiste de travailler à genoux. »

Je n'ai pas vu Baptiste, sorti avec un charroi ; mais je comprends que cet homme obscur est, dans la maison, un exemple ; tout en le plaisantant, on l'imite. Voilà donc un témoignage palpable de l'action qu'exerce le Saint : autour de bons prêtres, quelques profonds chrétiens — Baptiste, ici, n'est pas unique — répondent à ce qu'il attend d'eux, et, soutenu par leur élan, le reste du troupeau ne peut tomber aussi bas qu'ailleurs.

Le lendemain, M. Trève m'a conduit chez un autre Trève, son cousin, l'ancien de la famille, un des plus gaillards paysans de France que j'aie encore rencontrés. M. Antoine Trève a quatre-vingt-cinq ans ; carré, solide, le teint reluisant comme une terre rouge au soleil, avec un front vaste qu'enserme, sous son grand feutre, un bonnet noir à la mèche retombante, des yeux vifs protégés par de fortes arcades, un menton gros, des lèvres et un nez charnus, il respire l'équilibre d'une santé qu'on croirait inaltérable ; il rit volontiers, à tout instant ses

joues s'écarquillent ; mais il s'émeut de même, des plis se froncent entre ses sourcils, et les moindres impressions se mirent en sa face naïve dont nul mensonge ne semble jamais avoir obscurci la limpidité.

Dès que je l'interroge sur le curé d'Ars : « Je le vois, me répond-il de son parler rude et sonore, je le vois en chaire comme si j'y étais. Il claquait des mains, il avait la figure d'un homme qui va voler en l'air. Il nous disait : « Si nous avions la foi, nous verrions Dieu face à face. » Lui l'avait. — Et vous, lui ai-je demandé, l'avez-vous ? — Moi aussi, je l'ai, me répond-il sans hésiter, mais soudain sérieux.

Tels sont les propos qu'on échange à Ars sous le toit des fermes. Dans l'auberge où j'étais descendu, ne pouvant endurer le froid d'une chambre sans cheminée, je travaillais, le soir, dans la salle d'en bas, près du poêle. Souvent l'hôtesse, M^{me} L..., et sa fille venaient s'asseoir à côté de moi, leur seul hôte, et lisaient. A un certain moment, M^{me} L... avait fermé son livre et, les yeux clos, le front entre ses mains, elle paraissait

assoupie. Tout d'un coup je lui adresse la parole ; elle sursaute et relève la tête : — Vous dormiez ? lui dis-je en m'excusant. — Non, répliqua-t-elle, je pensais à Dieu.

* * *

L'après-midi où je quittai Ars, la pluie enfin cessa ; à cet air mou des Dombes, qui fut une des souffrances de l'abbé Vianney, succédait une bise mordante ; une bourrée de neige me cingla le visage quand je sortis pour vénérer une fois de plus, avant de partir, en son église, le Bienheureux.

Je prolongeai ma dernière visite : il fait meilleur auprès des Saints morts qu'auprès de bien des vivants. Je me trouvais seul devant sa châsse ; le balancier de l'horloge comptait les pulsations de mes minutes terrestres, me disant que chacune vaut une éternité. Si pauvre que je demeure, je me sentais, après avoir passé trois jours en présence du Curé d'Ars, plus détaché, plus résolu, plus joyeux. Et je songeais en priant : Se peut-il que la France chrétienne suc-

combe, elle à qui un Saint pareil fut donné ? Évidemment, le clergé lui-même a trop peu suivi ses voies ; l'indignité des catholiques reste écrasante. Mais est-il concevable que de lui un autre Confesseur, à l'heure prédestinée, ne surgisse pas ? Ah ! si nous savions qu'il vit quelque part, comme nous y courrions ! Espérons-le au moins, méritons-le.

Je me souviens d'un homme de Bretagne qui voulut se rendre en pèlerinage sur les deux genoux, loin de son pays, à Saint-Jean-du-Doigt. Il se mit en route ; ses genoux promptement s'écorchèrent. On le suivait à la traînée de son sang ; d'autres pèlerins le dépassaient et annonçaient dans les bourgs son arrivée, le martyre qu'il continuait. Alors, aussitôt qu'on l'apercevait, on balayait la route devant lui, on s'agenouillait à son passage. Faisons de même au-devant du Saint qui viendra.



Saint-Jacques-de-Compostelle

I

A six heures du matin, j'avais quitté Vigo, encore ébloui de cette rade impériale où l'Océan vient à larges houles, entre le double quai des collines qui se courbent et s'écartent au-devant de lui, pour qu'il aille, jusqu'à cinq lieues, battre l'intérieur des terres.

Maintenant j'aurais voulu me recueillir, ne plus penser qu'à Saint Jacques, à son sépulcre et à sa ville prochaine. Mais comment s'abstraire de tels horizons, la première fois qu'on les rencontre ? L'Apôtre lui-même, lorsqu'il découvrit la Galice, ne dut-il pas adorer la gloire du Verbe en ces rivages qui lui furent préparés si beaux ?

Un ciel de mi-septembre, fin et velouté, illuminait la mer, dont les eaux, s'insérant au creux des côtes flexueuses, y paraissaient captives, calmes comme cel-

les d'un étang ; des îlots touffus, des voiles en émergeaient ; de l'autre grève, la blancheur des maisons éparses renvoyait des scintillations, tandis qu'à droite les monts arrondis, boisés, pressaient dans leur vasque verte la campagne exubérante. Quel pays suave et plantureux, accueillant pour le pèlerin, alors qu'il laisse loin derrière soi l'horreur des Sierras et les pauvres plaines de la Castille ! A foison, des maïs aux pointes jaunies retombant contre les tiges ; des choux pommés, remuant leurs feuilles comme les oreilles de grands bœufs ; des pampres ondulant sur les minces colonnes de granit qui supportent le poids des treilles.

Durant les haltes du train, j'écoutais susurrer des bambous massés vers les bas-fonds ou, sur les hauteurs, des pins chuchoter leur psaume confus. Ici, en côtoyant des châtaigniers, des pommiers, des chênes, j'aurais cru reconnaître un coin de Bretagne ; ailleurs, les bords d'un lac d'Italie. La Galice est un profond jardin, nourri par des pluies tièdes ; les essences les plus distantes, de même que les paysages, s'y rejoignent. Dans le

Paradis terrestre il devait en être ainsi.

Nous avançons avec une merveilleuse lenteur. J'aime ces trains d'Espagne qui cheminent, comme des mules de duègne, d'un trot sec et indolent ; on se prélasse le long des sites, on les fait siens ; on s'arrête, des quarts d'heure, sans cause, à des stations perdues ; un employé chante le nom de la gare d'un ton nasal, aigu, semblable à celui d'une cantilène arabe ; des femmes viennent vous tendre des paniers de fruits et de l'eau très fraîche dans des cruches de grès ; un vieux curé à figure de paysan descend sur le trottoir fumer sa cigarette ; trois coups de cloche, d'une solennité monastique, annoncent qu'on songe à repartir, et on repart enfin. Nulle province, mieux que la Galice, ne semble avoir conservé cette naïve sagesse d'allure.

A Pontevedra, je montai dans un wagon primitif, ouvert à tous les vents ; il s'emplit de campagnards se rendant — car c'était un jeudi — à Santiago pour le marché. Ces campessinos et ces campesinas avaient des mines rudes, mais placides ; peu loquaces, ils s'installaient gravement et me dévisageaient d'un air

doux. Un vieux me faisait vis-à-vis ; son profil ocreux aux angles secs, sa bouche pincée de rides paraissaient être sculptés pour quelque chapiteau d'un ancien cloître ; il portait un chapeau jaune, des guêtres jaunes coiffant sa chaussure boueuse ; le soleil l'incommodait ; il déploya contre la portière son parapluie.

À sa gauche s'était assise une jeune paysanne d'une beauté classique, en partie due à sa mise traditionnelle : un mouchoir de soie claire, serrant ses bandeaux, atténuait ses joues trop larges, son nez dur, la forte rondeur de son menton, ses lèvres un peu épaisses, découpées en arc, où riaient des dents opulentes. La grosse natte de ses cheveux tombait sur son dos, engagée sous un fichu de cachemire, bordé de velours, dont les deux bouts entrenoués formaient une ceinture à ses larges flancs. J'observai chez elle, de même que chez la plupart des Galiciennes, la sévérité modeste de ses yeux, des yeux qu'avivait pourtant le noir ardent des sourcils tracés comme avec un pinceau. Elle parlait à un gaillard trapu enveloppé d'un manteau bleu sombre. Cet homme, un cigare entre les doigts,

regardait vers les champs d'une façon vague. Il m'eût rappelé nos paysans du Marais vendéen, sans cette vigueur des pommettes ramassée, presque grimaçante, qui imprime à beaucoup de visages espagnols une foncière sauvagerie.

Une vieille, à côté de moi, lisait dans un journal de Vigo, *el Noticiero*, un article sur le décisif discours de Maurice Barrès en faveur des églises pauvres de nos campagnes. La coïncidence me toucha ; j'admirais l'application de la bonne femme quand, soudain, le journal glissa de ses doigts, sa tête s'inclina sur sa poitrine : elle dormait.

La voie, cependant, longeait de nouveau la mer que nous avions quittée. A marée basse, des barques gisaient sur la vase ; des pêcheuses, jambes nues, courbées, cherchaient des crabes. Nous atteignons Carril, petit port voisin de Padron, l'ancien municipe d'Iria Flavia. Saint Jacques, suivant la tradition, y débarqua deux fois : d'abord quand il vint prêcher en Galice ; ensuite, après son martyre, quand ses disciples ramenèrent de Judée son corps.

Malgré la cohue de la gare, ce passé

miraculeux m'absorba. J'avais dans ma poche un *Manuale christianum* contenant les Évangiles ; je l'ouvris au chapitre IV de Saint Mathieu et je me représentai l'Apôtre Jacques, dès le temps de sa vocation.

« Or Jésus, marchant le long de la mer de Galilée, vit deux frères, Simon qui est appelé Pierre, et André, son frère, qui jetaient dans la mer leurs filets (car ils étaient pêcheurs). Et il leur dit : « Venez après moi, je vous ferai « pêcheurs d'hommes ». Et eux, sur-le-champ, quittant leurs filets, le suivirent.

« Et, s'avançant plus loin, il vit deux autres frères, Jacques, fils de Zébédée, et Jean, son frère, sur une barque avec Zébédée, leur père, refaisant leurs filets, et il les appela. Et eux, aussitôt, quittant leurs filets et leur père, le suivirent. »

Ces versets ne distinguent par aucun signe Jacques de Jean. Tous deux vivaient de la pêche, point riches, puisqu'ils remaillaient eux-mêmes leurs filets, point gueux, puisque Zébédée, patron de la barque, emmenait des mercenaires à ses gages. Auparavant, déjà, ils connaissaient Jésus. Le Précurseur, au bord du Jour-

dain, l'avait montré à Jean : Voici l'Agneau de Dieu. Jean et André lui avaient parlé : « Maître, où demeurez-vous ? — Venez et voyez, avait-il répondu. » Et Jean avait couru dire à Jacques, comme Simon à André : « Nous avons trouvé le Messie. » Mais, aujourd'hui, quand même leurs filets et leur vieux père les réclament, dès que Jésus leur commande : Venez après moi, ils sautent hors de leur barque, et, sans avoir éprouvé sa puissance ni vu de lui aucun miracle, ils le suivent. O foi presque effrayante, tant elle est simple ! Savoir d'eux qu'ils ont fait cette chose, c'est tout ce qu'il suffit de savoir. Je voudrais néanmoins les imaginer tels qu'ils passaient sur les routes et dans les synagogues de la Galilée.

Jacques devait être un fier luron, barbu, avec une voix rauque, des mains rouges, un pêcheur d'hommes sentant la force de ses bras, et pour qui le filet plein ne pèserait jamais assez. Jean, son cadet, mince, imberbe, virginal, n'allait pas moins impétueux que lui dans l'amour du Christ. Mais, plus méditatif, il tenait davantage de la caste des prêtres dont

sortait leur mère, Marie Salomé. Celle-ci étant, croit-on ¹, la sœur de Marie, mère de Jésus, il y avait, selon la chair, entre le Seigneur, Jacques et Jean une parenté de cousins germains.

Tous deux, quand les Douze furent choisis, reçurent de Jésus un nom nouveau : Boanergès, fils du tonnerre, soit pour prophétiser que leur voix, ample comme celle des nuées, porterait jusqu'aux extrémités de la terre son Évangile, soit parce qu'ils eurent mission, avant les autres, d'annoncer la résurrection des morts et le fracas des cieux où paraîtra le Fils de l'Homme.

Seuls avec Pierre, il les laissa entrer derrière lui dans la maison de Jaïre, lorsqu'il prit la main de la petite fille morte en lui disant : « Talitha, coumi. Petite, éveille-toi. » Eux seuls de même et Pierre gravirent à sa suite le Thabor, le mont des purs et des élus. Devant les rayons qui flambaient autour de sa face et de sa robe plus blanche que nul foulon n'aurait su la blanchir, les disciples, épouvantés, sans bien comprendre, entre-

1. V. sur Marie Salomé, Fillion, *Saint Jean l'Évangéliste*.

virent la splendeur du Verbe et ce que serait en lui l'homme béatifié.

Mais, parfois, la violence du sang juif ou l'orgueil d'une ambition terrestre les étourdit.

Des Samaritains avaient fermé à Jésus les portes de leur bourgade :

« Maître, s'écrièrent Jacques et Jean, veux-tu que nous disions au feu de descendre du ciel et de les consumer, comme l'a fait jadis Hélié ? »

Jésus, s'étant retourné, les tança : « Vous ne savez donc pas de quel esprit vous êtes ? »

Un autre jour, tandis qu'il cheminait, avant la Pâque, en route pour Jérusalem, Marie Salomé, avec ses deux fils, s'approcha, et, s'étant prosternée, lui demanda que Jacques et Jean fussent assis, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, dans son royaume. Il répondit, s'adressant à eux : « Vous ne savez ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ou être baptisés du baptême dont je suis baptisé ? » Eux, prêts à tout pour mériter leur gloire, répliquèrent : « Nous le pouvons. »

Ils burent en effet leur part du calice à

Gethsémani. Ce fut eux encore que l'Homme-Dieu voulut faire témoins et compagnons de sa détresse.

Jacques, dont le nom signifiait : Celui qui lutte ¹, devait aider Jésus dans une agonie semblable au corps-à-corps nocturne de Jacob avec l'Archange. Mais les disciples sentirent toute leur misère en ce reproche : « Ainsi, vous n'avez pu veiller une seule heure avec moi ? » Et la compassion de Jésus les accabla quand il revint une troisième fois : « Dormez maintenant et reposez-vous. L'heure est venue... »

Jusqu'alors ils attendaient le règne du Christ en Israël ; sa prophétie sur la ruine de Jérusalem les avait mis dans la stupeur. Après la Résurrection, leurs yeux s'illuminèrent ; le Paraclet, maintenant, pouvait descendre.

Par la bouche de Jacques, comme par celle de Pierre et de Jean, l'Évangile tonna sur le peuple juif. Jacques confondit les Sadducéens entêtés à nier que les morts ressuscitent ; les vieux Juifs se bouchèrent les oreilles et grincèrent des dents.

1. Proprement, celui qui donne un croc-en-jambe dans la lutte.

L'Apôtre, avec les Onze, fut traîné en prison, fustigé. Un ange les délivra. Tous ensemble constituèrent alors le Symbole¹ et on attribuait à Jacques le texte du troisième article : Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie.

Ensuite, ils tirèrent au sort les nations, et chacun partit, selon le mot de Jésus à Pierre (relaté par Clément d'Alexandrie) : « Sortez dans le monde, pour que nul ne puisse dire : Nous n'avons pas entendu. L'arc du Seigneur les envoya, tels que des flèches soudaines, au loin, entre les Gentils.

Vers l'an 4 après la Passion, Jacques s'embarqua pour les Espagnes, peut-être sur un navire de trafiquants, qui s'en allait du port de Joppé jusqu'aux îles Cassitérides. Les grandes eaux le connaissent déjà. Sa main fit sur elles le signe qui sanctifie. Il passa devant les villes de l'Espagne méditerranéenne, que visita plus tard Saint Paul. Il franchit les colonnes d'Hercule et, au-delà, derrière les brumes du gouffre, il devina les continents où les païens qu'il vou-

1. Nous suivons ici des données traditionnelles plus que des certitudes historiques.

lait baptiser planteraient un jour, avec l'oriflamme du Christ, sa bannière à lui, blanche, marquée d'une croix en forme de dague courte et écarlate comme si on la retirait d'un cœur.

Les golfes de la Cantabrie, autour d'Iria Flavia, lui rappelèrent son lac de Génésareth : des collines vêtues d'arbres graves, dont les ombres tombaient dans des eaux céruléennes. Mais les pêcheurs de la côte et les paysans, fidèles à leurs dieux celtés, méprisèrent l'Apôtre ; Louve, la reine du pays, le chassa de ses terres. Il s'éloigna, traversant des gorges, des fleuves, puis des plaines stériles et des monts plus austères que ceux de la Judée, et il arriva jusqu'en Aragon, à Saragosse ; là, au bord de l'Èbre, une nuit qu'il priait, droite sur le pilier de jaspe qu'on vénère encore, la Vierge Marie lui apparut. Au bout des cinq à six ans où il évangélisa la dure Espagne, Jacques n'avait gagné, dit-on, que neuf disciples ; il repartit avec eux pour la Judée.

De retour à Jérusalem ¹, il disputa

1 Une autre tradition — mais peu importe — veut que le fait ait eu lieu avant son voyage en Espagne.

publiquement contre Hermogène, le magicien, lui prouva que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, éluda ses artifices démoniaques, si bien qu'Hermogène, vaincu, se confessa chrétien et jeta dans la mer tous ses livres de magie.

Comme la parole de Jacques changeait les multitudes, Hérode-Agrippa, pour plaire aux Pharisiens, le fit arrêter et décida qu'on lui trancherait la tête. Ainsi, le premier des Douze, il fut le témoin du Crucifié par son sang.

Aux matines de son Office, il est dit qu'en allant au martyre, « l'Apôtre vit un paralytique étendu sur la route et qui lui cria : « Jacques, Apôtre de Dieu, délivre-moi des douleurs dont tous mes membres sont torturés. » L'Apôtre se tourna vers lui et dit : « Au nom de Jésus-Christ, mon Seigneur, mis en croix, pour qui je vais à la mort, lève-toi guéri et bénis ton Sauveur. » Et l'homme, aussitôt, se leva, et, joyeux, se mit à courir et à bénir le nom du Seigneur Jésus-Christ.

Ce que voyant, le scribe des Pharisiens, nommé Josias, qui menait l'Apôtre une corde au cou, se jetant à ses pieds, commença à dire : « Je t'en supplie, Apôtre

de Dieu, donne-moi le pardon de mes péchés, donne-moi part au saint nom chrétien. » Le bienheureux Jacques, comprenant que le cœur de cet homme avait été visité par le Seigneur, lui dit : « Crois-tu que le Seigneur Jésus, que les Juifs ont crucifié, soit vraiment le Fils de Dieu ? — Oui, dit Josias, je le crois, et telle est ma foi. Mais toi, ô Apôtre, aie pitié de moi. »

« Alors le pontife Abithar fit saisir Josias ; on le battit à coups de poing, et Hérode commanda qu'il eût, avec Jacques, la tête tranchée... Quand ils furent venus tous deux au lieu du supplice, Jacques obtint de l'exécuteur qu'on lui apportât de l'eau. Il en baptisa Josias, lui donna le baiser de paix ; puis il posa la main sur sa tête et, le bénissant, fit le signe de la Croix sur son front. Ainsi, devenus tous deux martyrs du Christ, ils s'en allèrent vers le Seigneur, le huit des calendes d'Avril (au temps de la Pâque, en 44). »

Ce qui advint ensuite durant près de huit cents ans demeure embarrassé de multiples incertitudes. Les éplucheurs de textes qui relèguent le miracle hors

de l'histoire s'en autorisent pour biffer d'un trait toute la légende du Saint ; comme si la légende n'était pas le vrai possible, là où cesse le vrai vérifié. Que les disciples espagnols de Saint Jacques aient voulu enrichir leur province des reliques de son Apôtre, la chose paraît des plus croyables. Qu'une nef sans gouvernail ni voiles, conduite par des Anges, ait porté le saint Corps de Joppé à Padron, sur une mer aplanie où résonnaient les Alleluia des prêtres, c'est une possibilité d'un autre ordre et non un fait absurde : pourquoi les conditions de la béatitude ne s'accompliraient-elles point dès ici-bas, quand la présence d'un Bienheureux refait autour de lui la paix des éléments avec les hommes et avec Dieu ?

On montra longtemps, à Padron, une grande pierre concave en forme de sarcophage, la Santa Cueva ; cette pierre, au moment où on y posa le cadavre du Saint, se serait d'elle-même ainsi creusée comme une cire tendre. Des gens frivoles et obtus peuvent plaisanter sur cette histoire : elle témoigne que, même séparés de son âme, les os et la chair d'un Martyr retiennent de l'Esprit qui les habita la

vertu de rendre toute matière docile à leur impression.

Les disciples se présentèrent devant la reine Louve : « Notre-Seigneur Jésus-Christ t'envoie le corps de son disciple, afin que tu reçoives mort celui que tu n'as pas voulu recevoir vivant. » Louve, par félonie, les fit conduire chez un roi, son voisin, qui les jeta dans une basse fosse. Miraculeusement délivrés, comme ils s'en retournaient, ils passèrent un pont ; des soldats, à leur poursuite, s'y élancèrent ; le pont se rompit et les païens furent tous noyés. Les disciples revinrent auprès de Louve, et celle-ci, obstinée à les perdre, feignit de leur octroyer, pour conduire le cercueil de l'Apôtre, un chariot et des bœufs. Mais les bœufs étaient dans la montagne, et, quand les chrétiens allèrent les prendre, ils se trouvèrent en face de taureaux indomptés.

« Incontinent, rapporte un vieil auteur, que ces taureaux sauvages les aperçurent, commencèrent à meugler horriblement, gratter et frapper la terre des pieds, branler la tête et secouer les cornes, et tous furieux commencent à cheminer vers les disciples, lesquels, se prosternant

à genoux, invoquent le secours de Dieu, lequel exauça leur prière par les mérites de Saint Jacques. Car étant relevés et faisant le signe de la croix contre ces furieuses bêtes, voici (chose admirable) que ces taureaux s'approchent des disciples, doux comme agneaux, et, ayant quitté toute leur furie, se rendent maniables et traitables entre les mains des disciples qui leur mirent le joug sur leurs têtes, les accouplèrent à un chariot et les menèrent où ils avaient laissé le corps de leur maître qu'ils chargèrent sur ce chariot, puis les laissèrent aller à la volonté de Dieu, sans conduite de personne ^{1.} »

Les taureaux s'arrêtèrent, ne pouvant aller plus avant, dans le palais même de Louve ; à leur exemple, elle se fit douce comme agneau, et, baptisée, édifia en l'honneur de Saint Jacques une église où fut enclose la tombe de l'Apôtre. Les disciples alors se répandirent, pour y planter la foi, dans toute l'Espagne ; deux seule-

1. *Histoire de la vie, prédication, martyre, translation et miracles de Saint Jacques le Majeur*, par J. GOUYN, imprimée à Sens en 1595, pour Robert Collot, libraire d'Orléans. Je dois à mon excellent ami M. Félix Chandenier de connaître ce petit livre très rare, écrit avec l'ingénuité redondante du XVI^e siècle catholique.

ment, Athanase et Théodore, restèrent en Galice ; ils y moururent et on les ensevelit auprès du Saint.

Les persécutions survinrent, atroces sous Dioclétien. En un seul mois, dit-on, vingt-deux mille chrétiens d'Espagne, furent voués au martyre. Ceux de Galice, tremblant que les païens ne profanassent les corps de Saint Jacques et de ses compagnons, les portèrent sur une montagne déserte ; ils leur firent un caveau dans une lande, parmi des bruyères et des rouvres. La translation ayant été secrète, — et on ne peut l'admettre que par hypothèse, — les chrétiens des siècles d'ensuite ne surent plus en quel lieu reposait Saint Jacques.

Mais voici où nous rejoignons des faits plus attestés ¹. Vers l'an 813 vivait, à Libredon, au bas de la montagne, un ermite. Souvent, la nuit, il entendait des chants et voyait des feux, tels qu'une danse d'étoiles, voltiger sur la lande, autour des rouvres. L'évêque d'Iria Flavia, Théodomir, à la nouvelle du prodige,

1. D'après le livre de la Hermandad de los Caballeros Cambeadores.

partit un soir, suivi des chanoines de son église et d'un peuple émerveillé. A minuit, ils virent les feux et une étoile plus large que les autres, qui s'arrêta sur un gros chêne. Ils se tinrent là, jusqu'à l'aube, en oraison ; le matin, l'évêque chanta la messe ; puis il s'approcha du chêne et découvrit, entre des ronces, une crypte étroite. Elle enfermait trois tombes, dont l'une, plus haute ; le corps de l'Apôtre se trouvait en celle-ci, avec la tête séparée du tronc et un bourdon déposé auprès. Une inscription disait que c'était bien lui.

Tel fut le premier pèlerinage au champ de l'étoile, où devait être Compostelle.

Je songeais à cette radieuse histoire, quand, sur une colline, à gauche, s'enflèrent les clochers de Santiago. Jadis, quand les pèlerins venaient par la route de France, ils faisaient halte en un endroit qu'on appelait Humiliadoiro, d'où se découvre la basilique. Ils s'agenouillaient dans la poussière ou la boue, confessaient tout haut leurs péchés, et, chantant des hymnes, se remettaient en chemin. Ce souvenir me rendait confus. Comme la foi, avec les siècles, a perdu de sa simplesse expansive ! Même à Lourdes, sauf autour

de la grotte, une ferveur vraie, sans mauvaise honte, n'ose guère éclater. Ils se comptent, les pèlerins d'aujourd'hui qui entrent dans la ville de leur vœu un cierge à la main et pieds nus. La notion de pénitence s'est rapetissée, appauvrie ; aussi les attitudes pénitentes ont-elles pris un air de folle excentricité.

Le train s'arrêta au faubourg de Cornes. Je trouvai, en sortant de la gare, pour me conduire à Compostelle, un véhicule attelé... de quatre chevaux. Il est vrai que cet attelage n'offrait rien de fastueux : trois de front, un quatrième devant, c'étaient de minables haridelles, tout engourdies, dont les crinières, par-dessus leurs colliers de bois, retombaient sur des épaules sabrées par le fouet. Le cocher les réveilla durement ; ses hua ! hua ! farouches ponctuèrent le claquement de la mèche et le vacarme des grelots. Nous montâmes une côte boueuse entre des masures et des fabriques. Notre omnibus croisait des bœufs qui s'en revenaient du marché, jaunes de poil, avec des cornes vastes, un corsage lustré, une mine affable comme l'ont nos Parthenais ; ils tiraient des chariots primitifs portés sur des roues

en bois, basses, massives, presque pleines, semblables à celles d'un plaustrum romain.

Nous atteignîmes une place encombrée de charrettes et de diligences comiques dans l'étroitesse de leur coffre suranné. Le premier épisode dont j'eus le spectacle à l'entrée de Compostelle fut un rassemblement près d'une femme assise au bord de la chaussée et retenant par la queue deux petits porcs qui s'échappaient. Les porcs s'égosillaient, la femme, rouge de fureur, criait, et les spectateurs poussaient des rires gutturaux.

La voiture, au trot plus vif de ses quatre chevaux, pénétra dans une rue si peu large qu'un prêtre corpulent, pour ne pas être écrasé à notre passage, dut s'abriter sous l'auvent d'une zapateria.

Ces rencontres liminaires ne semblaient rien présager de mystique. Leur bonhomie ajoutait pourtant à mon émotion d'arriver en cette ville autrefois si grande, la plus auguste de toutes les villes après Jérusalem et Rome, celle où devait s'accomplir terrestrement l'attente du prophète :

« La gloire de Dieu s'est levée sur toi...
Les îles m'attendent et les navires de la

mer, pour que j'amène tes fils de loin. Lève tes yeux et vois : ton cœur se dilatera quand tu verras venir à toi les multitudes et la force des nations. Ceux de Saba t'apporteront l'or et l'encens, je glorifierai la maison de ma majesté. Les fils des pèlerins bâtiront tes murs, les rois te serviront, tes portes ne seront closes ni jour ni nuit, et tous les justes seront ton peuple. »

II

Si les gens de Compostelle étaient curieux comme des Français, la venue d'un pèlerin leur ferait quelque impression ; car c'est presque un phénomène. Pourquoi ce dépérissement d'un pèlerinage qui demeura, tant de siècles, le rendez-vous de la chrétienté ? Les indigènes, avec leur fond d'indolence, ne s'en tourmentent guère ; même, chaque fois que j'interrogeai sur ce déclin les érudits du lieu, leurs explications restèrent vagues, ils se dérobaient ; je touchais un point humiliant. Depuis, j'ai coordonné les causes d'une décadence triste entre toutes, la décadence ici-bas d'un saint. Le

sentiment que j'en avais insinua dans mon séjour une sourde mélancolie. Mais aussi, à mon arrivée, je fus d'autant plus impatient d'aller au tombeau de l'Apôtre, pour ceux qui n'y vont plus.

Dès la porte de l'hôtel, un petit drôle, d'un air décidé, me proposa d'être mon guide ; pieds nus, tête rase, de physionomie babouine, moricaud, il agitait en marchant les manches effrangées d'une veste dont le jaune terreux me fit penser à certaines robes des moines de Zurbaran. Il me demanda si j'étais Anglais : « Son buenito Inglès », ajouta-t-il finement, les yeux levés sur moi. Quand j'eus répondu : « Francès », il devint songeur ; ce nom ne lui promettait rien.

Nous suivîmes une rue montante, pavée de minces dalles bombées, douces sous les pas comme le dallage d'un patio. Malgré le soleil qui la prenait en écharpe, les ombres des recoins gardaient une austérité claustrale. Contre des fenêtres à croisillons saillaient, plus rares qu'ailleurs, d'étroits miradores peints en noir, funèbres en dépit de leurs stores éclatants. Mais je m'attendais à une ville du moyen-âge et je n'apercevais que des

maisons du dix-huitième siècle, une rue de province, grise, confinée comme celles de Saint-Malo.

La foule retint davantage mon attention : des campessinas, hautes et massives, nu-pieds, leur natte sur le dos, passaient, la tête droite, chargée d'une corbeille de pommes, et balançant d'une allure lente leurs mains hâlées. Des paysans, d'aspect montagnard, le sombrero rabattu sur les yeux, menaient par la bride de petits mulets noirs au poil brillant. Des bourgeoises, en mantille et en robe brune, s'arrêtaient dans des boutiques basses, resserrées, d'où se mélangaient au dehors des odeurs de toile écrue, d'épices et de chocolat. Je rencontrai beaucoup de prêtres : ils allaient d'un pas nonchalant, leur manteau sur l'épaule gauche, montrant la plupart des faces rubicondes, opimes, plus opimes sous les bords trop courts de leur chapeau rond. Ils paraissaient joviaux, bons enfants, familiers avec le peuple, sans que cette simplicité ôtât rien au respect.

A l'angle d'un carrefour, un piano mécanique faisait claquer ses marteaux vulgaires. Nous étions proches de l'en-

droit dit Preguntoiro, parce que les pèlerins hésitants s'informaient là de quel côté ils trouveraient la cathédrale.

Je ne l'avais pas encore entrevue ; seulement, j'entendis, à la tour de l'horloge, sonner trois heures. Les coups tintèrent, par-dessus les toits, d'un son informe, tant il était grave, comme le branle poussif d'un énorme gong engourdi sous les siècles. Je songeai au glas des deux cloches de Sens qui semblent les deux gongs du Jugement dernier.

Nous tournâmes sur une place peu ample où le buste de Cervantès, vis-à-vis d'une maison à arcades, se mire dans la vasque d'une fontaine, et, tout près, sur la place del Paraïso, je découvris, à droite, la façade pompeuse du Séminaire, à gauche, une des portes de la basilique, la Puerta de la Abazacheria. Des marchands y tenaient jadis commerce de jais. A présent, elle n'est plus avoisinée que de pauvres échoppes ouvertes, certains jours, pour la vente des cierges et des ex-voto.

Cette porte m'attrista : le XVIII^e siècle l'a dénaturée. Les deux cintres qui couronnent ses quatre vantaux sont flanqués de colonnes doriques ; au-dessus d'elles

monte un second corps de colonnes ioniennes encastrant des fenêtres à frontons semi-circulaires, des mascarons, des rinceaux, une statue de la Foi debout sur un pilastre ; leur faite s'achève en urnes sépulcrales, en obélisques. Au centre et plus haut, un fronton ambitieux se décore de fleurons taillés comme des rois d'échecs. Que vient faire, au sommet d'une telle architecture, saint Jacques, humble pèlerin, levant en sa main droite un bourdon auquel pend une calebasse ? Ce pan de muraille ne semble point adhérer à l'édifice ; il se dresse à la façon d'un décor contre les frises d'un théâtre. Il me causa une impression aussi déplaisante qu'à l'introït d'une messe en grégorien un air de bravoure empanaché de vocalises.

J'entrai, je me trouvai dans le bras gauche du long transept. Je vis, sur un tombeau, une statue d'archevêque, et, en retrait, d'obscures chapelles. A la nudité svelte des piliers, à la courbure romane des voûtes, j'eus l'illusion d'une église de France ; je pus dire tout bas sans mensonge : Seigneur, j'aime la beauté de votre maison et le lieu qu'habite votre gloire.

La gloire du Seigneur descendait en rais obliques, par les fenêtres d'une lanterne, devant la Capilla mayor, sur la grille dont les verges étincelantes se tendaient comme les cordes d'une harpe.

Une barrière double réserve aux chanoines et aux officiants le passage entre le chœur et les degrés du maître-autel. Sous celui-ci est creusée la crypte où l'on garde la châsse du saint.

Je m'agenouillai contre la grille, près de l'une des chaires de bronze, des ambons ciselés au flanc du pilier, l'un du côté de l'Épître, l'autre de l'Évangile. Quelle que fût ma volonté de prier, mon émotion d'abord s'émoussa en présence du faste barbare qui assiégeait mes yeux.

Par devant le maître-autel pendent trois lampes, dont l'une, surtout, énorme, ventrue, encroûtée de lames d'or ; de lourds candélabres d'argent s'alignent sur le tapis ; le bas de l'autel est simple, figurant l'extérieur d'une châsse ; de menues arcatures associées en forme d'*m*, trois à trois ; mais le retable, sous les cierges, avec les bosselages de ses argenteries, pétille de feux dorés. La statue peinte de Saint Jacques, assise sur un

trône, coiffée d'un nimbe d'argent, paraît celle d'un empereur d'Asie recevant l'hommage de ses sujets. Un sourire béat est incrusté dans ses prunelles de pierre et sa barbe châtain. Ses épaules sont couvertes d'un collet d'argent ; la niche qui l'enclôt, la camarin est d'argent aussi. Derrière la coupole de la camarin, un autre Saint Jacques, debout, regarde à ses pieds quatre rois suppliants.

Et ce n'est rien encore ; l'autel, en dépit de sa masse, semble mince sous le dais pyramidal qui l'écrase. Celui-ci tient accroché à ses quatre coins un ange plus grand qu'un homme ; entre les anges, un troisième Saint Jacques parade sur un cheval cabré ; des Génies, des Vertus l'escortent, et de vieux drapeaux déteints, anglais et français, flottent autour de cet arrogant triomphe. A la pointe du baldaquin, touchant presque la voûte, se distinguent le sépulcre et l'étoile, blason de Santiago.

De si emphatiques magnificences excitèrent peu ma dévotion. Je cherchais l'Apôtre de Jésus-Christ et je n'avais en face de moi que le patron des Espagnes ou plutôt de l'Espagne du XVIII^e siècle,

portée à exaspérer les images de sa force, parce qu'elle la sentait décroître. Il me fallut fermer les paupières afin de retrouver l'idée du bon Saint Jacques évangélique, de celui qui remet dans leur voie les voyageurs perdus, rompt les chaînes des captifs, reconforte les pauvres et les désespérés, l'Exorateur dont les suffrages abrègent l'expiation des fautes et ouvrent aux pénitents les portes du Royaume, le Saint jubilaire que je venais invoquer...

Je me relevai et fis le tour de la profonde abside. La plupart de ses chapelles enferment des tombeaux. Elles furent, toujours au XVIII^e siècle, restaurées dans le style de Borromini, de Chiriguerra. Les archevêques de Compostelle, trop riches et comblés, pour la basilique, de donations, appliquèrent leurs libéralités à des embellissements déplorables. Une des chapelles reste dénommée la chapelle du roi de France. Louis XI la dota d'une rente destinée à trois chapelains qui devaient y dire la messe. Les prêtres pèlerins la disent dans la chapelle de Saint-Bartolomé ; seuls, les chanoines de Santiago et les évêques ont le privilège de célébrer sur l'autel de la Capilla mayor.

En revenant vers le transept, je passai devant une très ancienne Maria Salomé, statue byzantine joufflue, coloriée en rose. De là, je considérai le chœur du chapitre au milieu de la grande nef, son lutrin massif, les tuyaux de ses deux orgues. La stabilité des chanoines de Santiago reluit dans l'opulence de leurs stalles ; elles ont l'air de participer à la quiétude de ceux qui s'y asseoient pour chanter l'office.

Il allait commencer bientôt. Des cloches, gaîment, préludaient, une grave, alternant à coups rapides avec une autre au son clair, et on eût dit les tinterelles d'un troupeau de chèvres, quand elles redescendent, le soir, des montagnes. Un va-et-vient se faisait autour de la sacristie vaste comme une église et somptueuse. Sa porte entrebâillée me laissa voir des prêtres appuyés contre une crédence, les bras croisés, fumant des cigarettes. Les chanoines arrivaient, presque tous grands et de noble mine dans leur manteau que signe la croix rouge des chevaliers de Saint-Jacques.

Leur cortège défila, lorsqu'ils se rendirent au chœur, précédé d'acolytes et

du pincerna, l'analogue de notre Suisse, mais glabre, les cheveux noués en chignon, les épaules ornées d'une sorte de dalmatique, un bâton doré à la main. Ils marchaient avec une vivacité d'allure peu solennelle, expéditive.

Leur prestesse à lire les Psaumes ne m'étonna guère ; j'avais suivi à Barcelone, à Tarragone, l'office d'autres chanoines espagnols. L'orgue coupait de motifs guillerets la psalmodie. A une leçon, lue par un enfant de chœur d'une voix grêle, répondit un *Amen* robuste et gras ; puis il y eut un silence de méditation.

Je m'éloignai vers le bas de la grande nef. Une vieille femme, seule derrière un pilier, affaissée dans une robe de bure, récitait tout haut son chapelet. Non loin, les volets d'un confessionnal étaient ouverts ; un jeune couple s'y présenta ; le mari passa le premier ; il se confessa debout, appuyé contre l'épaule du prêtre, qui le tenait embrassé comme un père indulgent son fils prodigue. Sa femme, à deux pas de lui, ne pouvait moins faire que d'entendre. L'ingénuité familière des mœurs catholiques, en Espagne, est une des choses dont je fus le plus saisi. Chez

nous, même dans les ménages les plus chrétiens, ne trouverait-on pas bizarre et indélicat qu'une femme vînt s'immiscer à la confession de son mari, et, plus encore, lui à celle de sa femme ?

Je longuai la clôture du chœur jusqu'au mur du jubé. Un Calvaire le surmonte, près duquel je fis une station : le Crucifié s'affaisse du côté droit vers sa Mère, comme s'il allait se détacher de la Croix ; le long de son cou et de sa poitrine est peinte une traînée de sang. Sur un autel, au-dessous, je vénèrai la Virgen de la Soledad, la Vierge de la Solitude, Notre-Dame des Sept-Douleurs. Un manteau de velours raide, brodé de couronnes d'or qui s'entrelacent, l'enserme de la tête aux pieds ; on n'aperçoit que ses mains croisées soutenant un cœur où se rejoignent les pointes des sept glaives dont les poignées rayonnent, et son visage de cire étiré, des paupières à grands cils battues par le chagrin, une bouche meurtrie de reine en deuil ; elle a l'ovale émacié de certaines senoras castillanes, une expression de miséricorde extatique, comme Notre-Dame de la Victoire, à Séville, si belle avec ses cheveux défaits,

pâmée d'un saint amour, parmi les lances ardentes d'innombrables cierges !

Autrefois, les pénitents admis à franchir le seuil de l'église se tenaient derrière le jubé. Peut-être est-ce en mémoire du rite perdu qu'on a mis sur cet autel la Reine des compassions.

Entre le jubé et le portail du fond, la basilique, à l'heure où je la vis, était radieuse, quoique déserte. Le soleil du soir y débordait ; j'entendais les chanoines entonner le *Magnificat* ; les colonnes de granit montaient en faisceau calme vers les feuillages des chapiteaux, sous les cintres ovales. L'architecture de Compostelle fut inspirée par celle de Saint-Sernin ¹, et Maître Mathieu, qui mena une partie de l'œuvre, venait de Toulouse. Le roman s'y montre allégé de ses primitives formes trapues ; une colonne, par-devant chaque pilier, s'élançe plus haut que les baies du triforium et supporte la bas de la voûte en berceau. La continuité des rondeurs n'exclut pas une aisance toute française de lignes ; elle énonce la

1. Saint-Jacques, Saint-Sernin et Sainte-Foy de Conques sont trois églises issues d'un même type auvergnat.

béatitude d'âmes simples, dociles, l'absolu humble de leur foi.

Mais la paix de cet art chrétien s'achève dans la Puerta de la Gloria, porche sculpté sous le portail, que Maître Mathieu mit vingt ans à exécuter ¹.

C'est une vision du Jugement où Saint Jacques siège au-dessous de Jésus-Christ, sur la colonne qui soutient, de même qu'à Vézelay, le centre du tympan. Je ne sais si, nulle part, le Moyen-Age a figuré avec plus d'ampleur et de tranquille harmonie l'allégresse des élus superposée à l'attente des justes et à la douleur des damnés. Cette merveille m'emplit d'une telle joie que je la contemplai dans un ravissement un peu confus et remis à plus tard d'en explorer les détails.

Je sortis un moment de la cathédrale par la porte du cloître. Il est spacieux, imposant ; mais je trouvai moroses et nues les ogives flamboyantes de ses arceaux ; je resongeais aux cloîtres de Tarragone et de Barcelone, à ce dernier surtout, à ses chapelles, à son jardin, à la vasque

1. De 1168 à 1188.

moussue de son jet d'eau et jusqu'à ses oies accompagnant de leur cri naïf les ronflements de l'orgue et les voix des prêtres. Je revoyais l'une des chapelles qui enferme un Christ enjuponné de soie, marqué de plaies aux genoux, cloué sur une plaque de cuivre ; une femme jeune et triste, pendant que je me reposais là, était venue s'agenouiller contre la grille ; j'ai rarement vu prier comme elle priait. Ses lèvres remuaient peu, mais ses yeux, s'adressant au Christ, disaient : « Ce que je demande, il faut que cela soit. » Par instants, elle saisissait les barreaux à deux mains, semblait vouloir les arracher ; puis son front s'inclina, elle pleura silencieusement. Sans savoir ce qu'elle implorait, j'ajoutai ma chétive prière à la sienne, dont l'ardeur me bouleversait.

Ici, personne le long des murs grisâtres, pas même un mendiant, pas même, comme à Tarragone, ce chat maigre qui miaulait vers moi. Le patio bitumé ne laisse percer aucun brin d'herbe ; dans un coin s'allongent des dalles funèbres, les sépultures des chanoines. Parmi eux repose Don Lopez Ferreiro : il écrivit, en dix volumes, une érudite histoire de

l'Église de Compostelle et mourut avant de l'avoir finie.

Les salles du chapitre s'ouvrent au fond du couloir, derrière ces tombes. Chaque fois que les chanoines s'y rendent, ils foulent en passant leurs frères défunts.

Ainsi les vivants, après les morts, n'ont tous qu'une seule demeure, l'enceinte de la basilique ; ils savent qu'ils dormiront sous les dalles où ils marchent, et cette pensée doit faire plus calme encore leur existence.

Quand vient la procession de la Fête-Dieu et, tous les sept ans, pour le jubilé, on tend le cloître de tapisseries qui, d'habitude, décorent les salles capitulaires. Un bedeau me les y montra. Je me fusse peu douté, à les voir, de leur destination liturgique. Certaines représentent des scènes de bataille, deux armées rangées en demi-cercle, prêtes à se mesurer, dans une plaine jonchée de fleurs opulentes. La plupart ont été faites d'après des cartons de Goya, d'un Goya jeune, étincelant, plus païen que le Goya caricaturiste et satanique, le seul que connaisse le public français. L'une montre, près d'un taureau brun, un torero

en veste rose, avec des bas bleuâtres, gaillard insolent de vigueur et de gaîté. Sur une autre, un bourgeois cramoisi s'avance, le menton dans son jabot, et, derrière sa jeune épouse, parée d'un corsage jaune — de ce jaune feu qu'adorait Goya — un galant rit d'une bouche trop sanguine. De tels décors, sur le passage du Corpus et des reliques, se font encenser. Ailleurs, ce serait baroque ; mais le catholicisme espagnol s'incorpore avec une liberté singulière les choses du pays les plus profanes.

Les salles du chapitre logent une bibliothèque riche en vieux livres. Je lus sur le dos d'un in-folio, ce titre : JANSENI IN EVANGELIUM. Quoi donc ! me dis-je, le lugubre Jansenius ¹ s'introduisit jusqu'en Galice ! Tout au moins resta-t-il enterré dans la bibliothèque des chanoines. L'Espagne n'a point pâti de son faux ascétisme et de ses abstractions meurtrières. Elle n'a eu à subir ni les huguenots, ni les dénicheurs de saints dont l'ironie tua en France tant de bonnes et antiques dévotions. C'est pourquoi elle

1. Est-il besoin d'ajouter que le Jansénius, commentateur des Évangiles, n'est pas l'auteur trop fameux de l'*Augustinus* ?

conserva intacte la familiarité des Sacrements, le réalisme chrétien qui sent vivre autour de nous Jésus, sa Mère, les Anges, les Bienheureux et les Bienheureuses, comme des frères et des sœurs glorieux, secourables à nos besoins, émus de notre amour et même des pauvres honneurs où nous les célébrons.

Seulement, les Espagnols dilatent dans les pompes catholiques leur goût du fastueux et de l'énorme. Le bedeau voulut me faire admirer un prodigieux encensoir, le *botafumeiro* ; posée à terre, cette urne d'argent lui venait jusqu'à la poitrine. Les jours de grandes fêtes, quatre hommes la portent dans la basilique ; on la hale sous la voûte du transept par une corde enroulée à une poulie ; gorgé de charbons rouges et de grains d'encens, le *botafumeiro* se balance en face du maître-autel, au-dessus des officiants et du peuple, et envoie le long des nefs un nuage aromatique semblable à celui qui suffoquait les prêtres dans le temple de Salomon.

Avant de quitter les salles du chapitre je m'arrêtai dans l'épaisse embrasure d'une des fenêtres rondes et regardai la

place d'Alphonse XII, un des orgueils de Santiago : vis-à-vis, sur cette esplanade correcte et morne, se développait une longue et assez lourde bâtisse à fronton triangulaire, le Palacio consistorial, l'Hôtel de ville.

A sa droite, j'aperçus l'hospice, tous les Saints accueillants rangés sur son gracieux portail, et, entre les deux, une bosse de terres arides, le Monte Pedroso.

Je descendis ensuite sur la place elle-même où donne la maîtresse façade de la basilique, celle de l'Obradoiro. Un tailleur de pierres, lorsqu'elle fut construite (de 1738 à 1747) avait, près de là, ses chantiers. Maintenant encore sonnent dans le voisinage les marteaux d'ouvriers taillant des blocs pour une aile neuve de l'hospice. La façade de l'Obradoiro est le paroxysme des styles borrominesque et churrigueresque. Un double escalier dont les rampes se correspondent en losange compliqué accède à son grand portique que surcharge le plus écrasant des frontons. Celui-ci, pareil à une pièce montée, s'érige entre les deux tours massives. Leur premier corps carré en supporte un second, carré aussi, sur lequel

un troisième, de forme ovoïde, étage ses ballustres, ses terrasses, ses niches, ses pinacles. Attifée de cette sorte, la cathédrale semble telle qu'une douairière prétentieuse à la perruque entortillée d'aigrettes et de marabouts.

Par bonheur, deux des anciennes portes ont été moins défigurées. La Puerta de las Platerias domine une place étroite ornée d'une fontaine. Les cintres de son double porche se répètent, au-dessus, en arcs symétriques d'une belle gravité romane. Toutefois, la pluie, avec les siècles et le soleil, a quelque peu mangé les sculptures de la frise et des tympanes. Un simple villageois picard, Guillaume Manier, dans la relation de son pèlerinage écrite en 1736, note qu'il trouva sculptée sur ce porche « certaine femme debout tenant dans ses mains la tête repoussante de son séducteur. Le mari qui a coupé cette tête force sa femme à l'embrasser deux fois par jour. » Pour ma part, je n'ai pas reconnu ce motif bien espagnol, non moins atroce qu'édifiant.

La Puerta Santa, la porte des Pardons, ne s'ouvre que les années saintes, celles où le 25 juillet, fête de Saint Jacques,

revient un dimanche. Douze prophètes à gauche, douze apôtres à droite, statues frustes, courtaudes, serrées, comme dans une gangue, dans leur manteau de pierre, méditent aux flancs d'une grille que surmonte Saint Jacques, le chef ombragé d'un chapeau à panache, et incliné d'un air miséricordieux vers le pèlerin toujours attendu ; ses disciples, Saint Théodore et Saint Athanase, petits comme des enfants, dans des niches étroites, lui font cortège. Derrière la grille un mur de torchis barre la Puerta Santa.

Lorsqu'a tinté l'heure de l'ouvrir, le 31 décembre au soir, l'archevêque s'y rend en procession avec son clergé, son peuple, et les pèlerins venus à pied de toute la Galice. Un prêtre enveloppé du pluvial porte sur un plateau d'argent, pour abattre le mur, un marteau doré. L'archevêque prend le marteau et en frappe un premier coup pendant qu'il chante le verset : *Aperite mihi portas justitiae...* Ce heurt du marteau représente l'absolution du prêtre et les oraisons des Saints rompant le mur invisible qui retient au seuil du Paradis les âmes contrites. L'archevêque redouble ses coups

plus fort ; quand le mur s'est abattu, la maîtrise lance à pleines voix le psaume : *Jubilate Deo omnis terra...* Des prêtres en chasubles lavent les jambages de la porte ; l'archevêque à genoux entonne le *Te Deum* et l'on rentre triomphalement dans la basilique où des vêpres très solennelles sont chantées.

J'y rentrai moi-même, peu avant que l'office eût pris fin. A six heures, les luminaires du Salut étant soufflés, je fus introduit par le sacristain dans la *Capilla mayor* ; je pus voir de près le maître-autel, son dessus de marbre taillé d'un seul morceau, ses reliefs d'argent et son baldaquin dont les archanges, au crépuscule, devenaient gigantesques. Le sacristain, homme d'une figure épaisse avec des tons de pampre rougi, en touchant les candélabres, le trône de Saint Jacques, sa calebasse, me répétait chaque fois : *Plata plata*. Ses yeux brillaient d'une jouissance orgueilleuse au contact de ces richesses, comme s'il les croyait siennes à force de les avoir palpées et fait reluire.

Je montai à l'intérieur de la chambre qui couronne de sa coupole la statue du Saint. On a buriné sur son collet des

canons, des étendards, des épées, des casques ; l'Espagne guerrière s'est magnifiée dans les splendeurs de son patron. Une coutume veut que les pèlerins baisent le collet précieux. Je m'y conformai, sans ardeur, je dois l'avouer. Ce que j'aurais voulu voir, c'était la crypte et la châsse ; mais impatient de fermer l'église, le sacristain remuait ses clefs et je remis au lendemain.

En somme, je conclus ma visite, mécontent d'être si tiède envers Saint Jacques et comprenant très bien pourquoi je l'étais. J'avais besoin, pour prier librement dans sa basilique, d'éliminer les impressions extérieures, les bizarreries locales de son culte et d'atteindre l'intimité surnaturelle de sa présence.

A la nuit close, je me promenai par la ville, dans l'incertain des rues obscures. Les fumées des toits rendaient une odeur de sarments brûlés analogue à celle de l'encens. Sous les arcades de la rua del Villar il y avait plus de foule qu'en plein jour. Les voix des passants se heurtaient comme les dominos que brouillaient les joueurs sur les tables des cafés. Une bande de lavandières rentrait de sa jour-

née ; l'une d'elles, frappant ses mains l'une contre l'autre, clamait d'une gorge abrupte une chanson que les autres continuaient et, toutes ensemble, elles poussaient une note étrangement vibrante, prolongée.

Des prêtres circulaient en groupes ; sur la plaza de Cervantès, les servantes, autour de la fontaine, attendaient en jasant que leurs cruches fussent emplies.

Je m'avançai jusqu'à la place del Paraíso, où je me retrouvai entre le séminaire et la cathédrale. Les deux monuments alourdissaient de leur emphase la mélancolie de ce lieu désert. On l'aurait cru préparé jadis pour des rois qui n'y viendront plus. La lune, sous des vapeurs lentes montées de l'Océan, luisait ainsi qu'une veilleuse sous un verre dépoli ; elle drapait d'une couleur de bure le jaune enfumé des façades et les deux Saint Jacques dressés vis-à-vis.

Une femme traversa, descendant vers le faubourg et menant une petite fille par la main. Elle était grande, de puissante carrure, mais vêtue misérablement. En me joignant, elle me demanda l'aumône ; je voulus savoir ce qu'elle faisait pour

vivre. Elle me dit qu'elle rempaillait des chaises ; son mari, mort depuis six mois, l'avait laissée avec quatre enfants, dont l'aînée l'accompagnait. Celle-ci montrait une mine douce et chétive ; ses cheveux, partagés en bandeaux, semblaient pâles comme du lin : « Elle a dix ans, fit sa mère.

— *Es pequeña* ¹, lui répondis-je.

— « *Pequeña* », reprit-elle en écho, et ce mot, sur la place vide eut une résonance indicible.

Je les regardai s'en aller, disparaître sous les ténèbres d'un passage voûté. La rencontre de cette pauvre acheva, dans une paix mystérieuse, mon premier soir à Santiago.

III

En France, lorsqu'un étranger pénètre, à l'heure d'un office, dans une église de province, les têtes se retournent, on le toise, on l'épluche. Dans la basilique de Compostelle, le lendemain de mon arrivée, je vins à la chapelle de la Soledad, au

1. Elle est bien petite.

moment où une messe commençait ; personne, parmi l'assistance, n'eut l'air de s'apercevoir qu'un inconnu était là.

J'aime la façon primitive dont les Espagnols entendent la messe, agenouillés, les uns sur les dalles ¹, les autres sur le tapis du sanctuaire. Chez nous, on sent mal l'indécence de se prélasser sur une chaise, jusqu'à la Consécration et après.

Les femmes, aussi bien que les hommes, se pressaient autour du prêtre, quelques-unes détenaient les marches de l'autel, et les mantilles des bourgeoises frôlaient sans morgue les mouchoirs fanés des mendiantes. Associés plus intimement aux rites, les fidèles soutiennent ainsi une ferveur plus sérieuse. Entre l'ostension de l'Hostie et le *Pater*, je remarquai une vieille qui, regardant le prêtre officier les bras en croix, adorait elle-même, les bras étendus. A la Communion, presque tout le monde reçut le Sacrement. Mais ici, comme ailleurs en Espagne, les catholiques mangent le Pain céleste sans paraître plus recueillis qu'à tout autre instant du Sacrifice. C'est pour beaucoup une nour-

1. A Madrid, pourtant, les églises cossues possèdent de confortables prie-Dieu.

riture quotidienne à demi confondue avec la circulation inconsciente de leur vie.

Le prêtre, sa messe terminée, dépouilla ses ornements dans la chapelle, sur la crédence où il s'en était revêtu ; il murmura, au pied du tabernacle, son chapeau et son parapluie à la main, une brève action de grâces, et s'en fut ensuite, devant la *Capilla mayor*, prier cinq minutes.

La crypte, que j'avais le désir de vénérer, était ouverte. Quelques marches s'enfoncent vers un boyau exigü comme le couloir d'une cave ; une basse arcade romane, portée sur deux fûts de granit, couvre un petit autel où la châsse est posée entre deux cierges. La châsse est simple : des personnages évangéliques, avec Jésus au centre, sont gravés sous les arcatures de ses flancs. Un prêtre vieux, obèse et myope célébrait ; il lisait les orémus, le nez collé contre le missel ; le clergeon l'éclairait d'une bougie et lui soufflait une partie des mots. Trois femmes à genoux obstruaient le couloir ; je me tins derrière elles, et, dans ce réduit de catacombe, je sentis la réelle présence du Saint.

J'avais devant moi les ossements d'un Apôtre, d'un homme qui vit et toucha le Fils de Dieu. La mémoire des chrétiens innombrables venus de toute la terre à son sépulcre n'était point absente de l'émotion que j'éprouvais. Mais la distance des temps me semblait, entre mon âme et le Saint, plutôt un obstacle. Je voulais abolir les générations, m'approcher de ses restes, comme s'ils eussent habité d'hier son tombeau, afin de mieux attirer en ma substance la vertu qu'enferment ses reliques. Le goût de la mort n'avait aucune part à ce sentiment. Nulle crypte, pas même celle de Saint Savinien à Sens, où l'autel est fait de la dalle qui absorba le sang du martyr — et elle en demeure, après seize siècles, poisseuse, imbuë d'une traînée brune — ne m'a révélé davantage le fond de la parole : Soyez enseveli avec le Christ, si vous voulez ressusciter avec Lui. L'attente d'une résurrection me pénétrait, la certitude qu'en s'humiliant dans les ombres de la pénitence, on mérite la Lumière perpétuelle.

A Ars, trois jours de solitude en face du Bienheureux m'avaient fortifié par la honte de ma mollesse. Auprès de Saint

Jacques, je cherchais avant tout la surabondance de la foi. Oui, croire autant que les Disciples croyaient, eux qui avaient reçu de la bouche du Seigneur les promesses ; suivre en ce monde son pèlerinage simplement, droitement, les yeux tendus vers les Tabernacles du ciel. Mais vous savez, ô grand Apôtre, combien souvent ma volonté défaille. Mon désir s'élançe en haut ; puis des périodes de langueur le dissipent parmi des joies creuses. A quoi tient cette misère, sinon à la pauvreté de ma foi ? Accroissez-la, vous qui pouviez dire aux paralytiques : « Levez-vous ! » aux démons : « Allez-vous-en ! »

Faites ma pensée plus nette, plus humble et forte ; que, si j'écris, ma plume appuie comme la pointe d'un burin sur une lame de bronze pour graver à chaque ligne le nom du Dieu vivant. Que je veuille sa gloire et non la mienne. Qu'il se serve de moi, grossier échelon, afin que d'autres s'élèvent à Lui !

Brisez la dureté de mon cœur, vous à qui Jésus disait : « Mes petits enfants, aimez-vous comme je vous ai aimés. » Jusqu'ici, j'ai eu si peu compassion du

Sauveur que vous avez vu mourir ! J'ai fait si peu pour mes frères !

Que tous mes pas sonnent sur le roc de l'infaillible Église. Préservez-moi des fosses où je pourrais tomber. Qui peut dire avant son dernier souffle : « Je suis sauvé » ? Et mes fautes, les aurai-je assez connues, comprises ? Mon repentir, jusqu'à la fin, suffira-t-il ?

Votre aide, bon Saint Jacques, m'est bien nécessaire. Surtout, quand ce sera le moment de mon agonie, que je puisse me tourner vers vous ; prenez en pitié le pèlerin qui vous supplie à cette heure. Si trop de confusion m'accable devant mon Juge, levez-vous, tendez-moi la main. Satan ne me la fera pas lâcher. Rendez-moi propice la Mère de mon Dieu ; elle non plus ne m'oubliera point ; car nul jour n'aura commencé ni fini sans qu'elle m'entende lui répéter : Priez pour nous.

Mais ce n'est pas de moi seul que je viens vous parler. Je sais tant d'âmes chères engourdies dans la mort. Il faut que vous les ressuscitiez. Les nations aussi ont besoin de vous. L'Espagne, votre solide héritage, vous la laisserez-vous

arracher ? Et la France, si longtemps vôtre, quoiqu'elle vous néglige, permettez-vous à des impies de dévorer jusqu'au bout son peuple comme du pain ? Ralliez sous votre oriflamme, contre les Infidèles, la chrétienté meurtrie. Avec Saint Michel Archange, il en est temps, culbutez le Dragon !

Les restes de l'Apôtre ne constituent pas tout le trésor de la cathédrale. Une chapelle entière est réservée aux autres reliques. En remontant de la crypte je la visitai. Un chanoine au teint jaune, à qui des lunettes noires sur des paupières bouffies prêtaient un profil maussade, ouvrit avec mystère les quatre serrures de la porte gothique. L'autel du fond soutient sur son retable des étages de niches et de cases dorées ; les reliquaires se superposent entre des statuettes vieillottes et ternies. Une image de Saint Jacques tient dans une boîte d'or une dent du Saint, donnée à l'église de Compostelle par Geoffroy Coquard, citoyen de Paris.

Un des objets les plus vénérables que l'on conserve dans la chapelle est la tête de Saint Jacques le Mineur, premier

évêque de Jérusalem, auteur de l'Épître qui figure dans les Livres canoniques après celles de Saint Paul. Ce Saint Jacques fut un ascète d'une austérité violente. Il priait, dit Saint Jérôme, agenouillé, si longuement que ses genoux s'étaient durcis d'une corne « semblable à celle des chameaux ». Son martyr eut une sorte de magnificence théâtrale : on le traîna sur le pinacle du temple ; le grand-prêtre le somma de nier solennellement Jésus-Christ ; à la face des Juifs qui aboyaient en bas, il vociféra que Jésus-Christ était le Fils de Dieu ; on le précipita sur le sol, et là, les jambes rompues, il tendait encore ses mains vers le ciel en criant : « Seigneur, pardonnez, car ils ne savent pas ce qu'ils ont fait. » Son chef fut apporté de Jérusalem, au temps de la première croisade. Une reine d'Aragon, la terrible Dona Urraca, l'offrit à l'évêque Diego Gelmirez ; il alla, pieds nus, au devant de la « santa cabeza », et la multitude qui l'accompagnait pleurait de joie. Les jours de procession, on mène cette relique à travers la ville dans une châsse de cristal ornée aux quatre coins d'une lanterne d'argent finement ouvragée.

A droite de l'autel, la Custodia d'Antonio de Arfe hérissé ses orfèvreries massives ; c'est une sorte d'ostensoir affectant la forme d'un clocher pyramidal à quatre corps. Un ange debout sous un arc de triomphe présente la custode où s'enferme l'Hostie. Des clochetons en fuseaux surmontés de figurines et l'ensemble pesant de cette pièce trahissent ses origines germaniques. Au xvi^e siècle déjà, l'intrusion d'artistes allemands, flamands ou italiens, aux gages de la Maison d'Autriche, prépara l'amalgame des styles, l'extravagance ornementale dont l'art espagnol ne sut ensuite se corriger.

Il a maintenu pourtant sa sévérité native dans un genre de sculptures, celle des tombeaux. J'ai vu à Madrid, sous le cloître de l'Atocha, basilique qu'on réédifie, les monuments de Sagasta, de Canovas, du Maréchal Prim ; leurs statues funèbres m'ont frappé par le naturel autant que par la vigueur des formes. La chapelle des reliques, à Santiago, loge, depuis le Moyen-Age, les tombes de trois rois et de deux reines couchés à la file au creux de la muraille. Les rois s'apparentent dans un type hautain et

pieux d'hidalgo maigre, la barbe en pointe ; l'un d'eux laisse pendre par dessus sa poitrine de marbre une main effilée toute noire. Le dernier sépulcre, à gauche de l'autel, expose l'effigie de Jeanne de Castro ; Pierre le Cruel, roi de Castille, la prit pour favorite, — avant la trop fameuse Maria Padilla — ; il l'épousa et, vingt-quatre heures après, l'abandonna. Son visage est jeune, mais rigide ; elle repose, les paumes jointes, engainée dans une robe à plis roides.

Au moment où je la considérais, un visiteur entra, un prêtre épanoui, loquace ; je le crus Espagnol, car il parlait la langue avec volubilité. Je devais, plus tard, en quittant Compostelle, le retrouver comme compagnon de voyage : c'était un curé de Pau, M. l'abbé Dubarrat, le seul Français qui se soit offert le long de mes détours à travers les Espagnes et dans cette Galice où la plus belle route, la voie romaine restaurée, s'appelait et s'appelle encore « le chemin royal de France ! »

Le pèlerin entrevu ramena mes réflexions à ce fait douloureux, le déclin du pèlerinage. Pour compléter le peu que je savais sur le pèlerinage lui-même, au

sortir de la cathédrale, je me rendis à la bibliothèque de l'Université. Le bibliothécaire, un ecclésiastique, me vint, de son mieux, en aide. Je m'enfonçai d'abord dans le premier tome du chanoine Don Lopez Ferreiro.

Il s'est évertué, au début de son ouvrage, à réfuter Mgr Duchesne, lequel a mis en doute cavalièrement l'apostolat de Saint Jacques et sa sépulture en Galice. Pour moi, qui arrivais de la crypte où l'Église nous certifie authentiques les os de l'Apôtre, la thèse de Duchesne me froissa, sans d'ailleurs m'ébranler. Son article ¹ est bien une thèse, attendu qu'un parti pris de négation l'induit à ployer les textes dans le sens de ses arguments. Il écarte même une phrase de Saint Jérôme, assez probante, quoiqu'il en pense.

Saint Jérôme, en son commentaire sur Isaïe, dit « que Jésus appela des pêcheurs, occupés à raccommoder leurs filets, pour faire d'eux des pêcheurs d'hommes qui, de Jérusalem jusqu'en Illyrie et en Espagne, prêcheraient l'Évangile. » Selon Duchesne, il n'a voulu « qu'opposer à

1. V. les *Annales du Midi*, tome XII.

l'humble métier d'abord exercé par les disciples les plus difficiles conquêtes de leur apostolat. » Cependant, est-ce à l'aventure que Saint Jérôme nomme l'Illyrie et l'Espagne ? Duchesne le reconnaît : l'Illyrie fait allusion nettement à Saint Paul ; celui-ci ne fut pas un des premiers disciples, mais, avant tout autre, pénétra dans cette région barbare ; alors, pourquoi l'Espagne ne désignerait-elle pas aussi nettement le fils de Zébédée, le pêcheur qui, avec Jean, raccommodait ses filets ?

Saint Jérôme éliminé, il est facile à Mgr Duchesne, érudit sagace et pointu, de démontrer que les auteurs chrétiens, les Espagnols eux-mêmes, ont passé sous silence la venue de Saint Jacques. Le plus ancien témoignage écrit date, à son jugement, de la fin du VI^e siècle ; il sort d'un catalogue byzantin auquel l'historien dénie toute valeur, parce qu'il s'inspire « *de traditions ecclésiastiques et de pièces apocryphes* ». Et, en effet, si les événements postérieurs n'avaient pas apporté leurs coïncidences, ce texte serait négligeable. Mais, lorsqu'on trouve au bas d'une ancienne muraille en partie

debout une cheville de bois et que, dans la muraille, un trou subsiste où la cheville entre exactement, on peut conclure sans trop d'audace qu'elle y tenait et qu'elle en est tombée. De même, le document du catalogue prend une portée comme débris d'une tradition rompue sur un large espace, à la suite de secousses mal expliquées ¹, mais qu'il faut bien supposer reconstruite au IX^e siècle, quand se fit en Galice la révélation du corps de l'Apôtre.

Autrement, voilà un fait sans racines, inintelligible. « Pourquoi, conclut sur ce point Duchesne, le tombeau galicien a-t-il été considéré comme celui de Saint Jacques ? Il n'y a pas de réponse. Il faut s'en tenir au témoignage des anges, attesté par des documents bien tardifs, bien peu explicites, ou se résigner à l'ignorance. »

Et, sur le tombeau lui-même, sa conclusion n'est pas moins dubitative : « Pourquoi crut-on que le tombeau romain était celui de Saint Jacques ? Nous n'en

1. Aussitôt après les persécutions, la Galice fut dévastée par une hérésie, le Priscillianisme. Priscillien, manichéen d'Espagne, entre autres erreurs, niait la résurrection des corps ; ne devait-il point nier Saint Jacques, Docteur de la Résurrection ?

savons rien. L'autorité ecclésiastique intervint ; on peut croire qu'elle ne se détermina que sur des indices graves, à son estimation. Ces indices ne nous ayant pas été transmis, nous n'avons pas à les apprécier ; les connaîtrions-nous qu'ils échapperaient peut-être à notre compétence. »

Donc, à croire Mgr Duchesne, la châsse de la crypte pourrait aussi bien contenir la carcasse d'un vague mécréant que les reliques d'un Bienheureux. La note qu'il ajoute sur la bulle où Léon XIII a proclamé si fortement l'authenticité du Corps Saint ne modifie point l'essence de son opinion.

Ses incertitudes de savant laissèrent intactes mes convictions de pèlerin. Sa façon de raisonner me sembla même superficielle. J'admets que l'historien catholique ne se résigne plus à être, comme il le fut trop souvent au dernier siècle, un panégyriste déclamatoire négligeant les preuves et les sources. Mais est-il un véritable historien celui qui ne se propose pas d'ajuster à la nature exacte des faits l'interprétation qu'il en donne ? Dans l'histoire de l'Église, le surnaturel est la moelle des événements ; si on l'ôte, on ne tient

plus entre ses doigts que des os vides. D'autre part, toute l'histoire ne réside pas dans les monuments écrits ; les traditions ecclésiastiques, outre leur sainteté, ont une importance documentaire, lorsqu'elles expliquent ou confirment des épisodes sans elles peu explicables. Enfin, j'ai peine à imaginer par quelle souplesse de dédoublement un prêtre, qui tous les matins consacre, sa messe une fois dite, gagne son cabinet de travail, se met à écrire sur un Saint, sur un membre de Jésus-Christ, et ne veut rien savoir de tout le miraculeux qu'il y eut en sa vie, après sa mort.

A l'égard de Saint Jacques, le miracle seul peut éclaircir la découverte de son tombeau. Si l'Église la tint pour vraie, elle ne se fia certainement pas au simple témoignage de l'évêque Théodomir et des gens d'Iria Flavia. Autour des reliques se multiplièrent des signes éclatants. Un contemporain, Walafriid Strabo, mort vers 849 en consigna la mémoire dans un distique latin qu'on a gardé.

Mais déjà, trois ans plus tôt, à la bataille de Clavijo, l'Apôtre s'était manifesté comme le patron des Espagnes. Il appa-

rut « monté sur un cheval blanc et armé d'armes entreluisantes, portant un étendard blanc ayant une croix rouge, et avec son bourdon bataillant contre les Sarrazins leur donna une telle épouvante que, tournés en fuite, furent la plupart occis ¹ ». L'armée victorieuse lui promit, après chaque conquête, « une part de chevalier, quand on partirait le butin ». Dès lors, Sant'Iago devient le cri de guerre des Espagnols, Saint Jacques est le Matamoros, le « Baron ² » chrétien.

La France prétendit avoir presque devancé l'Espagne dans cette dévotion pour l'Apôtre. Une légende représente Charlemagne, « studieux de l'astrologie », apercevant au ciel le chemin de Saint Jacques, « un nombre infini d'étoiles, étendues et suivantes les unes les autres, qui semblaient tendre entre France et Aquitaine et parvenaient jusqu'au royaume de Galice ».

L'Apôtre, dans un songe, lui enjoignit de franchir les Pyrénées pour se porter à

¹ 1. *Histoire de la vie et des miracles de Saint Jacques le Majeur*, op. cité plus haut.

2. Il Barone, dit Dante, que Saint Jacques, au chant XXV du Paradis, interroge sur la vertu d'Espérance.

l'aide du roi Alphonse le Chaste. La chronique de Turpin voulait même que l'empereur fût allé pieusement jusqu'à Compostelle. Une croix, sur un faite de Pyrénées, s'appela Crux Caroli ; Charlemagne avait prié là, tourné vers la Galice, et les pèlerins, en passant, plantaient à leur tour chacun sa croix. Roncevaux était une de leurs haltes ; ce furent eux qui propagèrent, au retour, le geste de Roland.

L'Islam prit sur l'Apôtre une revanche momentanée. En 997, les Sarrazins d'Al-Manzour mirent Compostelle à sac, dévastèrent et rasèrent l'église ; ils épargnèrent pourtant la crypte où un vieux moine assis, seul, les attendait.

Après l'an 1000 et, plus encore, au XII^e siècle, tant de pèlerins se mirent en route pour le tombeau de Saint Jacques que, tout seul, le mot pèlerin signifiait : celui qui se rend à Compostelle. On ne pouvait guère plus visiter Jérusalem, où les Mahométans saturaient d'avaries les chrétiens qui s'aventuraient, les vendaient à l'encan, s'ils ne les massacraient pas, et les contraignaient à souiller d'excréments le Saint Sépulcre. La Galice,

plus proche et pourtant lointaine, consolait de la Palestine ; vers Saint Jacques, les infirmes venaient postuler leur délivrance, les pécheurs l'absolution. Souvent des juges fixaient à des criminels, en remettant une partie de leur peine, cette compensation : le pèlerinage. Aux Saints eux-mêmes, le voyage à Compostelle offrait un des raccourcis par où les rugueux sentiers de ce monde mènent droit au Jardin céleste.

A cause des pèlerins, sur les routes de France et d'Espagne, des ponts furent établis, des hôtelleries construites. Cependant les étapes n'en restaient pas moins hérissées de périls. Les pauvres, s'en allant à pied, sans autre mulet que leur bourdon, s'exposaient à périr de fatigue ou de faim. En Navarre, des paysans sauvages et de mœurs immondes les assaillaient, les battaient, « les chevauchaient comme des ânes », les égorgeaient. Quant aux cavaliers, ils risquaient d'être détroussés, de perdre leur monture.

Le Codex de Compostelle, sorte de guide du pèlerin écrit vers 1140 par un Poitevin, Aimeri Picaud, narre une mauvaise rencontre qu'avant et après lui

bien d'autres durent encourir. Il y avait, en un lieu dénommé Lorca, une rivière dont l'eau était mortelle pour les bêtes de somme. Deux Navarrais se tenaient près d'un gué, attendant les voyageurs. Quand Aimeri et ses compagnons arrivèrent, ils s'enquirent s'ils pouvaient laisser boire leurs chevaux. Les Navarrais jurèrent par tous les Saints que l'eau était bonne. Les chevaux burent, deux aussitôt crevèrent ; alors les Navarrais demandèrent aux cavaliers de leur concéder les cadavres, puisqu'autrement ils n'en feraient rien ; et, avec leurs grands couteaux qu'ils avaient aiguisés d'avance, ils se mirent à les écorcher.

Afin d'assurer la paix des routes, de réduire les bandits et les Maures, l'ordre des chevaliers de Saint-Jacques s'institua. En France, les innombrables confréries fondées sous le vocable de l'Apôtre pourvoient aux nécessités des pèlerins.

Mais Saint Jacques, en personne, ne s'endormait pas.

Les miracles qu'on lui attribua sont presque tous des traits de sa compassion pour des pèlerins en détresse.

Ici, à Saragosse, vingt bonnes gens ont

été mis par les Infidèles dans un dur cachot ; ils invoquent Saint Jacques ; sa voix répond : « Me voici présent avec vous qui m'avez appelé. » Leurs chaînes se défont, les portes s'ouvrent ; il les conduit sans peur ni mal à un château où résidait une garnison de chrétiens.

Ailleurs, à Pampelune, un homme parti de France avec sa femme et ses enfants était descendu en une auberge ; sa femme y meurt. L'hôte inhumain le chasse, retient son argent et une jument qui avait porté jusque-là ses petits enfants. Dans la rue, un étranger qu'il croise lui prête son âne, et, ainsi, il parvient à Compostelle. Là, l'inconnu reparaît, se fait connaître : « Je suis Jacques, apôtre de Notre-Seigneur, qui t'ai prêté mon âne en la ville de Pampelune et, derechef, te le prête pour t'en retourner et t'avertis que ton hôte mourra misérablement. »

Tantôt il retire du fond des eaux des naufragés prêts à se noyer, tantôt il ressuscite, à la requête d'une mère, un enfant mort en chemin. Un homme de guerre fut atteint d'une maladie qui lui avait enflé la gorge : « comme cornemuse ». Il s'applique une coquille de Saint Jacques,

« est remis en pleine santé incontinent ».

L'an du Seigneur 1139, un pèlerin natif de Vézelay, ayant nom Brimo, se trouvait, un soir, sans un seul denier pour acheter du pain. Il s'endormit sous un arbre et crut voir Saint Jacques lui donner à repaître. A son réveil, il s'aperçut qu'on avait mis contre sa tête un bon pain cuit sous la cendre, et, jusqu'au terme de son voyage, le pain mystérieux se renouvela ¹.

L'Apôtre prenait soin des âmes plus encore que des misères temporelles. Il récompensait par son assistance les pèlerins miséricordieux. Un chevalier, dépassant sur la route une pauvre femme chargée d'un paquet, le lui prend ; plus loin, il rencontre un pèlerin malade qui s'était couché dans l'herbe : il met pied à terre et le hisse sur son cheval. Arrivé à Compostelle, il tombe malade lui-même et en danger de mort. Saint Jacques se montre à lui, reconforte sa dernière heure.

Une autre histoire peint naïvement Saint Jacques, grand pénitencier, obte-

1. Ces miracles et les suivants sont extraits du petit livre de Jouyn, et l'auteur lui-même les trouva dans le *Codex de Compostelle*.

nant à ceux qui se repentent la rémission de leurs crimes. Sous l'évêque Théodormir un quidam avait commis un énorme péché qu'il n'osait dire à aucun prêtre. Au matin de la fête de Saint Jacques, il mit sur son autel une cédule où il avait écrit sa faute et, avec des larmes, il pria le Saint pour qu'elle fût effacée. Quand l'évêque vint célébrer sa messe, il vit la cédule, demanda qui l'y avait mise et pourquoi. « Et, soudain, se présenta ce pauvre pécheur qui, en la présence de tous, en pleurant, confessa le fait. Le Saint Sacrifice fini, l'évêque ouvrant cette cédule et ne trouvant aucune chose écrite connut que ce péché était pardonné, et ainsi le déclara à tous. »

Certains de ces miracles furent ornés par l'imagination populaire de péripéties romanesques, d'autres visiblement inventés pour servir d'exemples édifiants. Il en est deux qui se perpétuèrent entre tous dans la mémoire des pèlerins, jusqu'au XVIII^e siècle, le premier même avec des témoignages tangibles de sa vérité.

Un homme du pays d'Allemagne, voyageant avec sa femme et son fils, s'arrêta, cent lieues avant Compostelle, dans

la ville de Saint-Dominique-de-Calzada. Ils logèrent en une hôtellerie où une servante, voyant ce jeune fils « beau et dispos », s'éprit pour lui de fol amour, et, comme il la rebuta, son désir se tourna en haine. « Ainsi que ces pèlerins dormaient, elle entre la nuit secrètement en leur chambre, et finement mit la tasse ou coupe d'argent de son maître en la mallette de ce jeune homme, lequel, sans y penser, le matin se mit à cheminer avec son père et sa mère, et n'étaient guère loin de la ville, quand cette mauvaise fille alla crier à son maître que les pèlerins avaient dérobé et emporté sa coupe ou tasse d'argent. »

Cet hôte envoie soudain les sergents après, qui, ayant trouvé ce jeune homme saisi de cette tasse, le ramenèrent au juge avec son père et sa mère, et fut condamné ce pauvre jeune pèlerin à être pendu au gibet, ce qui fut exécuté en la présence du père et de la mère, lesquels, merveilleusement tristes et dolents et pleurant sans cesse, allèrent parfaire et accomplir leur voyage à Saint Jacques, où cette pauvre mère, transie de douleur, recommanda le salut de son fils au bienheureux

Apôtre. Et ces pauvres gens, désolés, retournant par le même chemin, approchèrent du lieu où était ce pauvre innocent pendu, près duquel étant, redoublèrent leurs pleurs et gémissements. Mais, ô grande merveille de Dieu... cet enfant ainsi pendu appela son père et sa mère, et, les consolant, leur dit : « Ne pleurez point ; mais vous réjouissez et louez Dieu, car il ne me fut jamais mieux, et n'ai oncques senti un tel aise qu'à présent, pour autant que, dès lors que je fus mis ici, le benoît Apôtre Saint Jacques, protecteur de mon innocence, m'a toujours soutenu, gardé et sustenté d'une viande céleste ; allez donc avertir la justice, afin que l'on m'ôte d'ici. »

« Lors, ces bonnes gens s'en vont en diligence au logis du juge qui l'avait condamné, lequel ils trouvèrent assis à table, ayant devant lui un gros poulet rôti, — autres disent que deux poulets étaient en la broche, — et lui dirent que leur fils qu'il avait fait pendre il y avait déjà trente-six jours n'était point mort et avait parlé à eux, et, partant, le priaient humblement de le faire ôter du gibet. Le Juge, oyant ces propos, commença à rire et se moquer

en disant : « Il est aussi possible que votre fils soit vivant depuis le temps qu'il est là comme il est possible que ce poulet qui est devant moi soit remis en vie et qu'il chante maintenant. Et, à l'instant (par la puissance incompréhensible de Dieu, auquel rien n'est impossible), ce poulet revint en vie, et, ayant chanté, s'envola de dedans le plat. Ce que voyant, ce juge, émerveillé grandement d'un tel signe, se leva à l'heure même et, accompagné de ses officiers et du peuple, alla faire descendre ce pauvre pèlerin du gibet, et fut conduit de tout le peuple à l'église, où de tous fut rendu grâces à Dieu d'un si célèbre miracle avec grande joie et liesse. »

Le vieux narrateur n'omet qu'une circonstance : les poulets — car ils étaient deux, un coq et une poule, l'un et l'autre d'un plumage très blanc, du moins après leur résurrection, — furent menés à l'église et associés au *Te Deum* que l'on y chanta. Dans la suite, on conserva leurs petits, de génération en génération. Les pèlerins qui venaient à Saint-Dominique-de-Calzade emportaient précieusement quelque une de leurs plumes ; lorsque Guil-

laume Manier¹ visita la ville, on lui montra le coq et la poule dans une grande cage peinte en bleu ; on lui fit voir aussi la chemise et la potence du jeune homme pendu et sauvé.

L'autre miracle ne se développe point dans le même esprit de candide douceur et d'humilité confiante. Il respire au contraire la terreur des pays farouches où il s'est produit :

« L'an de Notre Seigneur Jésus-Christ 1180, trente hommes du pays de Lorraine firent complot d'aller ensemble faire le voyage de Saint Jacques en Compostelle et, avant de partir, promirent et jurèrent de se garder la foi de société les uns aux autres, et ne s'entrelaisser jusques à la mort ; l'un seulement d'iceux ne voulut faire ce serment et promesse. Or, étant tous arrivés en bonne disposition en une ville nommée Porte-Close, l'un de leurs compagnons devint malade et, pour la promesse qu'ils avaient faite ensemble, le portèrent avec grande peine et labeur par l'espace de quinze jours jusques à un

1. V. Bonnault d'Houet, *Pèlerinage d'un paysan picard au xviii^e siècle à Saint Jacques de Compostelle.*

certain port nommé Tifereos... Finalement, étant fâchés et ennuyés de si longue retardation, quittèrent tous et abandonnèrent ce pauvre malade au pied de la montagne Saint-Michel, excepté celui qui n'avait voulu faire ladite promesse et serment, lequel demeura seul avec lui, et ne le voulut abandonner, et auquel ce pauvre pèlerin malade dit : « Porte-moi, je te prie, jusqu'au faite et haut de cette montagne. »

Ce que son compagnon fit très volontiers et non sans grand travail, où, étant parvenus, advint que, environ l'heure du soleil couchant, ce pauvre malade rendit l'esprit à Dieu ; de quoi son compagnon, fort dolent et étonné, commença à entrer en une grande crainte et frayeur, tant pour se voir seul avec ce corps mort que pour l'obscurité de la nuit prochaine et cruauté des habitants de ce dit pays, barbares et inhumains ; et, se voyant sans espérance de secours humain, eut recours à Dieu par prières et oraisons.

Et, incontinent, le glorieux Apôtre Saint Jacques s'apparut à lui en forme d'un homme à cheval et lui demanda la cause de son deuil et de ses pleurs. Auquel

il répondit : « Seigneur, ce n'est pas sans cause que je suis triste et étonné, pour me voir ici seul demeuré avec ce corps mort et qu'il est nuit, n'ayant aucun moyen d'ensevelir ce corps. » Lors Saint Jacques lui dit : « Baille-moi ce corps devant moi sur mon cheval et monte derrière moi. »

Ce qu'étant fait, ils firent cette nuit-là autant de chemin que l'on eût su faire en douze journées, tellement que devant le soleil levé ils se trouvèrent à la Montjoie qui est à demi-lieue de Saint-Jacques. Et en ce lieu le benoît Apôtre mit bas ce corps mort et commanda à ce pèlerin vivant d'aller inviter et appeler les chanoines de son Église de Compostelle pour mettre en sépulture ce pèlerin mort. Ce qui fut fait avec grande solennité. »

Quand je lus ce récit, je me représentai une Sierra que j'ai traversée entre Saragosse et Calatayud, des gorges, au crépuscule, s'enfonçant entre des cônes pierreux, déchiquetés, comme foudroyés, sous des nuées laineuses balayées par un vent d'orage, et, au bas de ces masses, un torrent, le Jalon, qui tourne et retourne, roulant des sables avec ses eaux ferrugi-

neuses, rouges comme si elles sortaient d'une cuve de teinturier. Le long des rampes où, durant des lieues, ni une hutte ni un homme n'apparaissent, je voyais le pèlerin, gravissant, à la nuit tombante, les épaules chargées de son compagnon mort, ainsi qu'il nous faudra porter jusqu'au faîte du Purgatoire les cadavres de nos péchés.

Cette apparition de Saint Jacques date, comme la plupart des autres, du XII^e siècle. Ce fut, en effet, pour Compostelle, une ère prodigieuse. Les chemins de l'Europe et de l'Asie chrétiennes convergeaient tous alors au glorieux tombeau. Louis VII, roi de France, à son retour de Palestine, mêla son bourdon parmi ceux des plus humbles vilains ; de même Jean de Brienne, empereur de Constantinople et Saint Dominique, Saint François, plus tard, la douloureuse Brigitte, Saint Vincent Ferrier.

Les murs de la basilique s'achevaient avec les dons unanimes des peuples, avec les bras de tous les chrétiens ; car les rois et les archevêques aussi bien que les truands, allaient chercher des blocs dans les carrières, tendaient aux ouvriers des

moëllons. Les quatorze portes de l'enceinte sacrée demeuraient, jour et nuit, engorgées par la foule ; il arriva que des pèlerins de nations adverses se battirent au seuil pour entrer, qu'il y eut des morts, et que l'église dut être réconciliée. Devant l'autel de l'Apôtre, un prêtre se tenait, une longue verge à la main ; il appelait dans leur langue les hommes de chaque pays, et, pour la rémission des fautes vénielles, leur frappait un léger coup sur l'épaule. Rien, aujourd'hui, pas même Lourdes au moment des plus vastes pèlerinages, ne peut rendre les spectacles de Compostelle, à l'apogée de cette ferveur qu'Aimeri Picaud, dans une éloquence redondante, décrivait lyriquement :

« Les malades viennent et sont guéris ; les aveugles voient, les démoniaques sont délivrés... les tristes se sentent déchargés du poids énorme de leurs péchés. Ils arrivent de tous les pays du monde, Français, Normands, Écossais, Irlandais, ceux du pays de Galles, Teutons, Ibères, Gascons, ceux de la terre de Bayonne, Navarrais, Goths, Provençaux, Lotharingiens, Anglais, Bretons, ceux de Cornouailles, Flamands, Frisons, ceux du Dauphiné

et de la Savoie, Italiens, ceux de la Pouille, ceux du Poitou, Aquitains, Grecs, Arméniens, Daces, Norvégiens, Russes, ceux de la Nubie, Géorgiens, Parthes, Romains, Galates, Éphésiens, Mèdes, Toscans, Calabrais, Siciliens, Asiatiques, Indiens, Crétois, Jérusolymiens, ceux de Hongrie, de Bulgarie, d'Esclavonie, d'Afrique, de Cilicie, de Judée, et autres innombrables gens de toutes langues, tribus et nations qui vont par compagnies et par phalanges.

« Autour de l'autel de Saint Jacques, se placent *d'un côté les Allemands, de l'autre les Français*, plus loin, les Italiens, tous avec des cires allumées, de sorte que l'église brille comme le jour le plus splendide, jour et nuit flamboyante de lampes et de cierges.

« Ils veillent en oraison. Les uns chantent au son des cithares, d'autres des lyres, d'autres des tympanons, d'autres accompagnés de flûtes, d'autres de trompettes, d'autres de harpes, d'autres de violes, d'autres de vielles bretonnes ou gauloises, d'autres de psaltériens. Les uns pleurent leurs péchés, les autres psalmodient, d'autres font l'aumône aux aveugles. Il n'y a langue ni dialecte qui

ne résonne ici... Les uns portent des chaînes en signe de pénitence ; les autres amènent de l'or et du fer pour les travaux de la basilique. Certains distribuent aux pauvres tout ce qu'ils ont... C'est le peuple de Dieu, la race sainte, la fleur des nations. »

Un tel mouvement ne pouvait décroître que par l'excès même de son ampleur. Partout où des foules s'agglomèrent, des principes putrides y fermentent. Le démon du lucre et bien d'autres rôdaient autour du pèlerinage. Des mendiants coalisés en bandes avides assaillaient les étrangers jusque dans les chapelles de la cathédrale. Sous le manteau de pèlerins circulaient des mauvais drôles. En 1403, Ferri 1^{er} de Lorraine revenait de Compostelle, lorsqu'il apprit que trois seigneurs, le croyant encore au loin, commençaient à ravager ses terres ; il les fit jeter en prison ; or, les trois pillards étaient eux-mêmes des pèlerins en route pour la Galice. Dans l'une des salles de l'hospice royal, à Santiago, une grosse chaîne pendait à une colonne pour lier les pèlerins convaincus de quelques méfaits. Devant la porte d'un monastère, à Burgos, une

potence était dressée ; et les moines y pendirent plus d'une fois des pèlerins voleurs ou homicides.

Néanmoins, ce n'étaient là que des accidents ; tant que l'Europe maintint l'unité de sa foi, le pèlerinage ne sembla point s'amoindrir, et la France y contribuait pour une part magnifique. Mais, quand la Réforme éclata, les catholiques eurent autre chose en tête que des pérégrinations paisibles ; les huguenots vilipendaient, comme une idolâtrie, la dévotion aux reliques ; ils mirent les premiers en doute l'apostolat de Saint Jacques en Espagne et la présence de son corps à Compostelle. Ses os et ceux de ses disciples, dans ces temps misérables, faillirent être à jamais perdus. La flotte anglaise de Drake, en 1589, croisait hostilement sur les côtes de la Galice ; l'archevêque de Santiago prit peur ; il retira de nuit, en secret, hors de la crypte, les trois squelettes et les cacha sous les dalles de l'abside, mais en maçonnant le caveau improvisé à l'aide de matériaux de l'ancien. Le commun des fidèles, pendant près de quatre siècles, devait ignorer cette translation.

L'état de guerre entre la France et l'Espagne, puis la froideur janséniste, les goûts sédentaires qui retenaient au XVII^e siècle la bourgeoisie française, toutes ces causes ne purent que ralentir davantage un élan très affaibli. Seuls, les gens du peuple et les paysans gardaient assez de confiance pour s'en aller en lointain pays, avec peu d'argent, gagner les pardons.

Les âges n'étaient plus où il croyait accueillir Jésus-Christ celui qui recevait un pèlerin. Trop de larrons s'étaient ainsi déguisés afin de s'introduire dans les demeures et de mettre à mal leurs hôtes. On faisait piètre chère aux dévots de Saint Jacques ; faute de pain et de gîte, souvent ils maraudaient ; la justice se montrait à leur endroit spécialement dure. Louis XIV, par deux ordonnances (1671 et 1687) porta défense « à tous ses sujets d'aller en pèlerinage à Saint-Jacques-en-Galice et autres lieux hors du royaume, sans une permission expresse de Sa Majesté, contresignée par l'un de ses secrétaires d'État, à peine des galères à perpétuité pour les hommes et de telles peines afflictives contre les femmes que les juges des lieux estimeraient convenables.

« S'il fallait juger, d'après le seul Guillaume Manier, les pèlerins de l'époque, la curiosité du voyageur les décidait autant et plus que la piété. Il rapporta de Compostelle l'attestation qu'on l'y avait vu, qu'il s'était confessé, un papier honorable à mettre dans ses archives domestiques ; mais revint-il plus chrétien qu'avant ? Nulle phrase de son journal n'en fait foi.

Au-delà des Pyrénées, la vieille ardeur du pèlerinage se défendait mieux. En 1666, à Santiago, la multitude était si compacte que les prêtres distribuaient l'Hostie le long des nefs, sous le cloître, et même devant la place de la Quintana ¹. Il est vrai, on n'aurait plus vu, comme au xv^e siècle, des reines — telle Isabelle, femme de Philippe le Bon, — venant à pied, en pauvresses, tendant la main par humilité, et logeant dans l'hospice des gueux. Lorsque la reine de Portugal fit, en 1690, son entrée comme pèlerine, on l'honora par des bals, des festins ; le soir, on illumina les rues.

Cent ans après, aux grandes fêtes encore, les deux tiers à peine des pèlerins pou-

1. V. FERNANDEZ : *Guia de Santiago*.

vaient pénétrer dans la cathédrale. Mais l'occupation française arrêta net toute visite à Compostelle. Une loge maçonnique — aujourd'hui, depuis longtemps défunte — fut infligée à la ville de l'Apôtre. Ney traita le sanctuaire en soudard sans religion ; il donna l'ordre d'empiler sur des charrettes et de fondre tous les trésors d'argent qu'on y put saisir ; des cinquante et une lampes qui brûlaient dans la Capilla mayor, trois seulement furent sauvées.

Ensuite, l'Espagne subit des alternatives de commotions furieuses et de torpeurs funèbres. Les provinces avaient désappris le chemin de Saint-Jacques ; le silence d'une seconde mort s'établit autour de son tombeau. Ailleurs, sur deux terres françaises, des prodiges allaient se manifester qui fascinèrent justement les âmes. Il convenait au fils de Zébédée d'être effacé devant Marie. Lourdes acheva de supplanter Compostelle. Comment les peuples n'auraient-ils pas accouru en un lieu où l'Immaculée, avec une insistance, si l'on peut dire, éperdue, révéla son passage ? D'autres causes moins pures favorisèrent Lourdes : l'espoir charnel des guérisons, l'accès commode du pays.

Saint-Jacques exige un peu plus d'effort ; pour des pèlerins modernes, esclaves de leur bien-être, la Galice semble au bout du monde ; et, devant la solitude de l'Apôtre, il faut négliger le mutisme des apparences, être davantage de ceux qui n'ont pas vu et qui croient.

Cependant, à ses restes tangibles, une résurrection nouvelle était destinée. Comme des ouvriers, en 1879, creusaient sous l'abside qu'ils restauraient, ils découvrirent, dans un caveau, trois squelettes. Après une enquête longue et scrupuleuse, sur l'avis non seulement des hommes d'église, mais d'archéologues et d'anatomistes éclairés, Léon XIII, dans sa Bulle du 1^{er} novembre 1884, déclara solennellement que Saint Jacques est bien ici, que son intercession est plus que jamais nécessaire « pour les graves nécessités et l'exaltation de l'Église, pour l'extirpation des hérésies et des sectes perverses ». L'acte pontifical se terminait sur cet admonitoire : « Si quelqu'un contredit par une téméraire audace ces pages revêtues de notre approbation, qu'il encoure l'indignation de Dieu et des bienheureux Apôtres Pierre et Paul. »

Depuis lors, des caravanes espacées de pèlerins ont paru à Santiago, une fois des étudiants de l'Institut catholique de Paris, une autre, des prélats et des nobles anglais. En 1909, l'Année sainte a été célébrée par des fêtes grandioses¹ ; Alphonse XIII les présida, entouré des chevaliers de Saint Jacques et portant le manteau de l'Ordre ; il renouvela pour son royaume, dans la basilique, au séculaire patron de l'Espagne, un hommage de fidélité.

Je descendais de la bibliothèque après m'être esquisé, comme dans une fresque rapide, les gloires de Compostelle et ses décadences. Pourquoi donc, pensais-je, le pèlerinage ne renaîtrait-il point ? Ce que je fais après d'autres, qui ne peut le faire ? Sans doute, l'ardeur du Moyen-Age ne s'y reverra plus ; ce furent des siècles trop beaux pour qu'ils recommencent. Mais la fontaine d'eau vive qui débordait de ce sépulcre sur toute la chrétienté n'est-elle pas prête à se rouvrir, aussitôt que des bouches avides se tendront ? Et quel séjour de recueillement salubre, cette église, cette ville aussi !

1. V. André REBSOMEN : *Un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle* (Bordeaux, 1911).

Car, imbibée pendant mille ans de prières et d'odeurs de cierges, elle n'a pas cessé d'être une ville sainte ; selon le mot d'un Jésuite que je rencontrai ce jour-là, « Santiago reste un grand couvent ».

IV

Santiago serait peu de chose si ce n'était plus « un grand couvent. » En pleine nuit, avant l'aube, et le jour, à toute minute, aux cloches de la cathédrale répliquent les campanes des monastères, les unes avec un timbre vif et dur, d'autres dolentes, d'autres battant à coups précipités, dans un babil confus, comme celles de Provence et d'Italie. Elles perpétuent sur la ville somnolente l'invisible pulsation des cœurs pieux. Sauf au centre, où les boutiques amènent quelque remuement, le pèlerin peut errer des heures à travers les rues, comme autour d'un cloître méditatif. De vingt pas en vingt pas s'offre une église, une chapelle : Maria Salomé, la Capilla del Apostol, Saint Martin, Saint Roque, Santa Clara, le Carmel, Santo Domingo, la Capilla de

las Animas, et combien de moindres que je n'ai point vues ! L'hôpital, l'asile des mendiants, les collèges, l'Université, l'hôtel de ville lui-même, — bâti à l'origine pour être un séminaire, — tout porte le sceau d'une discipline ecclésiastique.

Parfois, dans la longueur d'une rue, on marche entre deux altiers murs bruns, contre lesquels, semblables à des cages vertes, des grillages barrent les croisées des cellules. L'aspect claustral de l'architecture, nulle part, en Espagne, n'aurait rien de surprenant ; c'est le pays des fenêtres rares sur le dehors, de la vie concentrée dans l'intimité fraîche des patios. Mais, à Compostelle, les proportions trop vastes des bâtisses conventuelles laissent deviner la solennelle tristesse de leur abandon : certains monastères de femmes où soixante religieuses, jadis, avaient leurs aises, n'en abritent que douze à peine. Le plus ample, celui des Bénédictines de San Payo, près de la Cathédrale, confine de sa masse austère la Plaza de los Literarios, vis-à-vis la Porte des Pardons. Le séminaire aussi était, au XVIII^e siècle, une abbaye de Bénédictins.

Je le visitai dès mon arrivée, et, sous le

cloître, comme j'y ^{me}entraîs à l'aventure, j'abordai un jeune prêtre avec qui je me liai bientôt d'amitié. L'abbé da Viña Trasmonte parlait suffisamment le français pour qu'en l'étoffant de latin et de mon peu d'espagnol nous fussions à même de causer sans embarras. Son air de vivacité candide et de droiture m'attira. Je dois le dire en passant : ce que j'ai aperçu du clergé espagnol ne justifie nullement nos préventions à son égard ; une extrême dignité d'attitude, de la théologie, de la science, et, plus encore, l'appétit d'en acquérir, une ferveur solide à défaut de l'esprit d'apostolat dont ses prêtres comprennent, moins que les nôtres, l'urgence, parce que le pays, dans son ensemble, demeure à eux. L'abbé da Viña ajoutait à ses qualités sacerdotales l'agrément d'une physionomie régulière et pure. Elle réfléchissait une douceur ascétique relevée d'énergie. Je le vois toujours, à une ^{me}réunion qu'il présidait par rencontre, la tête appuyée contre le cuir brun d'un fauteuil, avec la transparence mate de son front et de ses joues maigres où le sang, à la moindre émotion, affluait, son menton de médaille latine,

son nez mince, quoique partant d'un peu bas, et, surtout, ses yeux, deux pupilles de jais élançant des feux noirs d'une virginalité limpidité.

Il s'offrit, d'une façon toute simple, à me guider dans Compostelle, et, le lendemain, il me fit d'abord les honneurs du séminaire ¹, vide en raison des vacances.

Le séminaire avait été construit magnifiquement par les Bénédictins, sans doute convaincus que l'Ordre en aurait à perpétuité la possession. L'escalier à rampe de pierre ajourée serait digne d'une résidence de roi. J'admirai la voûte romane du réfectoire, sévère et féodal. Nous passâmes devant les quinze mille volumes de la bibliothèque. La chapelle m'arrêta davantage ; mais ce ne fut pas à cause de ses beautés. Je ne pouvais me soumettre à ce style baroque, à la profusion des pilastres, des volutes, aux retables boursouflés d'angelots clinquants.

☞ L'église de Saint-Martin Pinario, dépendante du séminaire, souffre du même

1. En Espagne, le grand et le petit séminaire ne sont pas séparés ; l'un est au premier étage, l'autre au second du même bâtiment.

luxu outrepassant. Sa grande coupole y verse une clarté mondaine. J'y retrouvai, comme dans la Capilla mayor de la basilique, une emphase matamoresque et nulle humilité dévote. Deux baldaquins dorés, dont l'un difforme, débordent sur les chapelles ; les stalles du coro s'adosent à des boiseries fastueuses ; celles-ci portent sculptées des scènes évangéliques, des figures de saints personnages ; mais des colonnettes d'un goût païen en divisent les médaillons. La sacristie me plut davantage ; sobrement ornée, elle a de ces longues et nobles crédences à poignées de cuivre où l'on pourrait préparer des chasubles pour les messes de tout un conclave.

A Saint-Martin, de même qu'ailleurs, les siècles d'ignorance révolutionnaire, le XVII^e et le XVIII^e ont passé leur charrue : de l'abbatiale primitive consacrée par l'évêque Gelmirez aucun vestige n'est debout. J'en dis à l'abbé da Viña mon déplaisir. Mais le Moyen-Age le touchait médiocrement ; il acceptait ces énormes retables qui répondaient à son inclination d'espagnol pour les décors héroïques et riches. Ce qu'il aimait en dehors des

offices, c'était la poésie, la belle éloquence ; quand j'allai, dans la suite, le voir chez lui, il me lisait volontiers des poètes castillans et me soutenait que nul auteur français ne pourrait atteindre à la vigueur sonore de leurs rythmes.

Le dimanche matin, nous nous rendîmes ensemble à l'hôpital de los Reyes catholicos. Le portail en est charmant : bien que ses moulures et ses niches ouvragées comme un point de dentelle accusent l'âme frivole de la Renaissance, ses statues de saints, de rois et de reines demeurent naïves et pieuses : les deux plus basses représentent, l'une à droite, Adam ; l'autre, en face, Ève, tous deux confus de leur nudité après la Chute ; ils sont ici afin qu'on se ressouvienne, si on l'avait oublié, d'où procèdent les misères du corps, et pourquoi il faut les endurer humblement.

Un autel surmonté d'un Christ donne au vestibule obscur la gravité d'une chapelle. Nous entrâmes dans un patio dont les arcades tranquilles reposent sur de hautes et minces colonnes quadrangulaires d'une joyeuse élégance. Un jet d'eau bruissait au milieu ; des convalescents

étaient assis contre la vasque ensoleillée. J'aperçus des religieuses circulant avec l'allure preste habituelle aux Filles de Saint Vincent-de-Paul ; leur cornette, toutefois, manquait d'ampleur ondoyante, et leur robe, d'un bleu ardent, ne valait pas celle de nos Sœurs, ce bleu gris, si négligent des vanités.

Nous montâmes aux salles des malades. La première contenait des fiévreux ; d'un air hébété, ils nous regardaient passer ; j'aurais voulu les reconforter chacun de quelques paroles, mais nous avons trop à voir, car l'hôpital est immense, ordonné en une succession de cours et de cloîtres. Cependant, pour l'admirer, il faudrait ne connaître ni l'Hospice Saint-Jean, à Bruges, ni, plus encore, celui de Beaune, où la pensée d'honorer comme des rois les infirmes et les pauvres élabora une merveille unique.

J'en sortis un peu déçu ; non loin de là, dans une rue proche de la cathédrale, nous fîmes halte devant un édicule clos d'une simple grille ; un Saint-Jacques, au fond, s'y découvre, obscurément logé entre des cierges : c'est la Capilla del Apostol, à l'endroit où les bœufs qui traî-

naient la Santa Cueva s'arrêtèrent, refusant d'aller plus outre. Une fontaine coule auprès ; elle eut, dit-on, durant de longs siècles, des propriétés miraculeuses ; mais, quand la foi décline, les miracles s'en vont.

Il est d'autres coins, dans Santiago ou alentour, dont je reçus de fortes impressions chrétiennes. L'abbé da Viña me conduisit, une après-midi, hors la ville, à Santa Maria la Real del Sar, une église délabrée et penchante, reste d'un prieuré de moines augustins que fonda, en 1174, le grand Gelmirez. Les vieux chanoines et les prélats hors d'âge s'y retiraient ; ils allaient seulement, le dimanche et les jours de fêtes solennelles, déjeuner chez l'archevêque, puis redescendaient vers leur collégiale à l'heure du salut.

Ce fut une douceur pour moi de respirer parmi les champs. Le ciel était tendre et léger. Je pris plaisir à voir des paysans faucher le regain ; des femmes, assises dans l'herbe, tricotaient ; des chèvres tondaient les buissons ; sur l'arête d'une colline, des pins déliés, à la file, se courbaient avec grâce comme des enfants qui jouent.

Le prieuré s'isole au milieu des prairies, voisin d'un ruisseau, le Sar, où les pèlerins, avant d'entrer dans Compostelle, se baignaient en signe de purification. Il n'est plus aujourd'hui qu'une paroisse de faubourg, d'aspect humble et tassé, telle que nos églises rustiques d'autrefois.

Nous traversâmes le cimetière qui reçoit l'ombre des murs, de la triple abside et du massif avant-porche. Des arcs-boutants incurvés et rudes étayent au dehors la bizarre inclinaison de la nef à l'intérieur : car, au lieu de s'élançer toutes droites, les colonnes montent d'un jet oblique, ainsi que les arbres d'une pinède couchés en arrière par le vent ; cette pente se communique aux arceaux ; de la sorte, le bâtiment a l'air de vouloir se renverser. Un malaise s'ensuit pour les yeux et contrarie la quiétude de la méditation dans ce sanctuaire néanmoins si grave. Le Sar l'avait récemment envahi ; le sacristain, vieux rustre aux joues rases, au nez tortu, à la bouche dure, nous montra, dans l'intervalle du plancher qui exhausse le sol, l'eau stagnante autour d'un pilier.

Deux statues sur des tombeaux s'allon-

gent près des murailles. Au flanc de l'un se déchiffre encore : « *Hic jacet Bernardus... quondam archiepiscopus*, jadis archevêque. » Don Bernardo négligea d'ajouter les mots que le cardinal Lavigerie, amoureux des antithèses, a voulu mettre au bout de sa pompeuse épitaphe : « *Nunc cinis*, cendre à présent. »

Du cloître, un seul pan subsiste, neuf cintres étroits, dont les chapiteaux historiés de feuillages pressent des colonnettes ingénument accouplées. Il se continue par d'affreuses arcades crépies à la chaux. Des râteaux et une bêche étaient posés contre le sépulcre d'un abbé ; sa statue avait le nez brisé. Au milieu de la cour, des poules picoraient un gazon dru, comme il en pousse sur les morts.

Dans cette église de Sainte-Marie la Royale, l'abbé da Viña me conta un détail où s'énonce bien la dévotion des Espagnols pour l'Immaculée : lorsque le sereno — dont l'emploi est maintenant aboli — passait le long des rues, il commençait son tour de ville en chantant : *Ave Maria purissima*, et, dans le ciel, se déroulait, répondant à sa mélodie, le rosaire des étoiles.

A Santa Maria la Real ¹, je n'avais trouvé que le squelette d'une abbaye défunte, mais je pus visiter deux monastères encore habités : le convento de Belvis et la maison des Franciscains.

Belvis est un couvent de Dominicaines datant du XIV^e siècle ; j'y voulais voir l'aumônier, le Padre Capillan ; j'avais pour lui une lettre d'un Frère prêcheur français. Je descendis, à l'est de Santiago, un sentier entre des murs, plus semblable à l'ancien lit d'un torrent qu'à un chemin fréquenté. Des odeurs d'immondices y séjournèrent, sous le soleil de midi, dans l'air de plomb. Je gravis la côte en face jusqu'à une rue faite de cabanons minables ; des pourceaux entraient dans les chambres, en sortaient ; les maîtres et eux partageaient le même logis, selon la séculaire habitude des campagnards en Espagne.

Belvis, à droite, barrait l'horizon ; le couvent ressemble à une grosse et vieille ferme avec une façade bigarrée de mousses jaunes et noirâtres. Une mendicante,

1. De même à Santo Domingo, devenu un asile pour les mendiants.

accroupie sous l'ogive du porche, se dressa, monta un escalier devant moi, sonna. Je fus introduit par un jeune homme long et pâle. Le Padre Capillan vint aussitôt. A son aspect, j'admirai comment la formation monastique peut épurer la laideur la plus triviale : un crâne chauve, une mâchoire, des dents et des pommettes énormes et, sur cette ossature d'une violente animalité, des lunettes d'or, tel se présentait le chapelain des Dominicaines. Mais une âme simple et bonne émanait de ses yeux, de ses gestes ; il m'accueillit comme s'il m'eût connu depuis des années. Je me confessai à lui dans un latin farci d'espagnol qu'il eut quelque peine à comprendre. Ensuite, il me mena sur un petit balcon d'où la vue atteint tout un versant de la ville, les clochers orgueilleux de la basilique, les coupoles de mainte église, la continuité majestueuse, mais grise, pesante des édifices atténuée, çà et là, par des verdurees sombres.

Je lui demandai si le monastère se maintenait peuplé. — Non, répondit-il, en agitant le rosaire pendu à sa ceinture, *il y en a trop, muchos, muchos*. Et, du

doigt, il m'indiquait, au Nord, le Carmel, Santa Clara, plus près, les Bénédictines, les Mercenarias et d'autres.

Belvis, jusqu'en 1836, possédait des terres ; on prit alors tout aux moniales, on les chassa ; et, à cette heure, elles ne sont guère assurées du lendemain.

« Chantent-elles, repris-je, comme en France, l'office au milieu de la nuit ? — Hélas ! non, fit-il, elles sont délicates ; Son Éminence le leur a interdit. »

Je me disposais à prendre congé ; le Padre Capillán voulut me faire voir la chapelle. Il appela son domestique, réclamant cerillas, des allumettes. J'ignorais pourquoi ; le domestique ne répondit pas. Alors le moine poussa une porte, me prit la main et m'attira, sans lumière, dans un couloir où les ténèbres étaient opaques. Il marchait, avec ses pantoufles sourdes, en silence et doucement ; je sentis que nous descendions, puis que nous remontions. J'éprouvais une attente singulière à m'avancer ainsi dans le noir, guidé par une main que je ne voyais pas. Tout d'un coup, il me dit : « Escala » ; quelques marches nous élevèrent à une autre porte. Le grand jour se fit brusque-

ment ; nous entrâmes dans la chapelle solitaire. Les religieuses, à la tribune, invisibles, psalmodiaient ; un harmonium soutenait le ton. Le Padre me conduisit au maître-autel pour que je contemplassse de près une Assomption peinte en relief, Marie enlevée sur des nuages en stuc, parmi des anges aux joues carminées, sous une pluie de rais d'or que le Père laisse tomber de ses paumes étendues. Mais j'étais davantage attentif aux voix des nonnes, tour à tour languides ou ranimées par un unisson plus ardent. Les versets, passant par ces lèvres virginales, me semblèrent descendre d'un lieu de paix et d'expiation. C'est ainsi que, dans les vallons du Purgatoire les Psaumes doivent résonner.

Quand je me séparai du Padre Capilan, il me serra les deux mains avec effusion, comme celles d'un ami qu'on avait longtemps attendu et que peut-être, en ce monde, on ne reverra pas. Je contour nai le jardin de Belyis du côté de la campagne et j'allai m'asseoir sur un petit mur de pierres sèches. Une paysanne, devant une maison blanche, en chantonnant, étendait du linge ; un coq lointain

dilata son cri. Je regardai, au Sud, le Pico sacro, la cime où les disciples de Saint Jacques allèrent quérir les taureaux furieux. Les druides, auparavant, y avaient dressé des dolmens qu'on voit encore. Le ciel, comme une eau dorée, coulait sur ses flancs nus ; autour de collines plus distantes vibraient des ombres limpides, veloutées. Cependant le pays restait sévère ; le Pico sacro, même au soleil, garde la couleur brun tabac qui plaît aux Galiciennes pour leurs robes et leur prête un air monacal. Le cercle des monts enferme Compostelle, ce vaste moutier, ainsi qu'une plus vaste clôture.

Je pensais, en repartant, aux frêles et suaves Dominicaines dont, tout à l'heure, j'écoutais l'office. A moi, pèlerin, livré aux dissipations des spectacles changeants, leur vie recluse derrière ces murailles, tellement absorbée déjà dans l'éternel qu'elles n'auront qu'un pas à faire de leur cellule au Paradis, exprimait le plus désirable des repositoires. Quand donc atteindrai-je l'incessible demeure, la montagne sainte d'où l'on ne peut plus redescendre ?

Belvis, cependant, bien qu'entrevu du

seuil, m'imposa la mélancolie de son déclin. Chez les Franciscains, au rebours, je rencontrai un monastère en pleine vigueur et prospérité. Sans le connaître, je passai auprès en revenant, par un soir pluvieux, d'un faubourg à l'Ouest de Santiago ; je montai une ruelle qu'enferme, à droite, un mur puissant, renflé comme un rempart ; des grillages verts, surplombant contre de petites fenêtres, révélaient un couvent. La chapelle devait être voisine, car un chant mâle m'arriva, sur lequel un orgue brodait de vagues harmonies. Et cette musique me remémorait un autre soir, à Granville, où, des Bastions du Roc, je voyais la mer s'enfler dans la brume, tandis que, dans une église prochaine, grondaient les pulsations profondes d'un orgue.

Je débouchai sur une place, l'entrée de la chapelle se présenta et je reconnus, au creux d'une niche, l'effigie, quoique fort laide, de Saint François. A l'intérieur, dans l'unique nef, une seule vieille femme dormait, assise au bout d'un long banc ; les religieux, en haut, vers le fond de la tribune, chantaient leurs vêpres.

Je m'attardai jusqu'au crépuscule à les

entendre ; leur église, malgré son faux goût, me heurta moins que je ne m'y serais attendu ; je m'accoutumais aux dorures ampoulées, aux triples étages de statues sur les autels, et je tâchais de m'appliquer ce sage avis de Saint Jean de la Croix : « L'âme qui n'est pas disposée à prier en tout lieu, mais dans celui-là seulement qui est de son goût, manquera bien souvent à la grâce de l'oraison ; car elle ne sait lire, dit le proverbe, que dans le livre de son village. »

Je retournai, le lendemain, au couvent, en compagnie de l'abbé da Viña. Sous le porche, une table de pierre est dressée ; là, on donne à repaître aux mendiants. Une corde pendait à la voûte ; la cloche que je fis tinter avait une douceur de son vraiment angélique. Un Frère, dont les joues mal rasées et l'air de jubilation énonçaient avec son saint Patron une ressemblance familiale, nous ouvrit la porte vitrée du parloir. Un moine y recevait un ouvrier et sa femme. Ici, comme ailleurs, les Franciscains ont l'amitié des humbles, car ils en sont eux-mêmes et, mieux que d'autres, ils ont retenu la parole : Vous aurez toujours les pauvres *avec vous*.

Nous fûmes reçus au cloître par un jeune père, le Padre Athanasio, qui venait d'Assise et se consumait en des recherches sur l'histoire de son Ordre. Les travaux et les jeûnes avaient laminé sa figure pâlotte et froncé autour de ses lèvres des rides précoces ; mais une gaieté d'écolier un peu malicieuse vivifiait son œil anémique et son parler rapide. Il nous montra d'abord les salles où les moines ont constitué une rudimentaire collection de plantes, d'animaux et d'instruments scientifiques :

— C'est pour faire la classe, me dit-il, aux Frères et aux novices.

Ceux-ci prenaient alors leur temps de récréation et paraissaient engagés avec feu dans une partie de quilles ; quelques-uns, en groupe sur les marches d'une fontaine, causaient tranquillement.

Le couvent, malgré son air simple, est conçu selon l'ampleur commune à tous les édifices monastiques de l'Espagne et que les Jésuites ont transportée, chez nous, dans leurs collèges. Le Padre Athanasio laissa voir une certaine fierté de la bibliothèque ; il voulut me prêter des livres. Chemin faisant, il m'expliqua les origines très glorieuses de la maison.

Saint François lui-même la fonda quand il fit, en 1214, son pèlerinage. Il avait trouvé un gîte chez un charbonnier nommé Cotolay ; une nuit, pendant qu'il priait dehors au bas du Monte Pedroso, il connut par une révélation qu'un monastère de ses fils devait naître en cet endroit. Il postula quelques arpents de terre auprès de l'abbé des Bénédictins et promit de le payer en lui offrant chaque année « un cestillo de peces », une corbeille de poissons. Puis il dit à Cotolay : « Dieu veut qu'ici tu me bâtisses un couvent ¹. — Comment peut vous obéir un pauvre charbonnier ? objecta Cotolay. Le prodige se fit pourtant et d'une manière aisée : Saint François conduisit Cotolay en un champ où il lui ordonna de fouir le sol, et un trésor s'offrit.

Aujourd'hui, les Franciscains de Santiago ne comptent plus pour vivre sur les trésors miraculeux. Ils ont leur verger, les aumônes des messes et ce que l'État leur octroie comme gardiens de la Terre

1. Ce détail suffirait à dénoncer l'origine toute légendaire du récit.

Nous savons trop que saint François d'Assise avait horreur « de bâtir des couvents ».

Sainte. Mais surtout leur maison forme pour le Maroc des missionnaires. Je fus frappé d'apprendre qu'en cette Afrique, où l'Espagne s'évertue à recoudre un pan de son manteau impérial, les moines qui suivent l'armée conquérante essaient du giron de Saint Jacques, le Matamoros.

Je revis d'autres fois les joyeux Franciscains ; mais ce ne fut pas chez eux que je m'unis le plus fervemment au cœur mystique de Compostelle ; il faut en venir aux deux choses qui, après la crypte de la cathédrale, ont fixé les plus purs moments de mon pèlerinage : la Capilla de las Animas et la Puerta de la Gloria.

J'avais l'occasion de fréquenter un homme d'une aménité rare, le señor Garcia Queipo. Il possédait toute la souplesse d'esprit des Galiciens, beaucoup plus proches de nous que les raides Castellans ; sauf un léger accent aigrelet, il me donnait l'illusion de causer avec un compatriote. Petit, grisonnant, voûté, les yeux bleus, le sourire courtois, le parler sobre, il présentait en sa personne un délié de contours plutôt français qu'espagnol. Sa causerie m'ouvrait sur l'état présent de l'Espagne des perspectives anecdotiques qui

seraient superflues ici. Nous nous promenions ensemble le long de l'Alameda et par les vieilles rues :

« Connaissez-vous, me demanda-t-il un jour, la Capilla des las Animas ? Allons-y, vous verrez un étonnant Chemin de Croix. »

Nous y fûmes la veille de mon départ ; cette église, même si rien d'autre ne la distinguait, m'aurait ému en raison simplement du culte auquel on l'a vouée : de cinq heures à midi, des messes s'y célèbrent pour les défunts ; de ses autels au monde des âmes souffrantes tombe la continuelle rosée du Sang qui rafraîchit.

Des pauvresses et des mendiants la remplissaient, comme si on leur eût délégué le soin d'assister les prêtres dans le Memento des morts. Tout autour, dans des chapelles, un artiste italien du XVII^e siècle sculpta et peignit une Passion d'un réalisme sans profondeur, mais extraordinaire par la véhémence des figures et des attitudes. Les soldats et les bourreaux ont des faces cuivrées de brutes hurlantes, telles qu'on dut en voir, ces jours-ci, dans les émeutes des grèves, à Culloa. La Mise au sépulcre est disposée comme

une belle déploration dramatique autour du cadavre, dont se renverse la tête blêmie.

L'œuvre me toucha moins que ne l'espérait M. Queipo. Mais, en sortant de l'église je levai les yeux vers le portail qui m'avait paru d'abord insipide : entre quatre grosses colonnes doriques, sous le triangle du fronton, le soleil éclairait en plein une frise de marbre représentant des hommes et des femmes immergés jusqu'à la poitrine dans le brasier du Purgatoire, les regards collés aux cieux et les mains jointes avec un air d'ineffable impatience.

Cette figuration simpliste d'un mystère poignant emmena ma pensée vers l'habitable de douleur et d'extase où je sens vivre les plus chers des miens, et, comme l'appel d'une cloche plaintive, il me semblait entendre leur cantique dans la fournaise :

O flammes qui savez mordre, mordez-nous plus fort. Chérubins, attisez-les. Que la pointe ardente de vos glaives nous transperce. Hâtez-vous, flammes miséricordieuses ; consommez en notre substance tout ce qui n'est pas vous ; rendez-nous agiles et libres comme vous l'êtes, langues pures de l'Esprit-Saint.

Nous sommes à vous, Seigneur, et rien ne peut plus faire que vous ne soyez pas à nous. Pour nous, les dents du Dragon sont brisées, le mal a cessé d'être ; il n'y a que Vous et les voluptés de votre Gloire, et elles ne finiront jamais. Comme des enfants à la mamelle, quand ils ont soif, nous vagissons vers le Paradis. Aiguisez nos tourments, et que nous entrions plus vite. O frères humains qui pouvez mériter encore, souffrez, priez, délivrez-nous !

De la Capilla de las Animas à la basilique la distance est courte. J'y retournai prendre congé de l'Apôtre et saluer encore la Puerta de la Gloria. Une dernière fois je sentis l'attente pleine de délices dont je frémissais toujours, en arrivant, au delà du jubé, dans le bas de la grande nef, vers l'heure où le soleil s'en va. J'allai jusqu'au fond du porche et je tâchai de fixer, pour la vie, dans ma mémoire, ces images de joie si parfaitement naïves que nul artiste chrétien ne me paraît avoir réduit en formes plus exactes et paisibles la théologie de la vision suprême.

L'œuvre rappelle en son ordonnance les Jugements de nos cathédrales. Mais le triomphe des Saints et celui de l'Apôtre

Jacques dominant les intentions du sculpteur, il convenait que l'Enfer fût restreint à une figuration brève : du soubassement des piliers se dégagent avec révolte des têtes de démons ou d'animaux symbolisant les hérésies et les vices ; toutes les pierres des colonnes, la voûte de l'église pèsent sur eux, et leurs gueules béantes essayent de crier sous l'horreur de ce faix ; c'est la gloire des Justes qui les écrase ; voilà bien l'idée de l'Enfer, telle que l'exige, par équilibre, l'infinité du Paradis. Regardés isolément, ces monstres sont effroyables : des oreilles de porc, des becs de vautour, des mufles de crapaud bossués et dilatés se combinent dans une expression de désespoir bestial ; l'un d'eux, de rage, se mord la patte. Les damnés apparaissent, en outre, sur un arc latéral, à la gauche du Juge. Cependant on y songe à peine : la grimace des Maudits se perd parmi la liesse des Bienheureux.

Je suivais lentement, du sud au nord, la rangée des prophètes répartis autour des piliers, sous les trois cintres ; les deux plus extrêmes, près de l'ange qui sonne de la trompette, ont l'air de se confier

l'un à l'autre la promesse de la Rédemption. Un, plus proche, à longue barbe en pointe, semble dire à son voisin, celui-ci imberbe et jeune, tenant contre sa poitrine un livre ouvert : Oui, IL viendra. De l'autre côté, Isaïe, le front ceint d'un turban, avoisine Daniel qui rit et Jérémie triste, les yeux baissés. Au centre, une colonne d'agate divise et porte le tympan ; de fins reliefs laissent distinguer une torsade de lierre montant de la poitrine d'un vieux roi jusqu'aux pieds de Marie qu'elle s'abstient de toucher, signifiant ainsi sa conception sans tache.

Plus haut que la colonne, Saint Jacques, assis, appuie sa tête contre un large nimbe ; il serre en ses doigts un parchemin déroulé sur ses genoux et où se lisent ces mots : *Misit me Dominus*. Son visage ressemble à celui de Jésus, soit pour commémorer qu'un sang commun les apparentait, soit parce que le disciple, même extérieurement, s'identifie au Maître. Les traits de l'Apôtre, graves et doux, réguliers, sa barbe triangulaire répondent à un type de beauté sainte traditionnelle. Ses paupières sont closes, ses lèvres aussi ; il écoute en silence la Parole intérieure et

s'y recueille, tel qu'un prêtre à l'instant où il a communié.

Au-dessus de Saint Jacques, Jésus, plus grand et auguste que son Apôtre, lève ses mains éployées et montre ses plaies radieuses, tandis que les Archanges, à sa droite, présentent les trophées de la Passion. Les Évangélistes écrivent auprès de lui, comme s'il leur dictait. Plus haut encore se pressent d'innombrables figures de séraphins et d'élus, rondes et juvéniles, d'une quiétude extasiée ; enfin, sur la courbe de l'archivolte enlacée d'épais feuillages, les vingt-quatre vieillards, jeunes eux-mêmes d'aspect, siègent à la façon d'un concile ; quelques-uns se renversent en arrière, ivres d'une félicité qui sans fin commence. Plusieurs ont le front ceint de couronnes ; d'autres tiennent des coupes de parfums, d'autres, des violes, des harpes, des psaltérions.

Toute l'allégresse du Paradis semble affluer en eux : Non, c'est trop ! paraissent-ils dire.

Il fallait la foi ingénue des vieux sculpteurs pour exprimer de la sorte une Jérusalem céleste où l'on est éternellement assis ; Dante, déjà tourné vers l'instable,

devait voir les âmes emportées dans une ronde de lumière et de musique à l'infini plus profonde, plus éperdue. Cette pensée ne me vint pas alors ; mais, pendant que je regardais l'assemblée calme des Élus, les mains de Jésus-Christ, les faces des Archanges et des Évangélistes s'animèrent au soleil couchant. Il ravivait le rose de leurs joues et l'azur de leurs manteaux. Leurs yeux endormis paraissaient prêts à s'éveiller pour la résurrection, une mélodie tremblait sur les harpes muettes. Je m'oubliais moi-même devant l'éternité de leur Béatitude. Non loin de moi, une pauvre femme debout contemplait et priait...

O Saint Jacques, murmurais-je en regagnant la Capilla mayor pour m'y agenouiller une dernière fois, je ne suis qu'un atome d'ombre dans le soleil de Dieu. Brûlez-moi, épurez-moi ; que je quitte votre sanctuaire, plus avide de la gloire où je vous verrai !

Je m'éloignai de Compostelle, un matin qu'il pleuvait, le cœur empli pourtant d'une sérénité lumineuse. Peu de villes m'ont laissé un attachement aussi net

de toute amertume. Si jamais j'étais banni de France, volontiers je m'y réfugierais. Je l'aime d'autant plus qu'elle est maintenant délaissée ; et il n'est point à souhaiter pour elle de redevenir un caravansérail de grands pèlerinages : trop de mercantis s'abattraient sur ses humbles boutiques, des palaces hideux s'érigeraient là où chantent ses monastères. Mais je voudrais que des pèlerins moins rares y vinssent chercher, comme je l'ai fait, un lieu de méditation et de réfection chrétienne. Sa vie passée et présente se peindrait assez bien dans le mouvement du botafumeiro, l'encensoir des solennités : il monte, se balance d'une vaste oscillation ; ses charbons s'embrasent, son encens fume ; puis il redescend et se pose doucement à terre ; mais il ne s'éteint pas. En passant, j'ai soufflé sur la cendre sainte ; d'autres, après moi, feront flamber les charbons rouges, plus fort et plus haut.

Le Mont-Saint-Michel

I

Du jardin public d'Avranches, tout à l'heure, je l'ai entrevu.

Au milieu des courbes lignes d'eau et des sables tremblants, le cône de l'ilôt fendait un brouillard d'une blancheur délicate que le soleil d'Avril dissolvait indolemment. On eût dit un petit volcan mort coiffé d'un clocher aigu ; à la pointe de la flèche, quelque chose de vague s'effilait, comme les ailes tendues d'un oiseau qui s'abat.

J'avais beau, depuis ma prime enfance, le connaître en image, je ne me lassais point d'en contempler la silhouette : ce rocher jailli là des fournaises primordiales, avant que la mer ne fût, et que les flots employèrent ensuite mille et mille siècles à modeler, une Puissance invisible l'a marqué d'un signe ; l'orbe horizontal des grèves ne s'amplifie que pour ceindre d'un plus

vaste fief le sanctuaire choisi par un archange, le château-fort inviolable.

Maintenant, j'en approche. Nous laissons derrière nous des étendues rases, l'herbu où cheminent les dos houleux de moutons pâturent sans pastour. Le vent salé, froid et strident balaye une toison grise d'embruns. Et déjà nous nous avançons sur la digue, la détestable digue : le Moyen-Age l'aurait jugée scandaleuse, mais pour un autre motif que nos esthètes, simplement parce qu'elle est une commodité et qu'un lieu de pèlerinage ne doit pas être d'un trop peu méritoire accès. D'ailleurs, — c'est plus qu'évident, — elle rompt, au mépris du paysage, le va-et-vient des marées, l'austère solitude du mont soudé, malgré lui, au continent. Il faut subir, le long de cette chaussée, des pétarades d'autos, des sifflets de locomotives. Et comme elle va buter, d'une façon laide, son remblai contre une demi-lune des remparts !

Ce sera pourtant du Mont lui-même qu'elle me paraîtra le plus déplaisante. Tandis que j'y marche, je n'en vois pas l'ensemble ; mes yeux courent sur l'immensité des sables, blonds sous les feux

de Midi, mais tristes à cette heure de morte-eau ; des lacis de ruisselets miroitent ; une rivière, à gauche, le Couesnon, bouillonne, chassée en arrière par les rafales.

Au flanc Sud que le Mont présente, les chapiteaux fleuris des contreforts de l'abside et la flèche éperdue révèlent un élan d'oraison, un espoir supra-sensible ; mais le gigantesque mur des logis abbaciaux, se haussant à pic sur les rampes rocheuses, et le corps massif du clocher n'énoncent qu'une rébarbative et féodale volonté de défense, aucune intention d'accueil pour le pèlerin. De ce versant, l'abbaye se montre ramassée, dénuée d'ampleur ; elle fait sentir à distance que, par nécessité, tout, au dehors, y fut conçu pour la lutte.

Son histoire, en effet, n'a été qu'une bataille sans répit : bataille contre les ouragans, contre les vagues, contre la pluie, contre la foudre incendiaire ; résistance aux bombardes des Anglais, aux escalades ou aux surprises des huguenots ; bataille, aujourd'hui encore, contre les ruines que les démolisseurs et les embellisseurs multiplièrent au dedans de

l'abbaye ; bataille, enfin, dans le ciel entre l'Archange et le Dragon qu'il tient sous le tranchant de son glaive, terrassé, mais vivace.

D'en bas, sa statue est si lointaine qu'on distingue seulement au soleil des chocs de rayons sur son casque, ses fières ailes taillées en faux et son épée mince comme un fil. A peine visible, cependant il remplit l'espace ; qu'on le retranche de la flèche, le Mont serait décapité. Saint Michel y règne par un droit d'éternel apanage ; l'estuaire aussi, les promontoires, les îles sont à Lui ; la mer tremble devant son maître : *Immensi tremor Oceani*, disait la devise des chevaliers de son Ordre ; mais, en même temps, comme il est l'archange de la Justice, c'est lui que le ressac des grandes marées, les soirs d'équinoxe, implore en gémissant avec toutes les créatures dans l'attente de la révélation du Juge et de la délivrance dernière...

Mon regard fatigué quitte la statue et, s'abaissant jusqu'à mi-côte, au-dessous de l'abbaye, rencontre l'insolente enseigne d'un chalet planté en vedette pour fasciner les touristes. La réclame et le tou-

risme sévissent ici, plus malséants qu'ailleurs. On collerait au cimier de Saint Michel, si l'accès en était moins ardu, quelque énorme annonce d'un nouveau quinquina. Sur les cent mille visiteurs que le Mont voit défiler tous les ans, les trois quarts s'en vont satisfaits quand ils ont mangé une omelette, lorgné un moment les sites et qu'ils peuvent dire : « J'ai vu l'abbaye. »

Dès l'estacade aboutissant à la porte de l'Avancée, on est assailli par des servantes d'hôtels, des guides vous harcèlent de leurs offres ; passé la porte du Roi, dès qu'on s'engage dans la rue montante, commencent les magasins de souvenirs, de coquillages, d'objets pieux, et les marchandes, au guet, se disputent l'étranger. Depuis l'origine du pèlerinage, ce fut ainsi ; les premiers citadins du Mont, lesquels arrivèrent d'Avranches, étaient des pêcheurs dont les femmes vendaient, au x^e siècle déjà, des « conques marines » aux pèlerins. Plus tard, les moines taxèrent d'une forte redevance les « biblotiers ¹ »,

1. V. Paul GOUT, *Le Mont-Saint-Michel*, t. I, pp. 344-345. Son ouvrage et celui de l'abbé Bossebœuf me dispensent d'insister, comme je l'ai fait pour Compostelle, sur l'histoire du lieu.

et ceux-ci allaient fermer boutique, lorsque le débonnaire Charles VI, venu pour faire ses dévotions, les exonéra.

Mais, une licence qu'en ces temps-là on eût moins admise, ce sont les guinguettes bizarres où des beautés plus parisiennes que normandes vous attendent au seuil en vous offrant « d'excellentes consommations ». Les chemins de ronde, dans l'enceinte du Mont, rappellent trop la Kasbah d'Alger.

Je m'arrête au bas des grands escaliers, à l'église paroissiale, seul refuge de prière, maintenant que l'abbatiale, ouverte aux quatre vents, n'a plus d'autel. Cette église, bien qu'agrandie au xv^e siècle, conserve la simplesse romane d'un oratoire primitif : un bloc de granit verdi, non taillé, repose au fond de la nef, comme si on avait voulu enclorre dans le lieu saint le sol brut de l'escarpement.

Une chapelle, à droite, où brûlent des cierges, m'attire ; elle abrite une statue de l'archange assez misérable, malgré la couronne alourdie de bijoux dont sa tête est chargée. Pour figurer avec noblesse et humaine vraisemblance un Esprit de lumière la familiarité du surnaturel man-

que absolument aux modernes. Le Saint Michel de Frémiet gagne à être éloigné très haut dans l'espace ; ce n'est qu'un morceau décoratif ; Frémiet fit de l'indomptable guerrier un paladin de théâtre qui ne prend pas au sérieux le Dragon ; et le visage en reste équivoque ; on croirait qu'une femme, une actrice a posé devant le sculpteur.

J'ai dans la mémoire quelques Saint Michel du Moyen-Age ; les imagiers n'avaient qu'à ennoblir des types féodaux, et ils représentaient un Baron du ciel capable d'exalter les hommes vers des modes supérieurs d'énergie et de foi. Un des plus mâles archanges est, à Bruxelles, celui de l'Hôtel de Ville, un chevalier roide et maigre, déjà vieux, d'une ascétique vigueur, le front surmonté d'une croix et l'épée haute.

Les miniaturistes et les peintres se plurent au contraire à mettre dans le combat de Michel avec le Dragon une douceur paradisiaque. Une miniature du Missel de Charles VI montre sur une prairie, au bord d'une rivière, Saint Michel adolescent, ayant les joues rondes et roses d'un jeune clerc, une robe blanche, des

ailes d'émail ; il s'incline candidement pour frapper la bête verte et griffue qui mord sa targe bleue fleurdelisée. Saint Michel, soit qu'il lève son glaive, soit qu'il perce de sa lance la mâchoire inférieure du monstre, s'acquitte de cet emploi avec la sécurité gracieuse d'un être invincible qui ne peut en luttant ni souffrir ni déchoir ; néanmoins, nulle froideur conventionnelle ne gêne son mouvement. Il faut voir, dans un Livre d'heures de la même époque, le geste militaire mais calme, d'un Saint Michel en cotte de mailles, piquant le dos d'un affreux démon qui lui dispute une âme au tribunal de Dieu.

D'autres miniatures — ainsi, celle que possède, à Venise, le bréviaire du cardinal Grimani — représentent Saint Michel couvert d'une chape écarlate ; les deux bouts d'une étole se croisent sur son aube ; un demi-cercle d'or où est enchâssée la croix presse son front, et ses cheveux descendent en boucles jusqu'à ses épaules, sa dextre tient le glaive, sa main gauche l'oriflamme ; il semble s'avancer, comme un beau porte-bannière, à la tête d'une procession. Dans le triptyque du Juge-

ment, à Beaune, la même splendeur sacerdotale l'investit ; mais, attentif, il pèse en une balance, de ses doigts scrupuleux, deux âmes, un juste et un réprouvé ; l'ovale clair de sa longue face harmonise le calme des Bienheureux et une sévérité compatissante. Seule, une foi avide de voir sous des espèces palpables l'incorporel pouvait mettre d'accord des nuances aussi contraires. De telles images consolent des pauvretés où nous végétons...

Au-dessus de l'église, un Calvaire de cuivre est érigé sur une esplanade ; c'est là qu'on célèbre en plein vent la messe des pèlerinages ; les quarante-huit cantons du diocèse de Coutances s'y sont quelquefois donné rendez-vous.

Les escaliers longent un rempart analogue à ceux qu'on suit dans les rêves, surplombant d'inexprimables gouffres. Penché contre le parapet, j'aperçois l'angle de la Merveille, et, sous ses murs hautains, un bois de hêtres dévalant vers les grèves ; il subsiste comme maigre vestige d'une futaie fabuleuse, la forêt de Scissy que la mer a lentement exterminée.

La mer monte à cette heure ; une barre

de cristal tranche au loin sur l'étendue des sables mous. Mais voici que du large un nuage accourt ; les bourrasques font lever au ras des tangles, là même où le sol paraît sec, des poussières d'eau frissonnantes ; les grèves blondes deviennent d'un gris argenté, ou noires, ou, par endroits, verdissent. Le Couesnon se hérissé de houles jaunes ; des rayons scintillent dans des mares au milieu d'espaces assombris. A présent, le nuage est presque sur nous, on dirait une horde d'archanges, de la nuit aux robes enflées par l'ouragan. Du côté de la mer, le soleil, de nouveau, éclate ; de petites nues se dressent comme une frise de chevaux cabrés. Des hirondelles crient, des goélands rôdent, une averse balaye les créneaux ; mais un maçon qui monte me dit au passage :

— Il vente trop dur pour pleuvoir ; *le vent mange la pluie...*

Et déjà un morceau d'azur, derrière les toits de la Merveille, s'élargit. Maintenant, le nuage couvre les clochers d'Avranches ; les promontoires sont submergés. J'aime ces paysages turbulents et mobiles où, sur la stabilité de la montagne et de l'abbaye, se déploient d'incessants tumultes.

Devant moi, deux tourelles crénelées, magnifiques d'allure, commandent la barbacane du Châtelet ; de quel rude et fort élan les degrés s'engagent sous le cintre de la voûte ! Cette architecture, militaire et monastique, atteint une grandeur que n'obtenaient pas les féodaux dans leurs donjons. Quand les abbés bénédictins traçaient et exécutaient des plans, ils ne travaillaient point pour eux-mêmes, mais pour abriter en Dieu, sous la garde de l'Archange, des générations de cénobites.

Contre le flanc d'une des tourelles, une mendicante est assise dans une caisse, un écriteau sur la poitrine ; elle tend son assiette d'étain avec une requête, insinuante et douce, peu geignarde, en femme qui sait que l'argent lui vient. Je m'arrête à dévisager l'aveugle : le front serré, les lèvres dures, les joues tannées par l'air salin, elle fait corps avec le granit.

— Depuis combien de temps, lui ai-je demandé, venez-vous ici ?

— Vingt ans, mon pauvre monsieur.

Elle a perdu un premier œil d'un coup « de pelle à cuire le pain », le second, « d'un coup dans la tête » ; mais elle omet d'expliquer de qui elle les reçut, et je n'ai pas

l'indiscrétion de m'en enquérir. J'ai su plus tard que son métier lui valait de mille à douze cents francs par saison. A-t-elle, une seule fois, rendu grâces à Saint Michel dont elle vit ?

L'escalier qu'elle occupe était jadis barré d'une porte ; aujourd'hui, on va droit jusqu'à la salle des gardes, puis on traverse entre deux murs un petit boyau glacial d'où j'admire la pente aiguë d'un toit sombre sous les mousses et la rampe brute d'un degré aboutissant à un large vitrail vert.

Voici, au fond, le porche bas de l'Aumônerie. Trouverai-je, pour me répondre, un jovial portier en froc ? Non. Y a-t-il même une cloche ? On entre sans frapper dans « la maison des pèlerins et des pauvres » changée en salle des pas perdus. Un gardien y vend des cartes postales ; le troupeau des visiteurs attend un employé qui les conduira. Heureusement, je puis me dispenser de le suivre et circuler seul dans l'abbaye ; elle va, pendant quelques jours, devenir mienne ; j'y pénètre avec assurance comme si je l'avais depuis longtemps habitée. Je marche, confiant dans les guides invisibles, tel que

le pèlerin des trois mondes, lorsqu'il gravissait les cercles du Purgatoire, sans savoir où il passerait, mais certain qu'en haut allait s'ouvrir le Paradis.

II

Un monastère, pas plus qu'une église, ne peut jamais être désaffecté. Quand bien même on a voulu faire de l'aumônerie une boutique et un vestibule à l'usage des touristes, il y reste une sainteté d'intention.

Impossible de ne point imaginer, entre les arcades de la double nef, les longues tables où des Frères compatissants servaient à des gueux harassés du pain et de la pitance. Une bonhomie sévère anime ces colonnes et ces voûtes romaines relevées d'une fruste arête ; j'y retrouve à la fois l'antique force latine qu'héritèrent de l'Italie les architectes bénédictins et la sobriété française, stricte sans lourdeur.

Le cellier fait suite à l'aumônerie ; il en continue la nef, si ce n'est que ses piliers sont carrés. Leur vis-à-vis semble observer une discipline liturgique et l'ampleur du lieu atteste quelle abondance de fro-

ment, de vin, d'huile on y amassait. L'abbaye n'était que trop pourvue de tous les biens temporels ; même en son actuelle nudité, elle confesse l'orgueil de son opulence défunte.

Au bout de ces deux salles je monte un escalier en colimaçon. C'est l'imprévu anxieux des spirales emmurées ; des meurtrières pourtant laissent plonger au dehors sur les abîmes ; par la fente d'une embrasure j'aperçois le Couesnon scintillant, les sables humides et la mer qui se rapproche.

Elle se rapproche d'un flux presque lent et non, comme le veut la formule des cicérone, « avec la vitesse d'un cheval au galop », ni même au trot. Quelqu'un m'a dit tout à l'heure que d'ici l'autre semaine elle n'arriverait pas jusqu'au Mont. La digue n'est point la seule coupable : par un rythme de sagesse, la mer se chasse elle-même des grèves ; l'énorme remblai qu'elle vomit à chaque marée la refoule des espaces où elle se déversait chaque jour autrefois. Si j'étais venu pour elle, sa défection m'irriterait ; mais il est facile de se représenter les vagues ensermant l'îlot, l'ombre invertie des pignons,

la statue de Saint Michel oscillant au milieu des lames, l'absolu de l'immobilité et l'infinité de l'instable coïncidant.

En haut, je reconnais la fameuse salle des Chevaliers ; c'était, croit-on aujourd'hui, un atelier, un chauffoir et une bibliothèque. Peu importe ; les moines qui eurent l'idée de cette construction ne ressemblaient-ils pas à un Ordre de chevalerie ? Leur fierté de caste s'est inscrite dans la quadruple travée des colonnes ; elles ont l'air de tenir chapitre. Le soleil s'y promène pontificalement ; il met en son lustre le jet des nervures la noblesse des chapiteaux. Je sens, à circuler parmi ces fûts robustes, un contentement, comme à vivre entre des êtres sains et faits pour durer. Le grave aspect de l'ensemble pondère l'orgueil de la puissance, et la solidité positive est allégée par l'ascétisme.

Tout près de là, dans le réfectoire des hôtes, l'élégance prévaut, sans fléchir cependant jusqu'à la mondanité. Les six colonnes minces qui le partagent en sa longueur chantent un hymne de grâce, une sorte de salutation angélique. Quel miracle ce fut, l'art français du XIII^e siècle, si sûr et si léger, si austère et si suave !

Seulement, la mélancolie d'une désolation habite ce vaisseau. Lorsque le monastère subit la honte inconcevable, d'être changé en une maison de force, les prisonniers travaillaient ici. C'est pourquoi les murs sont crépis d'un lait de chaux ; les hottes des cheminées s'appuient sur des étais ; du carrelage éclatant de jadis on n'a rien épargné ; je foule un sol de terre meuble et de plâtras ; au lieu des verrières peintes, des carreaux gris, dont beaucoup brisés, attristent les croisillons des fenêtres, et la bise, au travers de ce délabrement, pousse sa complainte de pauvre qui cherche un toit.

Mais, par un corridor où je m'aventure, j'atteins une salle étrange qu'éclairent, comme une cave, les vitraux reculés de cinq chapelles. Je me trouve au seuil de la crypte, sous le chœur de l'abbatiale. Des piliers énormes, patriarches taciturnes, forment en demi-cercle un conciliabule impassible.

Leurs flancs ronds, dans le jour vague, à distance, semblent se toucher. Vers la voûte, des faisceaux d'arcs plus épais que des câbles de navires s'incurvent en divergeant. Ces piliers pourtant ne sont point

difformes, car ils s'atténuent entre eux par leur assemblage ; les masses supérieures qu'ils supportent exigeaient pour leur sécurité de tels colosses. Quand j'arrive au fond de la crypte, j'en conçois la surprenante harmonie.

On y vénéra longtemps une Vierge noire ; maintenant les chapelles veuves de leurs autels pleurent les Mystères qu'elles ne voient plus célébrer. Mais une horreur divine, un crépuscule expiatoire persistent en ces catacombes. On aimerait chanter ici l'office du Vendredi Saint ; j'imagine, au bas des piliers, des moines semblables aux Chartreux de Lesueur, prostrés à terre, comme des sacs, sous leur bure, et prolongeant une adoration.

Aussi, lorsque je débouche, à la cime d'un escalier, dans l'église haute, un afflux de clarté triomphante me saisit. O le splendide développement de la nef romane avec ses larges doubleaux, la plénitude tranquille de ses piliers, son triforium à double arcature divisée par une colonnette, ses granits roses et gris, parmi lesquels éclatent des pierres d'un rouge brûlé, seuls témoins des incendies où, tant de fois, l'édifice s'effondra !

Le soleil, par une grande baie, frôlant le berceau de la voûte en bois blond, allège la sérénité massive des arcades ; aucune discordance ne choque entre elles et les ogives étroites du chœur, ses colonnes élancées comme des tuyaux d'orgue, les trèfles de ses galeries, ses longues fenêtres flamboyantes. Simplement, plusieurs âges d'hommes se sont continués là dans l'essor d'une même foi qui allait, en s'émaciant, vers une spiritualité plus aiguë.

Malgré tout, l'apparente joie des pierres ne suffit pas à une église. Où sont les tabernacles ? Qu'a-t-on fait des images de l'Archange ? Au fond du chœur est reléguée une vieille cloche enduite de poussière. Contre les parois des chapelles s'étendent des moisissures verdâtres ; à peine restaurées, le vent marin les ronge. Et pour qui les restaure-t-on ? Les architectes se figurent-ils que l'église restera vide ainsi, en témoignage de leurs vaines besognes, jusqu'à ce qu'elle s'écroule de nouveau ?

Je sors un instant sur la terrasse, devant l'ignoble façade dont le XVIII^e siècle affligea l'abbatiale et qu'on a laissée debout.

Elle domine l'immensité du couchant. Je regarde, au-dessus des sables ardoisés, un nuage étalant son ombre et le cintre d'un arc-en-ciel sous lequel pourrait défiler une armée d'anges à cheval, avec Saint Michel à leur tête, comme les vit l'Évangéliste ; la courbe de l'arc est si pure qu'on le dirait solide, bâti d'un alliage de métaux rayonnants. La pleine mer, au loin, semblable à une cotte de mailles, repousse les glaives solaires, et les promontoires, sombres tout d'un coup, augmentent par leur ligne rigide la profondeur de l'étendue

Dieu ! que le monde est beau, vu de ce monastère ! Rien que le jeu sacré, toujours le même et sans fin, changeant de la lumière, des ombres et de l'eau. Mais je ne suis point venu ici pour dissiper mon âme au dehors. A vingt pas, derrière l'église, le cloître me sollicite ; j'en ouvre la porte, ému d'un ravissement.

De vieille date, en désir je m'y étais attardé ; cependant, sa vue me rend heureux comme le visage d'un ami espéré longtemps. Ce qu'il me fait éprouver ressemble au sentiment où m'absorbe l'adagio de certaines symphonies, une

consonance paisible de tout mon être avec les impressions perçues.

Et la beauté du cloître est bien en effet d'ordre symphonique. Sur les quatre faces de l'aire, les multiples colonnettes entrelacées en quinconce, de telle sorte que celles de devant se lèvent dans l'intervalle des autres, s'animent ainsi que les parties d'un orchestre progressant selon des alternances compliquées et parfaites.

Les maîtres qui dessinèrent cette architecture voulaient assurément ménager aux cénobites un lieu de récréation discipliné, mais joyeux. La délicatesse des petites colonnes est infinie, chacune d'elles n'en restant pas moins simple, portée sur un menu socle rond et enchâssée dans un anneau de pierre. Au brun poli de leur granit se marie la couleur claire des arceaux ; sur la frise de ceux-ci des figures saintes, maintenant effacées, se mêlaient à des frondaisons et à des fleurs. Seules subsistent deux têtes d'hommes, portraits probables des artistes qui achevèrent la Merveille ¹. Enfin la pente de la toiture

1. Ces têtes sont admirables par leur énergie pieuse d'expression, celle surtout de l'homme barbu qui baisse les yeux et paraît prier.

s'incline avec une grâce sans pareille sur les ogives, et des festons rouges éclaircissent le noir vernissé des tuiles.

Même en hiver, le cloître doit être doux à fréquenter. Le soleil du soir s'y concentre, les rafales n'y pénètrent point. Je n'entends que les rossignols dans les hêtres du bois et le marteau d'ouvriers taillant des blocs près de l'église.

D'un banc où je m'asseois contre une baie vitrée, je songe peu à me retourner vers le gouffre de splendeur que la mer, au long des grèves, répercute. L'intimité du cloître me retient. Toute la somme des lectures paisibles, des oraisons auxquelles il fut associé y respire, y circule ; on dirait que les fuseaux des colonnettes sont les formes de moines se croisant et méditant. Le silence qu'elles communiquent est pareil à celui que laissent au cœur certains chapitres de *l'Imitation*.

On s'imaginerait volontiers qu'aidés par un tel milieu les Bénédictins de céans atteignaient une perpétuelle et supra-terrestre quiétude. En fait, sans parler des alertes incessantes où l'on vivait au Mont, — le cloître même était prémuni contre l'assailant toujours attendu, — c'est mainte fois

un sauvage combat intérieur, l'existence des contemplatifs. Tantôt les tentations s'acharnent sur leur isolement, tantôt ils sont opprimés d'une langueur pire peut-être que les chutes. La sainteté seule rend possible la joie claustrale. Dans l'abbaye, les Saints n'ont pas dû manquer, puisque durant des siècles elle se maintint vivace. Mais nul d'entre eux ne s'est signalé, et les puissants abbés du Moyen-Age, Robert de Torigny, Raoul des Isles, Richard Turstin se souciaient plutôt d'acquérir des moulins, des manoirs, de construire ou de réparer les bâtiments du monastère que de promouvoir à plus de ferveur les religieux. Ils se comportaient en bons intendants de leur Ordre, en grands seigneurs, et, par surcroît, cherchaient le royaume de Dieu. Aussi les moines inclinaient-ils à des mœurs fastueuses. En 1260, une bulle du Pape Alexandre IV leur fit défense de « boire dans des verres au pied cerclé d'argent ou d'or, de porter à la ceinture des couteaux à manches richement ciselés, se sortir sur des chevaux caparaçonnés avec des selles couvertes d'arabesques précieuses ¹ ».

1. GOUT, *op. cit.*, t. I, p. 171.

L'humilité évangélique marquait pourtant les us des rites conventuels. En marchant autour du cloître, je rencontre des gradins percés de trous pour des ablutions : là, tous les Jedis, avant d'entrer au réfectoire, le Père Abbé faisait à ses Frères le lavement des pieds.

Le réfectoire ouvre sur le cloître, et il le vaut en perfection ascétique. La salle profonde, à la voûte arrondie lambrissée de bois fauve, est absolument nue. Pourquoi impose-t-elle une si forte certitude de vie ? Des deux côtés, jusqu'au fond, sauf dans le retrait où se creuse la chaire du lecteur, des fenêtres toutes identiques appuient chacune sur les tailloirs de deux sveltes colonnes une arcature haute, amincée ; l'égal succession de leurs ébrasements, quand on est au bout de la rangée, masque les vitraux d'où la lumière tranquille arrive, sans qu'on voie par où elle pénètre. Rien de plus, et c'est prodigieux. Ces colonnes qui se continuent, trente et une à gauche, vingt-sept à droite, sont humaines, *surnaturellement* humaines. Quand les moines mangeaient en face d'elles, ils avaient devant eux l'image de ce qu'ils voulaient être eux-mêmes, les

pierres élues de la Sion bienheureuse, taillées selon l'idée du Maître céleste, droites et à leur place, incorruptibles

Je ne m'assouvirais point de les contempler, si le soleil, déclinant entre les arceaux du cloître sur la mer, ne m'avertissait de partir.

Retraversant l'église, je trouve un escalier qui débouche au-dessous vers un ancien promenoir obscur et humble, que je prends d'abord pour une crypte. Des maçons y travaillent dans un courant d'air glacial ; ils vont bientôt serrer leurs outils ; je cause quelques instants avec le plus âgé, un homme maigre ayant un type de marin, une dure mâchoire et des favoris, mais les sourcils et les joues tellement gris de plâtre que ses prunelles ont l'air de deux braises sur de la cendre.

— Voyez, me dit-il, si les religieux savaient travailler. Tenez, cette nervure fine comme une aiguille...

Je lui demande combien d'années encore dureront les travaux, avant que l'abbaye soit toute restaurée.

— Vingt ans au moins, si ce n'est pas cinquante ou cent, du train dont nous allons...

Il m'indique, pour redescendre au Châtelet, le grand degré, une des plus fières choses du Mont-Saint-Michel. Les marches géantes de cet escalier se déploient depuis la terrasse de l'église, longeant une citerne au toit sculpté ; elles se resserrent, tournent entre les soubassements de l'abside et les murs des logis abbatiaux. Le soir on a l'impression de s'enfoncer dans un puits dantesque. Une gargouille à tête de chien aboie contre une muraille ; de recoins verdis suinte une humidité mortuaire ; on passe sous un pont de bois, étroit et noir, tel qu'un cercueil.

Mais, tout en descendant, je ne pouvais penser qu'à la Merveille, aux spectacles dont mes yeux s'étaient clarifiés là-haut, et je me précisais la question de tout à l'heure : Pour qui aura-t-on restauré ?

Un monastère sans moines, sans cloches, sans Messes, sans aumônes, c'est comme des os arides attendant le souffle de l'Esprit. D'ici vingt, trente ans, l'Église de France n'aura-t-elle pas achevé son temps de désolation ? Oui, des moines reviendront dans l'abbaye qu'on leur prépare,

et des évêques avec eux pour consacrer les pierres neuves ; dans des barques pavoisées d'oriflammes, ou par les grèves, depuis Carolles jusqu'à Granville, une multitude les suivra ; sur les autels réédifiés on remettra d'insignes reliques ; entre des plains-chants beaux comme à Solesmes les orgues répondront ; les tables eucharistiques seront pleines d'affamés, tandis qu'en bas, dans l'aumônerie, on en dressera d'autres pour le repas des pèlerins ; les cloches humiliées remonteront dans la tour, et l'Archange, à la cime, battra des ailes. Ah ! Seigneur, ce jour-là, faites que j'y sois !

III

Même en l'absence de moines, il est difficile de séjourner au Mont sans acquérir quelque pli monacal. La semaine de Pâques, où j'y fus, me laisse un souvenir unique de joie recueillie.

Le matin, au réveil, je découvrais, comme si je ne les eusse pas encore vues, les grèves fumantes, désert étincelant où des chemins d'eau coupaient les sables.

Des hirondelles se jouaient autour de ma fenêtre, nichées plus bas, sous les créneaux d'une courtine. Je voyais, du côté de Tombelaine, revenir des pêcheuses de coques, les jambes rouges d'avoir passé la rivière, une hotte sur le dos, courbées contre le vent. Le vent est ici un compagnon rarement silencieux ; impatient des obstacles, il tambourinait sur mon toit, et, au large, tendait les fibres de l'espace comme les cordages d'une immense voile. Mais je m'accoutumais, ainsi qu'en mer, à son déferlement continu coupé par de fougueux ressacs ; et rien n'est plus doux que le calme dans l'ouragan.

J'allais de bonne heure à la messe de la paroisse ; j'y sentais, à prier, une élévation où je voudrais toujours être. En présence de Saint Michel, introducteur des âmes au festin des Élus, une idée surtout me pénétrait, celle que le prêtre énonce avant de communier : « N'ayez point égard à mes péchés, mais à la foi de votre Église, et, selon votre volonté, daignez lui donner la paix et l'union ». Si je pêche et si je manque d'amour, l'Église universelle souffre ; si je mérite en Elle, tout entière elle est accrue...

Puis je montais vers l'abbaye, dont les approches me réservaient chaque fois de l'imprévu. Le Mont a beau se resserrer entre ses remparts ; les redans, les escaliers, les poternes, les échauguettes en multiplient étrangement les aspects ; la complication d'une vieille citadelle où l'on se voit enclos ramène l'esprit en soi, tandis que la simplicité plane du paysage le dilate. Peu d'endroits au monde susciteraient à un tel degré la même alternance énergique.

La rigidité du Mont sous son armure de pierre fait d'autant plus valoir ce qui, alentour, bouge et frémit, des giroflées tremblantes dans la lézarde d'une muraille, ou, sur la tête de l'archange, de petites nuées éparses, semblables à des lys emportés par le vent. De la mer que j'apercevais sautant au ras des tangues, sans fin des nuages surgissaient ; mais, quand ils arrivaient auprès de la Merveille, des bourrasques soudaines les déchiraient, et le ciel, d'un bleu pers, restait diaphane au-dessus des pignons.

Dans l'abbaye devenue mienne, je me reposais volontiers à l'intérieur du cloître. J'apportais souvent un livre ; il me plai-

sait de méditer là l'histoire de Saint Michel et du pèlerinage à son monastère.

Pour être l'historien de l'archange, un Voyant suffirait à peine ; car il faudrait avoir conçu, au delà des temps, le mystère de la scission formidable entre les bons anges et les rebelles, entre Michel clamant : « Qui est comme Dieu ? » et le défi de Lucifer : « *Quo non ascendam ?* »

Michel est, avec Gabriel et Raphaël, un des trois anges dont les hommes sachent le nom. Quand on veut songer à lui, un obstacle retient d'abord, presque un effroi. Entre nous, chair infirme, et un Esprit pur, le prince de la milice céleste, quel contact est possible ? Pourtant, si les anges n'ont point de corps, ils peuvent appliquer où ils veulent la vertu de leur libre essence, se manifester, agir dans l'espace, sans interrompre l'éternel Hosanna. Miroirs brûlants de la Trinité sainte, ils propagent de hiérarchie en hiérarchie ses illuminations et ses volontés plus exactement qu'un rayon tombe du soleil sur le papier où j'écris. Ils nous voient dans le Verbe, ils nous aiment, ils combattent pour nous, et, bien qu'impas-

sibles, s'inclinent vers notre misère, nous enlevant dans leurs bras miséricordieux. Si nous étions purs, fréquemment ils nous apparaîtraient ; et Jacques de Voragine, au sujet de l'Annonciation, remarque avec profondeur que « Marie fut troublée des paroles de l'ange, et non de sa vision, *car souvent elle voyait des anges* ».

Saint Michel est, parmi les archanges, le Fort des forts, le Justicier, tour à tour clément et terrible.

Les traditions du Moyen-Age le représentaient guidant hors du Paradis — de même qu'il nous y reconduira — Adam et Ève égarés sur la terre douloureuse. Ce fut lui qui traversa la terre des Pharaons, dans la nuit de la Pâque, et toucha de son glaive exterminateur toutes les portes que le sang de l'Agneau n'avait pas arrosées. La colonne ardente qui marchait en avant d'Israël, c'était lui. A son commandement, la Mer Rouge fendit ses eaux, et la Terre promise reçut le peuple de Dieu. Devant Balthazar, la main dont les phalanges se mouvaient sur le mur, écrivant les trois mots, il semble que ce fut la sienne. A Gethsémani, quand Jésus défaillait d'horreur, il descendit le récon-

forter ¹. Catherine Emmerick le vit « revêtu comme un prêtre d'une longue robe flottante ornée de franges ; il portait dans ses mains un petit vase de la forme du calice de la Sainte Cène. A l'ouverture de ce calice se montrait un petit corps ovale, de la grosseur d'une fève, et qui répandait une lumière rougeâtre. L'ange, sans se poser à terre, étendit la main droite vers Jésus, qui se releva ; il lui mit dans la bouche cet aliment mystérieux et lui fit boire du petit calice. Ensuite il disparut ».

Dans la vision de Saint Jean on croit le reconnaître, là même où il n'est pas nommé. N'est-ce pas lui « le grand ange debout dans le soleil, criant comme un lion qui rugit ? » Ailleurs, lorsque le Dragon aux sept têtes veut dévorer le Fils de la femme, Saint Michel entre en bataille pour le sauver ; plus loin, il prend la clef de l'abîme et la grande chaîne dont la Bête sera liée pendant « mille ans ». Mais, outre ces révélations d'une magnificence, pour nous, invérifiable, l'archange se montra en laissant de sa venue des

1. V. LUDOLF DE SAXE, *Vie de Jésus-Christ*, t. II, p. 475.

témoignages sensibles, d'abord, près du Monte-Gargano, où fut son premier sanctuaire, puis à Rome au moment d'une peste, lorsque le Pape Saint Grégoire l'aperçut dans le ciel essuyant son épée sanglante, et qu'aussitôt la calamité cessa ; plus tard, à Saint Aubert d'Avranches, enfin à Jeanne d'Arc.

Il enjoignit à Saint Aubert de lui bâtir une église sur le Mont Tombe ; comme l'évêque se pressait trop peu d'obéir, il lui imprima sur la tête son pouce de feu, et le crâne troué du Saint conservera jusqu'à la Résurrection le lisse bourrelet de cet attouchement.

Du VIII^e au XV^e siècle les épisodes miraculeux surabondèrent autour du Mont ; tels le geste de Bain, avec ses douze fils, remuant les rocs énormes que tout un peuple ne pouvait ébranler ; la rosée descendue sur l'îlot, sauf au lieu où les fondations devaient être posées ; la translation du manteau rouge laissé par l'archange au Mont Gargano, et, sur son passage, la guérison de douze aveugles, entre autres, d'une femme d'Astériac qui, en voyant soudain, s'écria : « Qu'il fait beau voir ! » D'où son village devint

Beauvoir. Tels encore la découverte, en 1009, des reliques de Saint Aubert qu'un satanique chanoine avait dérobées; en 1011, le miracle de la pèlerine enceinte, accouchant sur les grèves, assaillie par la marée montante et portée avec son enfant au-dessus du flot, à la terre ferme. Dans ce dernier fait, l'action de Saint Michel s'efface sous la toute-puissance de la Vierge Marie ; un manuscrit des Miracles de Notre-Dame est orné d'une peinture en camaïeu où Marie et deux anges placent sur la pauvre femme, tandis que celle-ci, d'un air tranquille, surnage, tenant son poupon radieux, et qu'au premier plan d'autres pèlerins, agenouillés, joignent leurs mains en extase devant le prodige.

Des choses se passaient au Mont qu'on ne voyait nulle part ailleurs : en plein minuit, des tisons de feu, une clarté fulgurante dardaient autour du monastère ; d'Avranches on en était ébloui. De plus, la foudre, les tremblements de terre, les incendies se coalisaient contre l'œuvre des moines, comme si tous les démons se fussent évertués à l'anéantir ; et les moines, avec une surnaturelle ténacité, recom-

mençaient après chaque désastre, consolidaient, amplifiaient. Pour les gens qui aiment la lutte, je sais peu de lectures exaltantes comme les fastes de l'abbaye.

Les pèlerinages au Mont-Saint-Michel eurent eux-mêmes un caractère inouï. Une sorte de saint vertige y précipitait les peuples. Des prêtres se mettaient en route suivis de leur paroisse, sans avoir pris le temps de fermer leur maison. Un forgeron quitta son fer chaud sur l'enclume et partit. Ni les périls de la mer, ni l'incertitude des chemins, ni la guerre ne les arrêtaient. Ils arrivaient de tout pays, et leur nombre dut être immense : dans la seule année 1368, l'hôpital de la confrérie de Saint-Jacques, à Paris, reçut près de dix-sept mille pèlerins, dont presque tous allaient au Mont. Un événement extraordinaire fut, en 1333, la visite des *Pastoureaux*.

« Une innombrable multitude de petits enfants, raconte le chroniqueur Dom Huynes, vinrent en cette église de divers pays lointains, les uns par bandes, les autres en particulier. Plusieurs desquels asseuraient qu'ils avoyent entendu des voix célestes qui disaient à chacun d'eux :

« *Va au Mont-Saint-Michel*, et qu'incontinent, ils avoyent obéi, poussez d'un ardent désir, et s'estoient dès aussy tost mis en chemin, laissant leurs troupeaux emmy les champs, et marchants vers ce Mont sans dire adieu à personne ¹ ».

Compostelle, en son apogée, n'avait point connu de pareils élans. Mais, aussi bien — et plus encore — que Saint Jacques était le patron des Espagnes, Saint Michel voulut être le Baron de France ; il mit les trois lys dans ses armes et fit passer sur le royaume l'éclair de son glaive. Avoir suscité Jeanne d'Arc et, par elle, libéré la France de barbares qui allaient devenir des hérétiques, voilà certes le plus beau miracle dû à Saint Michel. Il constitue pour le pays une promesse de pérennité : « Chaque peuple a son Ange », disait Daniel le prophète. Le nôtre ne peut pas, même indignes, nous délaisser.

Nulle idée, à vrai dire, n'excitait davantage vers lui mes certitudes. L'oraison que Léon XIII ajouta aux rubriques de la Messe : *Sancte Michael, defende nos*

1. V. GOUR, *op. cit.*, t. I, pp. 333-334.

in praelio... c'est, il me semble, aux intentions de la France qu'elle fut surtout dédiée.

Le relèvement de son abbaye est un des indices de notre résurrection future. Du XVI^e au XVIII^e siècle, sous le néfaste règne des commendataires, tout en elle avait dé péri ; une fois classée « maison centrale », on pouvait la croire finie à jamais. Maintenant, sa beauté première lui est restituée ; les pèlerinages ont repris et s'accroîtront. Si l'Archange ne se révèle plus par des signes palpables, l'indigence de notre foi n'en est point la cause unique, c'est aussi, comme l'observait devant moi le Curé du Mont, « parce qu'étant l'Archange de l'Église invisible, il agit invisiblement ».

Toutes ces images et ces réflexions occupaient, dans le monastère, mes matins de solitude.

L'après-midi, à marée basse, je m'en allais sur les grèves, de préférence vers Tombelaine et la côte. Quand, de la digue, on regarde Tombelaine, ce roc verdi par les mousses, allongé en figure de lion qui se repose, paraît tout proche au-dessus des sables ; plus on avance,

plus l'ampleur des espaces, en se déployant, le recule. Un jour, comme j'en approchais, je rencontrai un pêcheur de coques dont l'aspect m'arrêta : son gros muflle recuit sortait de poils hirsutes ; il avait des yeux tristes, un peu fous, bons pourtant ; sa veste de toile cirée était criblée de trous ; son bras gauche, d'où pendait un panier, se terminait, en guise de main, par un crampon de fer. Il m'expliqua que la courroie d'une batteuse lui avait à demi arraché le bras.

— Si je pouvais encore faire de la culture, je n'irais pas aux grèves.

C'est que le métier est âpre ; on va chercher la mer à plus de trois lieues, on pêche toute la nuit, et on s'en revient, les jambes nues, même en hiver, alors qu'il faut casser la glace avec ses doigts au bord du Couesnon. Sans parler des brouillards où l'on se perd, des lises, de la marée qui vous surprend. Pas plus tard que l'autre mois, une pêcheuse s'est noyée, deux hommes sont restés toute une nuit sur le rocher de Tombelaine. Et pour gagner quoi ? Une pauvre journée de deux francs.

En l'écoutant, je comprenais tout ce qu'il y a dans le vocable de Saint Michel :

Du péril de la mer. Il se mit à me conter ses tribulations :

— Je me suis remarié ; mais, pour le partage, les parents de ma défunte femme, il n'est point de misère qu'ils ne m'ont pas faite. Ils m'ont pigé jusque dans la moelle... Ma défunte femme avait des moutons, des porcs, au respect que je vous dois, une maison. Avec ses petites bêtes, elle avait de quoi faire. Ils m'ont tout pris. ..

Le vent tordait sa barbe, hachait ses phrases en lambeaux ; il me salua et s'éloigna, marchant à fortes enjambées parmi les ruisselets et les sables verts qui, sous le soleil cuisant, paraissaient noirs. Il disparut promptement, l'horizon des grèves, comme celui de la mer, étant bombé.

Je me retournai du côté de l'abbaye. Le versant Nord, que je contemplai, fait oublier par sa sublimité farouche tous les autres spectacles du Mont. Là, point d'auberges, aucun toit ; mais, plus haut que le bois de hêtres, les prodigieux contreforts de la Merveille, ses murailles d'un gris fauve, la nef du réfectoire, les fentes alignées de ses fenêtres en retrait, le clocher

puissant, et, sur la pointe de la flèche, Saint Michel à qui on voudrait pouvoir dire en le voyant penché sur la Bête mauvaise : « Tue-la » ! Rien n'impose autant la sensation de l'inexpugnable, d'une force qui ne se laissera jamais convaincre de céder à l'ennemi ; et, sur la droite, au bas d'un éboulis abrupt, un fruste édifice, la chapelle de Saint Aubert, se plante en avant-garde, comme dans un défi...

Le soir, tandis que les horribles graphophones des estaminets montois offraient des concerts aux touristes, je ressortais sur la digue déserte.

Je me rappelle entre tous le dernier soir que j'y passai, un soir sans vent, limpide comme dut l'être celui où les deux pèlerins d'Emmaüs cheminaient avec l'Homme qu'ils ne reconnaissaient point. Les lacs d'eau, coupant comme des lames de cristal les sombres masses sablonneuses, répétaient un ciel d'aigue-marine à l'Occident, rose et bleuâtre à l'Orient. Une étoile, d'abord dorée, puis d'une blancheur de perle, riait dans le flot du Couesnon. Deux phares s'illuminèrent, l'un, immobile, l'autre dont l'étincelle

palpitait et s'évanouissait comme si la paupière d'un œil ardent se fût soulevée à temps égaux.

Le mont, brun, hérissé de tours, avait l'air d'une ville vue en songe. Le bleu crépuscule, éteignant ses laideurs modernes, mettait d'autant plus en saillie la pure et monastique vigueur de ses reliefs. Nul bruit ne s'en échappait. Deux lumières à sa base, une en haut formaient, sur le cône obscur, un triangle mystique. La flèche et confusément l'archange s'entrevoyaient toujours, et deux étoiles, auprès d'un nuage vague, semblaient tenir à son cimier.

Sur la digue, je me sentais isolé, de même qu'en plein Océan ; par-dessus la rumeur de grenouilles lointaines, un silence infini montait.

Ce fut pour moi une de ces extases où l'on ne voudrait plus savoir que nous sommes, en un monde transitoire, les pèlerins d'une journée. Mais Saint Michel, présent dans l'ombre, m'avertissait que le ciel et la terre passeront. N'est-il pas l'Archange du Jugement, celui qui présentera aux nations la Croix, la Lance et la Couronne d'épines ?

Sans doute nul ne sait le jour ni l'instant, si ce sera le soir, ou à minuit, ou au chant du coq, dans dix mille ans ou demain. Pourtant, la moisson n'est-elle pas mûre pour la faux du moissonneur ? La domination des coquins et le joug de l'Antechrist pourront-ils être jamais plus solidement établis qu'à cette heure ? L'enfantin veau d'or de jadis s'est enflé aux proportions d'un taureau monstrueux ; ses quatre pieds sont scellés sur la planète ; elle tourne sous lui en gémissant. N'est-il pas temps, Seigneur, de paraître ?

Que seront vos cieux nouveaux et votre terre neuve, puisque celle-ci est déjà si belle qu'on a peine à s'en arracher ? Vous qui avez fait le vent et la mer, l'aurore et la nuit, laissez-moi pleurer d'avance ce monde où vous êtes descendu, la douceur des feuilles vertes, le bœuf et l'âne de votre crèche, les enfants qui sautent sur les genoux des aïeules, les toits où nous sommes nés.

Cependant je le désire, votre Jour, j'en ai soif, quand même ce sera un jour de colère et d'amertume. Là, enfin, nous saurons tous. Le grand litige ssera tranché entre ceux qui croient et ceux qui nient,

entre les pauvres et les oppresseurs, entre les justes et les homicides. Il faut bien qu'une fois l'aiguillon de la mort se rompe et que le puits de l'abîme soit bouché.

Mais, pour l'instant, je ne sais qu'une chose : mon jour à moi ne tardera point. O Dieu ! si j'étais sûr de Vous avoir mérité, sûr que je verrai face à face, moi et non un autre, mon Rédempteur, que mes yeux regarderont votre Mère immaculée, que mes mains Vous toucheront !...

— Espère, me répondait cette parole secrète que l'on entend plus claire dans la solitude, travaille, souffre, sois patient. Retourne parmi les hommes, aime-les, si tu peux, comme je les aime. Et souviens-toi que tu es le plus inutile des serviteurs. Ton œuvre est infime, mais fais-la de ton mieux ; je serai ta force ; va devant toi.

Noël 1910-Mai 1912.



Heures d'été

au Mont Saint-Michel

I

QUELQUES DÉSENCHANTEMENTS

J'étais venu passer une pauvre semaine au Mont, en pèlerin, il y a neuf ans. Cette fois, j'ai voulu y prolonger, deux mois, une sorte de retraite et confronter mes impressions d'alors avec celles d'aujourd'hui. Assurément, je suis loin de réprouver les enthousiasmes du premier voyage. Mais ils ne sont plus les mêmes. L'allégresse de conquérir un lieu saint était neuve en 1911. Maintenant, je revois ; je découvre moins. Entre mes deux séjours la guerre a duré, et ceux pour qui la guerre exista, qui en prévoient les suites, ne peuvent plus désormais arrêter sur le monde les yeux d'auparavant. Ainsi, la laideur, le bariolage, la niaiserie des foules, leur animalité irréligieuse me

heurtent plus qu'autrefois ; la terrible expérience semble n'avoir servi de rien pour les masses ; ont-elles jamais rampé plus bas ?

Dans cette rue montante où la France devrait arriver, pieds nus, un cierge à la main, en chantant les Psaumes du repentir et le *Magnificat* de sa libération, il faut voir une ribambelle cosmopolite se pousser à l'aventure, sachant à peine pourquoi elle vient et ce qu'elle vient visiter. Les nouveaux riches débarquent ici, comme n'importe où, pour y payer la plus forte note d'hôtel et regretter l'absence d'un funiculaire qui les hisserait jusqu'au faite de l'abbaye. Cette voyageuse corpulente, exhibant des mollets grotesques, affublée, par-dessus un jupon à carreaux, d'un plaid à raies jaunes qu'on prendrait pour une housse de cheval, ces jeunes Anglaises filiformes, dont l'une porte un corsage citron et un chapeau plus que canari, tandis que l'autre a un chapeau groseille et un corsage lie de vin, que cherchent-elles au Mont de l'Archange ? Et, derrière elles, ce grand Américain, sans chapeau — car c'est une mode de n'en plus mettre — ce monsieur, peut-

être Français, décolleté comme une femme avec son col mou débraillé sur sa gorge, ces petites filles presque nues, tous ces gens qui ressemblent à des bohémiens en tricot et en chemise de nuit, que voient-ils dans cette ville sainte, sinon un site renommé où l'on « excursionne » ?

Lorsque après s'être bourrés d'omelette et de gigot ils s'acheminent, le long du rempart, vers les hauteurs du Mont, de l'abbaye parcourue en troupeau ils retiennent généralement ces deux choses : les moines savaient bâtir ; mais ils tourmentaient, au fond de sinistres cages, leurs prisonniers ; et l'on commente les réflexions du gardien sur le cachot de Barbès torturé par ces moines féroces, — bien qu'au temps de Barbès, les moines fussent chassés depuis plus d'un demi-siècle.

En redescendant, quelques-uns des visiteurs font halte à l'église paroissiale et s'enquièreut où est *le tombeau du Saint*. Oui, même des personnes croyantes témoignent au clergé montois le désir de faire leurs dévotions sur le tombeau de Saint Michel et de voir ses reliques !

Le plus grand nombre se dispense de

cette pieuse intention et court droit au Musée, beaucoup plus attrayant que l'abbaye. Là, on leur montre pourtant des choses sérieuses ; une auge de granit, qui a dû servir, dans quelque ferme, d'abreuvoir pour les bestiaux, est qualifiée « de baignoire des moines » ; un Christ contemporain de Louis XV est noté comme étant de la Renaissance ; des rapinades misérables, telles qu'on en trouverait dans un bric-à-brac, représentent les *anciennes* peintures des moines. Mais le grand succès va aux effigies de cire qui prétendent figurer les personnages historiques du Mont ; les badauds frémissent devant l'homme encagé que les moines laissèrent, tout vivant, grignoter par les rats ¹.

De la sorte, une visite au Mont-Saint-Michel est exploitée au profit du mensonge et des haines anticatholiques. Le Dragon prend, comme il peut, sa revanche contre son Vainqueur dans la citadelle même que celui-ci élut pour les siècles.

Sans doute, parmi les sept ou huit cents touristes quotidiens, plusieurs ont

1. La légende de Dubourg est démolie, pièces en main, par Étienne Dupont, dans *la Bastille des mers* (Perrin, éd.)

une pensée de pèlerinage. Mais ils prient isolément ; les pèlerins en groupe sont rares ; les prêtres eux-mêmes viennent de moins en moins ; voyager leur est trop onéreux. L'Archange voit au seuil de sa chapelle, sauf aux grands jours, une maigre flambée de cierges. Or, l'unique moyen, d'éliminer du Mont la vermine du tourisme serait d'y multiplier les pèlerinages.

Je ne dis rien des habitants, pour qui Saint Michel est, avant tout, une réalité commerciale. Les petites boutiquières se précipitent, comme des crabes sur une proie fraîche, autour de l'étranger nouveau venu. Les pêcheurs sont des gens hardis, avisés, durs à la peine, mais communément deshabitués des pratiques religieuses. Et cette population est affligée d'une double pénurie que la guerre seule, sans l'eau-de-vie homicide, n'expliquerait point : elle compte très peu d'enfants, encore moins de vieillards ; cinquante hommes pour deux cents femmes. Une quarantaine d'entre celles-ci, aux grandes fêtes, s'approche des Sacrements. Que doit penser l'Archange des citadins qu'il tient en sa garde ?

Cet ensemble de constatations est un

peu mélancolique. Il semblerait que, pour les oublier, on n'eût qu'à regarder l'abbaye où les pierres attestent la victoire des forces d'éternité. Eh bien ! même là, je n'ai retrouvé qu'en partie mes émotions initiales. Lors de mon premier séjour, des maçons y travaillaient, chantaient ; le bruit des marteaux sous les cintres des corridors et dans la basilique avait l'air de préparer le retour du Maître attendu. A présent, je ne rencontre plus que deux plombiers, un Chinois natif de Pékin, et un autre, venu de Paris, qui va, prochainement, pour vérifier les pointes du paratonnerre, grimper à la cime de la flèche, sur les ailes de Saint Michel.

On estime les restaurations de l'abbaye suffisantes. C'est un beau cadavre ; on voudrait le perpétuer comme tel, afin d'engraisser les parasites qui vivent sur lui. Mais, cet aspect de cadavre, je le sens trop, chaque fois que j'y reviens, et, dans la basilique surtout, il me désole.

Imaginez la robuste nef romane, le chœur ogival d'un élan si fier, totalement nus, sans autel, sans croix, sans un signe de la Présence sacrée, avec des portes si mal closes que le vent y éteindrait les

mieux allumés des cierges, et, au milieu du transept vide, derrière le bicorné d'un gardien, une bande de visiteurs qui traversent en parlant haut, la casquette sur la tête. Nulle désaffectation ne reste plus douloureuse ni plus absurde : cette église à été rebâtie pour Dieu, pour son Archange, et la volonté mauvaise des hommes leur défend d'y rentrer !

Je songe, sous les vitres grises du chœur, aux vitraux éblouissants de jadis — les dessins en subsistent, dit-on, à la Bibliothèque nationale — aux tombeaux des Abbés, aux stalles, aux statues des chapelles, aux opulences des ornements, des vases liturgiques, à tout ce que les générations avaient accumulé ici d'objets vénérés et admirables. Quelques sansculottes ivres ont suffi à saccager ces biens séculaires ; presque rien n'en fut sauvé. La populace voua au feu les archives de l'abbaye. Il y a des gens qui portent d'un cœur léger le souvenir de ces dévastations ; pour moi, elles m'indignent, comme si elles dataient d'hier.

Cependant à quoi bon s'indigner, puisqu'elles ne sont plus réparables ? Ce qui pourrait l'être, c'est l'ingratitude natio-

nale envers les Bénédictins dont le génie et le labeur ont fait le Mont-Saint-Michel, envers le Prince des Anges qui, depuis Charles-Martel et Jeanne d'Arc jusqu'aux batailles de la Marne a couvert la France de son bouclier. Il faudrait que cette place forte où, pas un seul jour dans notre histoire, les ennemis n'ont pris pied, devînt à tous les Français un symbole de la patrie indestructible, le sanctuaire de sa pérennité. Qu'attendent nos chefs religieux, et les catholiques en nombre au Parlement, les écrivains qui savent se faire entendre, pour promouvoir l'acte décisif : la restitution sans réserves de la basilique au culte, et celle de l'abbaye aux Bénédictins ?

II

L'ÉGLISE D'EN BAS — LE CHEMIN DE RONDE — LE CLOITRE D'EN HAUT.

Le matin, à l'heure des messes, quand tinte sa cloche d'oratoire, l'église paroissiale est calme comme le refuge d'un anachorète. Saint Aubert, s'il revenait, après douze cents ans et plus, au lieu où il vou-

lut être enseveli, ne serait point surpris de son clocher carré dominant l'étroit cimetière, ni dépaysé sous le fruste arceau de sa nef. Il accepterait les oriflammes aux couleurs éteintes qui solennisent la nudité de ses murailles. Cette église, quoique modifiée au XV^e, puis au XVII^e siècle, conserve son pieux aspect roman et, lorsque sort de la sacristie le Père bénédictin attaché au service de la paroisse, son froc noir et son capuchon semblent aussi bien à leur place qu'au temps du premier Abbé qui, vers l'an 966, gouvernait le moutier du Mont.

Peu importe que la chapelle dédiée à l'Archange soit mesquine ; sa statue, drapée de pourpre, est atténuée par la pénombre ; on ne la voit même plus ; l'idée d'une splendeur invisible efface, pour un instant, les images terrestres. J'ai lu dans l'histoire de la Vénérable Philomène de Sainte Colombe (par le P. Pie de Langogne) cette révélation très haute relative à Saint Michel :

« La beauté de Saint Michel a une telle ressemblance avec celle de Dieu qu'après le Verbe éternel aucun esprit dans le ciel ne lui est comparable ».

Il est beau comme la Justice, dont lui seul tient le fléau ; et les opprimés n'ont qu'un espoir, l'intercession de son glaive. Voici la Pologne une fois de plus égor-gée ; se délivrera-t-elle par ses forces et par les nôtres, si quelqu'un de suprême ne souffle à ses armées l'esprit de victoire et à ses ennemis la déroute ? Ah ! dans le silence de sa pauvre église j'implore Saint Michel de hâter *son jour*, et non pas seulement en Pologne, mais partout où des justes sont pressurés, où Satan peut croire que son règne est venu.

Michel est l'Exterminateur implacable au désordre. Il est aussi la clémence de Dieu. Philomène de Sainte Colombe écoutait une voix lui crier : « Va, va, va », comme au messager par qui l'Amour impatient multiplie sur les créatures ses compassions. Après l'omnipotence sup-pliante de la Reine des Anges, la sienne n'a point d'égale. Et il est en même temps l'adorateur qui élève l'encensoir des orai-sons ; il entonne le chant de l'éternel *Sanctus* ; les cordes de sa lyre, ce sont les âmes des Saints.

Est-ce une illusion d'avoir confiance que, sur la montagne de son héritage,

dans cette nef aux piliers millénaires, on doit, en l'invoquant, mieux qu'ailleurs, être entendu ?

Devant son autel, j'aime à prier pour mes morts et pour les morts inconnus sans nombre le Porte-étendard des ressuscités. Mais, dès que les trains ont débarqué la cohue des touristes, un va-et-vient de passants, à travers l'église, y fait le recueillement difficile, et je regagne le gîte paisible où je puis méditer, contempler les grèves et ignorer la foule.

Car il est très simple, au Mont-Saint-Michel, de s'isoler en pleine quiétude. L'abbaye, les boyaux des ruelles, les redans du rempart absorbent les bruits extérieurs, la grossièreté des voix.

L'abbaye elle-même réserve plus d'un abri méditatif à quiconque recherche l'harmonie divine des architectures et des sites. Il en est deux surtout dont les délices ne se laissent pas épuiser ; le chemin de ronde, au bas de la Merveille, et le cloître en haut.

Le chemin de ronde est une longue terrasse qui se resserre d'abord entre les murs septentrionaux de l'abbaye et un bois accroché aux pentes de la grève,

mais se dégage en un promontoire aérien d'où la vue bondit jusqu'à la mer.

On débouche à l'angle d'une tour ébréchée ; le chemin, d'une sauvagerie ombreuse, plein d'herbes brûlées par le vent, longe les assises noircies, les formidables contreforts au sommet desquels les fenêtres du réfectoire alignent leurs embrasures comme les tuyaux d'un buffet d'orgue. Tournée vers l'Aquilon, héroïquement sévère, cette muraille nous presse de sa hauteur comme la volonté d'un vieil ascète inflexible ; elle semble proclamer la loi d'une discipline qui est la règle de la force.

Mais, à droite, le murmure onduleux des ormes et des frênes, le vaste bruissement de la mer, quand elle vient, allègent cette rigidité de forteresse dans une douceur indéfinie ; et, dès qu'on a dépassé le bois, la tour du chartrier, et un sureau moussu presque mort, c'est l'esplanade nue dominant les grèves coupées de veines d'eau sinueuses et scintillantes, Tombelaine allongé comme un lion légendaire sur la mollesse des sables, et, au loin, l'âpre éperon de Carolles, le bleu verdissant de la pleine mer, les îles, l'immensité.

Toute la vie éternelle du Mont s'abrège en ce contraste : d'une part, le resserrement claustral, la défense contre les assauts du dehors et du dedans ; de l'autre, la dilatation sans obstacle vers l'infini. Le confesserai-je ? Je ne séjourne guère dans le passage étroit, sous l'ombre des contreforts ; je vais à la grande clarté du promontoire et à la plénitude des étendues.

Il est midi, le ciel est pur ; je m'étends, adossé à la pente rocheuse, hors du parapet, sur un rebord herbu ; et je laisse grandir au fond de moi le silence ; mes yeux sont ouverts, mon âme est heureuse : mais aucune succession distincte de pensées ne divise ce moment contemplatif. L'unité des horizons se livre simple, en quelque manière, comme la présence de Dieu. Un seul regard la possède et s'en souvient : la flamme du zénith blon-dit les tangles grisâtres, vaporise sous une buée qui s'azure le chenal des rivières incertaines, et se fond, au bout des grèves, avec la mer ensommeillée. L'air bleu coule sur ces espaces où rien ne lui fait obstacle, les submerge d'un souffle presque spirituel, diaphane et tremblant. Les reliefs stables du paysage, Tombelaine,

la côte normande, Chausey, tout s'absorbe dans la même vibration solaire, tout se tait et adore avec moi. Je m'abandonne à une sorte d'extase, sans oublier cependant qu'elle sera brève. Car, tout à l'heure peut-être, des nuages, comme des fumées, déplieront leur ombre au long des sables, et les ailes d'or de l'Archange, là-haut, derrière nous, s'assombriront. Pourquoi serait-ce un motif de moindre joie ? Les moines, lorsqu'ils se promenaient ou venaient s'asseoir autour de leur cloître, déposaient, pour un temps, le cilice des combats intimes ; mais ils savaient bien qu'ensuite ils le reprendraient. Aussi ornèrent-ils innocemment le cloître de la Merveille comme un vestibule des éternels pourpris.

C'est le soir, avant le coucher du soleil, que je remonte volontiers au cloître. Si une forte marée monte, j'ai, par les fenêtres occidentales, le solennel spectacle du flot s'étalant sur la plaine lumineuse, et, depuis Cancale jusqu'au môle dénudé de Carolles, occupant les cinq lieues de la baie, comme une armée victorieuse camperait sur des champs conquis. Si le vent est dur — et, dans ces pays, on compte

les jours sans vent — le ressac des rafales contre les murs du cloître ressemble au ronflement d'eaux puissantes contre le barrage d'un moulin. La vaine agitation qui se brise au dehors approfondit le calme des arcades. Le soleil déclinant échauffe d'un éclat d'ivoire les pierres jaunies des tympanes, et la granitelle brune des colonnettes, çà et là, miroite comme du porphyre.

Ce cloître n'est pas très grand ; l'abbaye était faite pour un nombre restreint de religieux ; mais ses proportions limitées par le peu d'espace ont rendu possible son ineffable élégance.

Chaque fois que j'y reviens, j'entends résonner sous les vieux lambris de ses voûtes un mot de Sainte Gertrude : *Odor vitæ spirat ex te*. Il a beau rester en deuil de ses moines, « une odeur de vie » embaume les floraisons sculpturales dont les moines l'ont enguirlandé. Le préau, dur et morne aujourd'hui avec son dallage, était, au XIII^e siècle, un vrai jardin. On l'imagine égayé d'une foison de roses, comme celles que nous admirons dans le jardin du presbytère ; j'y suppose des géraniums tels que les gens du Mont se

plaisent à en cultiver, des fleurs de la Passion et aussi un figuier qui, en cette saison, donnerait l'arome biblique de ses fruits mûrissants. Ce parterre fut détruit ; l'humidité du sol pourrissait le plafond des salles inférieures. Le jardin de pierre subsiste au-dessus des colonnettes délicates dont l'entrelacement figure une procession en marche. Un art aussi patient que la foi et que l'espérance a brodé sur les frises et les écoinçons une tapisserie florale et des palmes, des acanthes, des raisins parmi leurs feuilles. Les tiges sont flexibles, les corolles s'évasent, les folioles s'arrondissent comme si une sève les arrosait ; et rien ne vise au trompe-l'œil ; la richesse du travail est sans lourdeur, la grâce, sans afféterie ; la légèreté s'exempte de toute pensée frivole.

L'intention symbolique se marie ingénument aux exigences décoratives : les fleurs ajourées, trouées, ont des yeux comme des faces humaines ; à la pointe triangulaire d'un écoinçon le bouquet s'achève en une tête plate de monstre ou une gueule de démon cornu. Les artistes se sont-ils divertis à laisser aux yeux

attentifs le soin de surprendre, entre les gaietés florales, ces redoutables images ? Ou voulaient-ils signifier que la volupté des regards couvre une tentation et qu'un moine ne devait point retenir trop complaisamment les siens même sur leur chef-d'œuvre ? En tout cas, des motifs édifiants coupaient les frondaisons : deux Christs, des figures de Saints, d'autres qu'on présume les portraits des imagiers. La plupart de ces sculptures se virent atrocement mutilées à l'époque où des cabanons de forçats polluaient le cloître. On en a refait quelques-unes : l'Agneau mystique adoré par deux Anges, et, surtout, le Vendangeur qui est incomparable.

Au milieu des pampres d'une vigne idéale le Vendangeur choisit la plus lourde des grappes ; de sa main gauche il la cueille, tandis que sa droite en soutient le poids. La paix de son geste, l'harmonie de ses traits, la gravité suave de sa tête encline sont paradisiaques. C'est l'Ange des morts bienheureuses, c'est plutôt le Maître de la vigne, tranquille, mais compatissant. Si les moines, quand ils entraient au réfectoire ou en sortaient, se souvenaient de sa présence, ils pouvaient son-

ger : « Mes œuvres pèseront-elles le bon poids de la grappe ? » Mais, en le regardant, ils contemplaient aussi le visage futur de leur humanité immortellement jeune, de leur âme clarifiée dans la résurrection. Le trésor inestimable du moyen-âge, ce fut l'intelligence de la béatitude ; et voilà ce que je voudrais emporter du cloître de la Merveille : une anticipation du Paradis.

III

A TOMBELAINE

Pour sentir ici tout l'appel des étendues, il faudrait avoir été un bénédictin de l'abbaye ou un prisonnier de ses geôles. Quand on voit des immensités à sa porte, vivre entre les remparts d'une forteresse, c'est un paradoxe de compression austère. Par moments, on envie les hirondelles et on veut s'évader.

Ce Dimanche, après vêpres, où irons-nous ? Là-bas, à morte eau, si la marée nous en donne le temps, jusqu'à cette zone où les flots vagues tremblotent sous le vapoureux du ciel. Nous marcherons à

la rencontre de l'infini marin, jusqu'à ce qu'il nous chasse devant lui. Une course au travers des grèves ne ressemblera jamais aux autres : qu'on s'attarde une heure de trop, on n'en reviendrait pas.

Mais, en route, une halte nous sollicitera, le roc de Tombelaine, bastion d'avant-garde, dressé comme un dolmen, un tumulus immémorial, seul point ferme émergeant de ces plaines instables comme la mer.

Le soleil d'août a tiédi, presque asséché les tangles. Ça et là, leur chaude élasticité donne, sous nos pieds nus, l'impression d'une chair potelée et douce. Ailleurs, les plissures concentriques de leurs côtes sont rugueuses, grasses et glissantes. Nous traversons des flaques d'une tiédeur délicieuse. Mais aucune brise; l'azur fumant presse la nudité des espaces ; leur plénitude s'offre toute au feu qui ruisselle sur eux et sur nous. A notre droite, des surfaces herbues, des verdure lointaines rafraîchissent nos yeux que lasseraient le gris fauve de l'arène et les lacis d'eau miroitante.

Du Mont nulle voix n'arrive. Le long de la digue, par instants, ronfle une auto ;

les crépitations d'un side-car profanent le grand silence. Quelquefois, plus près, un pan de sable s'écroule au tournant d'un ruisseau. Nous percevons sous les tangles le pétilllement léger, les menus bruits innombrables des coques se vidant d'eau salée.

Sur les mœurs des coques Dom Debroise, le Bénédictin qui nous accompagne, fut témoin d'un trait merveilleux. Il y a deux ans, un jour d'hiver, toutes les coques des grèves disparurent. On les retrouva une lieue plus loin, du côté de la pleine mer. Elles avaient émigré avec le reflux. Pourquoi cet exode ? Quelqu'un observa qu'une marée violente avait substitué au sol limoneux un sable sec, de la « paumelle » où les coques n'auraient pu vivre. Elles avaient prévenu la catastrophe, mobilisées par le Vouloir divin qui veille au salut des myriades infimes comme aux destinées des empires.

Regardé du Mont-Saint-Michel, Tombelaine paraît être à vingt minutes de marche. Il en faut plus du double pour l'atteindre sans hâte.

Aux approches de l'îlot, nous rencontrons un pêcheur courant, les jambes nues, avec une brassée de pieux sur les épaules.

Il se décharge brutalement et, se raidissant, à pleins bras il enfonce dans la tangue ses pieux en demi-cercle pour y tendre, le soir, ses filets.

Ce pêcheur, je le connais, c'est Bastard, un ancien terreneuva, qui se vante d'avoir fait trois cent quatre-vingt-seize mois de navigation, un type de Normand hâbleur, imaginaire, n'ayant peur de rien, sauf de l'eau, s'il s'agit d'en boire. Il porte une belle mine d'assurance ; ses moustaches blondes se hérissent comme celles d'un soldat fanfaron, sous un nez dont une noble gouttière divise la truffe écarlate ; ses yeux en vrille flamberaient d'une malice joviale si l'ébriété n'en brouillait le vert pétillant.

— Vous allez voir le noyé ? nous dit-il en s'arrêtant de planter ses « palets ». Et il croise les bras, crache du côté de Tombelaine, comme pour faire entendre que le noyé est dans ces parages.

— Quel noyé ?

— Oui... les chercheurs de crabes ont trouvé un corps, ce matin, par là, dans les rochers.

— Un homme ? Une femme ?

Bastard ne sait pas ; est-ce qu'il a eu

le goût d'y aller voir ? Ce noyé nous amène à parler avec lui de naufrages. Jamais l'idée ne lui est venue en mer qu'il courait un péril de mort. Quand il navigait, lui et les autres marins appelaient les tempêtes « la marée de Paradis ». Après trente jours de pêche sans repos, si le temps était trop mauvais, les hommes pouvaient au moins dormir, se laver, « se raccommoder ». Il avait vu, bien des fois, la mer « haute comme le rempart et qui n'était plus qu'une écume ». Jamais il n'avait pensé mourir. « Dans ces moments-là, on ne pense à rien, pas même à *chez soi* ». Un soir, à la pêche, sur la grève, dans le vent glacial, une congestion l'avait pris. Il était tombé, la figure en avant, dans un trou plein d'eau. Un camarade le traîna jusqu'au Mont. On le mit au lit ; il se réveilla ; M. le curé était à son chevet ; « Bastard, tu vas peut-être mourir. Pense à tes affaires... — Y a pas de danger, répondit Bastard ; mais on ne me prendra plus à boire de l'eau comme j'en ai bu ».

Autour de Tombelaine nous apercevons des gens en quête parmi les récifs noirâtres, qui font une ceinture à l'îlot. Un cada-

vre est-il vraiment caché sous les éboulis caverneux ? ou quelque pêcheur inventif a-t-il voulu se divertir des badauds ?

Nous laissons à d'autres le soin de s'en assurer, et nous grimpons par des sentiers de chèvres, entre des taillis de troènes, de lauriers, de hauts chardons. Abrité contre le vent d'ouest, un figuier s'est cramponné à l'échine du roc. Sous ses larges feuilles, des figues presque mûres exhalent au soleil leur odeur délectable. Je ne sais pourquoi elle m'emporte très loin d'ici, dans le jardin d'une petite mosquée où un figuier semblable laissait pendre son ombre sur des tombes aux faïences poudreuses ; derrière ses branches, le brouillard bleu de la mer s'évaporaient...

Nous faisons halte au versant du monticule, du côté qui regarde le large. Dans la rivière de Genest se baignent des femmes en costume rose ; cette ligne de coteaux, habillés d'arbres, qui fuit au-dessus des sables, est reposante. L'air devient si limpide que nous distinguons, sur le promontoire de Carolles, une cabane de douanier.

Dom Debroise, à bâtons rompus, nous

trace l'histoire de Tombelaine, depuis les temps obscurs où les druidesses y adoraient le dieu Belenus, peut-être le même que le Baal des Phéniciens. Vers le milieu du XI^e siècle, un moine du Mont-Saint-Michel, Robert, s'y retira et écrivit un commentaire du *Cantique des Cantiques* — ô parfum du figuier, serais-tu la réminiscence de ses effusions ? — Un prieuré, une église furent bâtis ; la rondeur de l'abside se reconnaît encore sur le terre-plein. Puis, les Anglais s'emparèrent de cet îlot, en firent une place forte. Sa figure de lion ou de sphinx allongé tient au relief d'une tour, dont surgissent quelques morceaux de muraille. Le point culminant, la tête du lion s'appelait « *la Folie* ». Sous le règne de Louis XIV, Fouquet le Surintendant avait acheté 10.000 livres le rocher de Tombelaine. Après sa chute, le gouverneur du Mont obtint congé du Roi de raser le donjon.

Il y avait à Tombelaine une chapelle dédiée à la Bienheureuse Vierge où les « navigans » venaient, au retour des longs voyages, offrir des branches de corail, des mamelons d'ambre, des prismes d'aigue marine. Depuis l'an 1190, une lampe,

jour et nuit, brûlait dans ce sanctuaire ; c'était l'étoile des barques errantes et des pèlerins perdus. En 1790, la lampe fut éteinte, la chapelle démolie. Des contrebandiers établirent à Tombelaine un repaire de brigands.

Tandis que Dom Debroise évoquait ces brigands, je me suis levé, je me suis retourné, et voici, chose étrange, entourée de curieux, une charrette de Genest, d'où descendent *deux gendarmes*. Ils viennent, sans doute, à la recherche du noyé. Nous les rejoignons en bas ; ils nous apprennent que le noyé est une noyée, une dame folle qui s'est enfuie, malgré toutes les surveillances, d'un asile de la région. La volonté de se détruire l'obsédait ; elle a couru jusqu'ici ; elle a dû s'arrêter à bout de forces, attendre que la mer montât, la submergeât. Mais dans quel trou s'est-elle dissimulée pour mourir en paix ?

Je me demande quelle *raison* incite les fous, s'ils sont intelligents, à finir par le suicide. Est-ce qu'ayant, tout d'un coup, le sentiment de leur déchéance, ils ne peuvent plus se tolérer ? Ou bien, ne voyant qu'une chose, l'évasion, s'élan-

cent-ils vers la seule fenêtre qui n'est jamais bouchée ? Leur Moi exaspéré s'atteste libre en cherchant à s'anéantir.

La présence de la morte inconnue, invisible, glace maintenant les entours de Tombelaine. Nous devinons sa fin sinistre. A-t-elle crié de détresse, lorsque la mer arriva ? ou savoura-t-elle jusqu'au bout son désespoir ? Que Dieu prenne en pitié cette âme absente d'elle-même. Quant à son corps, les crabes ont dû s'en régaler. « Couchez-vous dans l'eau, me disait un jour Bastard, ils auront vite fait de vous *un fantôme.* »

Au moment où nous repartons, on ne l'a pas encore découverte. Un des chevaux de la charrette hennit désespérément. Il hennit, comme les chiens hurlent à la mort. Il hennit vers le soleil qui décline. Pendant près d'une demi-heure, son hennissement nous poursuit le long des grèves. Elles écoutent et ne comprennent pas. D'habitude, elles ne connaissent d'autres cris que ceux des oiseaux de mer, des goélands qui suivent le flux, des mouettes et des pies qui jacassent, à la nuit close, comme de vieilles femmes, sur les berges du Couesnon, et, l'hiver, des

canards sauvages, quand ils s'empêtrèrent dans les « pantières ¹ » où les corbeaux les déchirent tout vivants.

Nous laissons ces images d'agonie... Devant nous, la chapelle de Saint-Aubert, accueillante et calme, fruste comme une hutte de pêcheur, est assise en vedette sur des blocs empilés. Dom Debroise a souvenir d'une Messe célébrée dans cet oratoire, un matin de gros temps. Le ressac giclait par-dessus la toiture ; les feuillets du missel claquaient ; une rafale éteignit un des flambeaux de l'autel. Et je me souviens d'une autre messe entendue là, par un matin languide et blanc. A l'instant de la Consécration, un corbeau lointain croassa ; même ce cri carnassier me parut plein de douceur...

Le versant Nord du Mont, à pic, inexpugnable, semble défier le soleil rouge. Les bâtisses ajustées sur son flanc s'éclairaient comme les pièces d'une armure, strictes sur les muscles d'un beau corps en défense : au-dessus du bois empourpré, les contreforts sévères résistent au sourire du jour finissant. Les fenêtres du

1. Filets pour prendre les oiseaux.

réfectoire, pareilles à des embrasures de meurtrières, repoussent la tendresse des reflets. Pourtant cette fière âpreté fleurit en grâce au sommet. Les pinacles de la basilique ont l'air de grands lys qui éclore-
ront. On oublie que la flèche elle-même est un pastiche de Notre-Dame de Paris dépaycé sur un clocher roman. Elle achève l'essor de la montagne sainte ; elle s'aiguise et bondit pour exalter plus haut, entre ciel et terre, le Séraphin d'or brûlant dont l'épée écarte de nos têtes le passage du Mauvais Esprit.

IV

LE CRÉPUSCULE

Au Mont et alentour les heures du paysage sont toutes de belles heures. Le ciel agrandit les grèves, et les grèves paraissent agrandir le ciel. Pour animer cette ample scène une nuée moutonnante suffit, ou un héron qui passe, les ailes étendues, ou un pêcheur, sa hotte au dos, s'éloignant à lourdes enjambées sur les tan-
gues limoneuses, ou un troupeau de

bœufs pâturant les polders, ou une file de carrioles dont les petits chevaux en flèche galopent, tandis que leur guide court devant elles, son trident à la main.

Dans une aurore d'été, elle est éblouissante, la coulée d'argent des rivières obliques parmi les sables encore bruns d'une couleur de bure ; et, lorsque le soleil déborde, le Mont lui-même, les saillies abruptes de ses rocs, ses grosses tours, le parapet montant du rempart, les murailles fauves de l'abbaye, ses pignons et ses pinacles, ses bâtisses ramassées autour du magnifique clocher roman, tout cela, glorifié par l'azur candide, se révèle comme dans une vision, tel que l'eût peint un enlumineur sur le feuillet d'un psautier.

Pourtant, ici comme ailleurs dans l'Ouest océanien, aucun moment du jour ne vaut le crépuscule. Les crépuscules du Mont-Saint-Michel sont moins immenses et interminables qu'à l'extrême pointe de la Bretagne, là où le soleil dit adieu à notre vieux continent. Mais le miroir des grèves transpose en des enchantements singuliers la dégradation lente des reflets : et le site ajoute au crépuscule sa majesté

sainte, sa solitude, quelque chose aussi de tragique. Autour de Tombelaine flottent des légendes d'enlissements, et, ce qui n'est point une légende, la mémoire de sinistres aventures, de voyageurs surpris par la marée ou égarés dans les brumes. La noyée de l'autre soir me revient à l'esprit.

Bastard, qui s'est enfin mêlé aux recherches, prétend l'avoir vue le premier. Elle s'était « amarré » les pieds avec une serviette, entre deux pierres, pour être sûre de ne pas fuir. Son front était incliné contre son bras, comme si elle avait cherché le sommeil. Bastard s'est allongé à terre et m'a montré l'attitude de la morte. Les crabes ne l'avaient pas encore touchée. Paraissait-elle avoir souffert ? — Oh ! répond-il, sa figure était un peu *grincheuse*.

Je me figure son agonie en regardant la mer monter. Mais la splendeur du couchant écarte ce fantôme affreux. Penché sur un créneau, je vois s'avancer la barre frémissante : elle glisse au creux des filandres, couvre même les parties bombées des tangues, et déjà ne fait plus qu'un avec la haute mer. L'eau palpite,

le vent palpite ; à ma gauche, derrière les feuillages agités d'un grand arbre, le soleil descend, il épouse la mer et déploie sur elle toutes les pourpres de son manteau. O les royales épousailles que préside l'Archange, dans le chant des houles et des rafales !

Néanmoins, un tel spectacle ne représente pas l'étrangeté surnaturelle des crépuscules montois ; et l'attrait de la marée retient d'odieux touristes qui font, en barque, le tour du Mont, avec des clameurs stupides. D'autres soirs valent mieux, ceux où la mer s'est déjà retirée, où, sur la Tour du Nord, on ne rencontre plus personne, sauf parfois Dom Debroise et M. le Curé du Mont.

Le soleil a disparu dans un enfoncement de vapeurs laineuses. Des voiles de brumes effacent le talus verdoyant des côtes. Mais le reflux crépusculaire gagne le haut du ciel, et les traînées de limon, sur les sables humides, sont écaillées de lueurs vermeilles ; entre des surfaces ardoisées, noirâtres, s'avivent des lagunes de nacre, des flaques ambrées ; le rose et le vert pâle du ciel mourant, la forme confuse d'un nuage se regardent dans ces

nappes marmoréennes qui répètent leur miroitement jusqu'à la limite indécise des grèves. On ne voit plus où la mer commence, où elle expire. L'étendue insubstantielle évoque je ne sais quel paysage d'outre-tombe. Notre âme se perd en ces limbes, vers les clartés d'un autre monde :

L'Océan devant nous se prolongeait immense
Comme l'espoir du juste aux portes du tombeau...

Puis un coup de vent se lève, les brumes se dissipent, la lune, reine de l'espace, semble vouloir éterniser dans ses blancheurs ces mirages de crépuscule. Elle fait reluire comme une crosse d'or la flexuosité d'une rivière, sculpte en noir les porches de l'abbaye, illumine les pinacles de l'abside, pareils à des porte-cire prodigieux. La statue de l'Archange brille d'un vague éclat, et je retrouve à sa droite, comme il y a neuf ans, un triangle d'étoiles fidèles, le mystère des constellations qui ne changent pas.

Août-Septembre 1920



TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE.	VII
ARS-EN-DOBES	1
SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE	67
LE MONT-SAINT-MICHEL	177
HEURES D'ÉTÉ AU MONT-SAINT-MICHEL	219

IMP. DESCLÉE, DE BROUWER ET C¹⁰
41, RUE DU METZ. LILLE. — 3588

La Bibliothèque
Université d'Ottawa

Echéance

Celui qui rapporte un volume après la dernière date timbrée ci-dessous devra payer une amende de cinq sous, plus un sou pour chaque jour de retard.

The Libr
University of

Date du

For failure to return a
fore the last date stamp
will be a fine of five cent
charge of one cent for each

DEC 21 1954

OCT 10 1955



a39003



003987772b

CE PQ 2603

.A88T7 1920

COO BAUMANN, EMI TROIS VILLE

ACC# 1229866

